



**CITÉ
INTERNATIONALE
UNIVERSITAIRE
DE PARIS**

ACTE DE COLLOQUE

Lucien Bechmann et la Cité internationale universitaire de Paris : bâtir un idéal

FONDATION NATIONALE
RECONNUE D'UTILITÉ PUBLIQUE
PAR DÉCRET DU 6 JUIN 1925

COLLECTIF

Direction scientifique, supervision générale : Dan Ferrand-Bechmann

Comité scientifique et d'organisation : Dan Ferrand-Bechmann, Antonella Mastrorilli, Pascale Dejean, Boris Wiseman

Comité éditorial : Dan Ferrand-Bechmann, Pascale Dejean, Simona Montini

Direction de la publication : Blandine Sorbe

Auteur : collectif

www.ciup.fr

T 01 44 16 64 00

SIRET 784 562 878 00016

La Cité internationale est une Fondation privée reconnue d'utilité publique habilitée à recevoir des dons, donations et legs.

Les propos tenus dans cette publication ne représentent que l'opinion de leurs auteurs et n'engagent pas la Cité internationale universitaire de Paris.

Publication Acte de colloque 2026

Lucien Bechmann et la Cité internationale universitaire de Paris : bâtir un idéal

Colloque organisé à la Fondation Deutsch de la Meurthe les 4 et 5 avril 2025 à l'occasion du centenaire de la Cité internationale.

Comité scientifique

Dan Ferrand-Bechmann est professeure émérite à l'Université de Paris 8, docteure en sociologie urbaine à l'Université de Nanterre puis docteure es lettres mention sociologie à l'Institut d'Études Politiques de Paris en 1991. Chargée de mission au secrétariat à l'Économie Sociale, puis au secrétariat à l'action humanitaire auprès de Bernard Kouchner, et détachée au ministère des solidarités nationales, au SESI pour diriger les études sur la pauvreté. Ses recherches et nombreux ouvrages portent sur la sociologie des associations, du bénévolat et de l'engagement mais aussi sur la sociologie urbaine et l'architecture : *Au Bonheur des Tours* paru en 2020. Elle a présidé l'association française de sociologie.

Antonella Mastrorilli est architecte (Faculté d'Architecture de Gênes), docteur en Histoire des Sciences et des Techniques (Université de Florence), Habilitée à diriger les Recherches (Université Paris-Est). Professeure en Sciences et Techniques pour l'Architecture à l'École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille (ENSAPL), elle codirige le laboratoire de recherche LACTH. Ses travaux portent sur les rapports entre technique et architecture dans leurs différentes déclinaisons. Elle a étudié la génération d'architectes d'entre-deux guerres et a publié une monographie sur l'architecte Lucien Bechmann.

Pascale Dejean a été responsable de la valorisation du patrimoine de la Cité internationale de 2008 à 2025, après avoir été cheffe de projet en architecture dans la même institution depuis 2000. Elle a une formation en histoire de l'architecture (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et en ingénierie des échanges interculturels (Université Sorbonne Nouvelle). En 1998-1999, elle a contribué à produire l'inventaire de l'architecture contemporaine 1945-1975 pour le ministère de la Culture. Spécialiste des architectures de la croissance, elle a collaboré à plusieurs ouvrages collectifs.

Boris Wiseman est directeur de la Fondation Deutsch de la Meurthe depuis 2017. Docteur (PhD) du King's College London (1998), il a été Associate Professor à l'Université de Durham et à l'Université de Copenhague, où il a notamment enseigné la littérature française au sein de départements d'études francophones. Ses travaux ont d'abord porté sur l'œuvre de Claude Lévi-Strauss et sur l'anthropologie structurale, avant de s'orienter vers la réflexion esthétique et la sensorialité. Il est notamment l'auteur de *Claude Lévi-Strauss, Anthropology, and Aesthetics* (Cambridge University Press, 2007) et de *Chiasmus and Culture* (Berghahn Books, 2014), et a dirigé *The Cambridge Companion to Claude Lévi-Strauss* (2013). Il exerce aujourd'hui à Paris en tant que psychanalyste.

SOMMAIRE

1. Jean-Marc Sauvé. *Ouverture* p.6
2. Blandine Sorbe. *Préface* p.9
3. Marie-Christine Lemardeley. *Introduction* p.11
4. Julia Gartner-Negrin. *Avant-propos* p.13
5. Élisabeth Ascher Campagnac. *Hommage à Jean-Louis Cohen* p.16

LUCIEN BECHMANN L'HOMME, BÂTIR UN IDÉAL

6. Dan Ferrand-Bechmann, Antonella Mastrorilli. *Lucien Bechmann invente la résidence étudiante* p.20
7. Boris Wiseman. *Photographier une utopie* p.24
8. David Peyceré. *Les archives d'architecture de Lucien Bechmann* p.32
9. Dan Ferrand-Bechmann. *Les multiples vies de Lucien Bechmann* p.36
10. Antonella Mastrorilli. *Lucien Bechmann, une modernité « silencieuse » entre tradition et technique* p.48
11. Églantine Pasquier. *Lucien Bechmann et la Maison internationale : les coulisses d'une éviction* p.67
12. Eva Renz. *Réseaux bourgeois, mécénat et ambitions modernes : les débuts de la carrière de Lucien Bechmann* p.79

LA CRÉATION DE LA CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE DE PARIS

13. André Lortie. *La Cité universitaire, parangon d'une improbable ceinture verte* p.88
14. Bertrand Lemoine. *La Cité internationale universitaire dans le Grand Paris* p.103
15. Marcel Pochard. *Le fabuleux destin de la Cité : genèse et pères fondateurs d'une utopie* p.115

LA CITÉ INTERNATIONALE UNIVERSITAIRE DE PARIS, ARCHITECTURE ET PAYSAGE

16. Brigitte Blanc. *Lucien Bechmann, cheville ouvrière du plan d'ensemble de la Cité internationale universitaire de Paris* [p.125](#)
17. Bernadette Blanchon. *La dimension paysagère de la Fondation Deutsch de la Meurthe : une lecture multiscalaire d'actualité* [p.138](#)

INTERVENTIONS ARCHITECTURALES SUR LA FONDATION DEUTSCH DE LA MEURTHER

18. Vincent Mallard. *La réhabilitation des pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe* [p.150](#)
19. Gilles Kahn. *La rénovation du Pavillon Pierre et Marie Curie (2005-2006)* [p.160](#)
20. Paul Ravaux. *La rénovation du Pavillon Gréard (2022-2025)* [p.167](#)

LA FONDATION DEUTSCH DE LA MEURTHER, LA VIE DES ÉTUDIANTS : TÉMOIGNAGES

21. Marion Ink. *Le monde en miniature : cultures morales et ingénieries institutionnelles dans les maisons internationales* [p.173](#)
22. Axelle Penture. *Témoignage* [p.175](#)
23. Clara Caulier. *Témoignage* [p.177](#)
24. Yaël Berrebi-Geller. *Témoignage* [p.181](#)
25. Ana Paixao. *Perspectives des résidents et alumni* [p.183](#)
26. Pascale Dejean. *Conclusion* [p.186](#)

1.Ouverture

Jean-Marc Sauvé, président de la Cité internationale universitaire de Paris, vice-président honoraire du Conseil d'État.

Le centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris est organisé autour de quatre thèmes : la paix et le dialogue des cultures ; le savoir et les connaissances ; les arts et la création ; mais aussi le patrimoine et l'architecture.

La Cité internationale est enracinée dans l'idéal de paix. À l'occasion de ses 100 ans, nous entendons donc réaffirmer notre conviction que les rencontres humaines, intellectuelles et culturelles peuvent, en dépassant ou en brisant les frontières et les barrières, contribuer à une meilleure compréhension mutuelle et à la construction d'une paix durable. À travers des conférences, des performances artistiques et des débats, nous mettrons en avant la force du dialogue entre les peuples et les cultures au service de la paix.

La Cité internationale est un laboratoire d'idées et un lieu de partage des connaissances, un espace de débat où se réfléchissent des solutions à certains enjeux du monde contemporain. Des conférences, des débats académiques et des colloques scientifiques illustreront son rôle central dans la transmission des savoirs et la coopération académique internationale.

La Cité internationale est également un acteur culturel singulier à Paris et elle offre un environnement propice à la création et au rayonnement des arts. Elle est un lieu d'accueil d'artistes internationaux, parfois en exil et souvent à la recherche d'un lieu de création. Le centenaire célébrera par conséquent la diversité des expressions artistiques à travers des expositions, des performances immersives et des concerts, soulignant la dimension universelle du campus.

Mais la Cité internationale possède aussi un patrimoine architectural, artistique et paysager exceptionnel. Elle a toujours été une source d'inspiration pour les architectes et les artistes du monde entier. Notre centenaire entend par conséquent mettre en lumière ses origines, les conceptions qui ont présidé à sa création et la richesse de son patrimoine, en proposant des colloques, des expositions, des visites guidées qui permettront de réfléchir à ce projet, ses fondations, son évolution, sa modernisation ainsi qu'à la prise en compte des enjeux

environnementaux. La première pierre de notre programmation sur le patrimoine est ce colloque consacré à Lucien Bechmann sur le thème « Bâtir un idéal ».

Pour un observateur extérieur un peu superficiel, de nombreuses architectures sont représentées à la Cité internationale universitaire de Paris : elles sont d'inspiration régionaliste et permettent ainsi d'évoquer beaucoup de pays ou régions du monde : l'Angleterre, le Japon, l'Amérique latine, l'Indochine, la Scandinavie, l'Espagne, l'Italie... L'architecture classique modernisée est également représentée, comme à la Fondation Lucien Paye et la Maison du Maroc, toutes deux conçues par Albert Laprade, Jean Vernon et Bruno Philippe. On doit par ailleurs saluer plusieurs œuvres majeures d'architecture moderne : la Fondation suisse conçue par Le Corbusier en 1933, au moment même où celui-ci échouait à construire le siège de la Société des Nations à Genève, la Maison du Brésil due également à Le Corbusier et Lucio Costa, qui se réfère au brutalisme, ou encore le Collège néerlandais de Willem Marinus Dudok qui fait écho au mouvement De Stijl.

La post-modernité est enfin représentée par l'architecture suspendue du pavillon Avicenne de Claude Parent, qui repose sur des piliers métalliques auxquels sont arrimés les volumes habitables. Ce bâtiment est en outre un manifeste de l'architecture oblique qui a été définie comme « la fin de la verticale comme axe d'élévation, la fin de l'horizontale comme plan permanent, ceci au bénéfice de l'axe oblique et du plan incliné »¹.

Ce remarquable patrimoine qui est en fait un véritable manifeste architectural est complété par un ensemble de mobiliers dessinés par Jean Prouvé et Charlotte Perriand, des peintures de Foujita et Lê Phô, des tapisseries monumentales de Roger Bezombes et des sculptures de grand intérêt.

Mais au commencement de cette œuvre et de ce manifeste architectural qu'est la Cité internationale, il y eut Lucien Bechmann, qui fut le tout premier architecte de la Cité et qui en resta l'architecte conseil jusqu'en 1953. Il fut véritablement, au plan architectural, le concepteur de la Cité.

Après la Première Guerre mondiale, les fondateurs de la Cité internationale, André Honnorat, député, puis sénateur des Basses-Alpes et ancien ministre de l'Instruction publique et des

¹ Antony Elliott, *Profiles in contemporary social theory*, Londres, SAGE, 2001, p. 217.

Beaux-arts, et le recteur Paul Appell lui confièrent en effet, ainsi qu'à Jean-Claude Nicolas Forestier, puis Léon Azéma, le plan d'ensemble de cette Cité. Lucien Bechmann réalisa le premier groupe de pavillons, celui de la Fondation Deutsch de la Meurthe, où nous nous trouvons. Il réalisa ensuite les deux pavillons de l'entrée de la Cité internationale (1936) ainsi que la Fondation Victor Lyon (1950), même s'il fut écarté de la conception de la Maison internationale dans des conditions que ce colloque élucidera peut-être.

L'œuvre de Lucien Bechmann est méconnue. Mais il réalisa pleinement le projet qui lui fut confié en sachant conjuguer la sensibilité artistique, l'inspiration du collège oxfordien ou anglo-saxon -qui renvoie aussi à l'architecture médiévale de la résidence des abbés de Cluny-, les préoccupations hygiénistes de ses commanditaires -proposer aux étudiants des logements aérés et sains- et l'acceptation de la modernité qui a caractérisé son œuvre, comme celle des architectes de son époque. L'attention portée aux enjeux technologiques, à la qualité et aux propriétés des matériaux, et l'importance accordée aux détails de construction et aux innovations offertes par le "taylorisme" et les progrès de l'industrie du bâtiment, ont été les traits les plus marquants de son œuvre. Toutes ces questions seront approfondies au cours des deux jours du présent colloque.

Le patrimoine paysager de la Cité internationale n'est pas moins remarquable que sa dimension architecturale : il a été aménagé dès les années 1930 par Jean-Claude Nicolas Forestier et Léon Azéma que j'ai déjà mentionnés, en coordination étroite avec l'architecte du campus, Lucien Bechmann. Il continue aujourd'hui d'être entretenu avec le plus grand soin par la Cité dans une perspective de développement durable.

En se penchant sur l'œuvre de Lucien Bechmann, nous nous penchons sur les origines de la Cité internationale et sur l'idéal dont elle est porteuse, non seulement sur le plan culturel et humaniste, mais encore sur le plan architectural et patrimonial. On ne pouvait mieux commencer la célébration du centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris en procédant à ce retour en arrière sur les fondations matérielles et pas seulement intellectuelles et morales de ce campus.

Je forme des vœux de succès pour votre colloque et vous souhaite les plus fructueux échanges.

2.Préface

Blandine Sorbe, déléguée générale de Fondation nationale Cité internationale universitaire de Paris.

La publication de ces actes marque une étape importante de notre centenaire. Elle nous ramène à l'origine d'un projet qui, depuis un siècle, associe une vision architecturale à un idéal humaniste : offrir à la jeunesse du monde un cadre de vie où l'on étudie, mais surtout où l'on apprend à vivre ensemble.

La Fondation Deutsch de la Meurthe, première construction du campus, a été le premier édifice à traduire concrètement cette ambition. Conçue par Lucien Bechmann dans les années 1920, elle propose un modèle inédit de résidence universitaire, avec des chambres individuelles, des espaces collectifs favorisant les échanges, une bibliothèque et un jardin conçu comme une prolongation de la vie et de l'étude. À une époque où les étudiants logeaient souvent dans des conditions précaires ou isolées, cette approche constituait une véritable innovation sociale, inspirée des collèges britanniques mais adaptée au contexte parisien.

Grâce à l'engagement progressiste des fondateurs, la Fondation Deutsch accueillera dès 1936 des étudiantes dans le pavillon Pierre et Marie Curie, à un moment où peu d'établissements similaires étaient ouverts aux femmes.

À l'occasion du centenaire, cette fondation retrouve une place centrale dans la mémoire collective du campus. Elle témoigne à la fois des origines idéologiques et architecturales du projet et de la capacité d'un patrimoine à rester vivant, à évoluer et à s'adapter aux besoins de chaque époque.

Depuis vingt ans, trois grandes opérations de réhabilitation ont été menées sur ses pavillons historiques, avec le soutien de partenaires publics et privés. Le pavillon Pierre et Marie Curie a été réhabilité en 2006, le pavillon Pasteur en 2015 et le pavillon Gréard en 2024. Ces interventions ont permis de restaurer les menuiseries métalliques d'origine, de remettre à niveau les clos et les couverts, et d'adapter les intérieurs aux standards contemporains en intégrant les exigences actuelles de confort et d'accessibilité. Elles ont également renforcé la performance thermique des bâtiments et permis une réduction significative de leur empreinte

carbone. Trois pavillons restent encore à réhabiliter : Liard, Poincaré et Appell. Un vaste chantier se prépare également pour le pavillon central, désormais protégé dans son intégralité depuis 2024, dont la rénovation contribuera à améliorer l'accueil et le confort des résidents.

Ces efforts ne relèvent pas seulement d'une opération de modernisation. Ils expriment une volonté de transmission active de la mémoire du lieu : préserver un ensemble patrimonial remarquable tout en permettant à de nouvelles générations d'y vivre, d'y étudier et d'y inventer leur place.

Le colloque consacré à Lucien Bechmann, qui a été organisé les 4 et 5 avril 2025, a montré combien cette figure occupe une place singulière dans l'histoire de la Cité internationale. Bien avant que des architectes de renommée internationale ne marquent le campus de leur empreinte, il en a posé les fondations conceptuelles. Architecte-conseil pendant trente ans, de 1923 à 1953, il a structuré le site, imaginé ses perspectives, organisé son articulation avec les paysages et conçu une véritable composition d'ensemble. Il a créé un cadre harmonieux où la diversité architecturale pouvait s'exprimer sans rompre l'unité du projet.

En donnant forme à la première résidence étudiante en France pensée comme un véritable lieu de vie, il a inventé une manière d'habiter ensemble. Un siècle plus tard, cette vision apparaît comme étonnamment contemporaine.

Le succès de ce colloque et l'intérêt qu'il a suscité auprès des chercheurs, des architectes, des historiens et des résidents témoignent de la vitalité de cet héritage et de sa capacité à éclairer nos choix actuels. La publication de ces actes s'inscrit pleinement dans cette dynamique. Elle apporte un éclairage renouvelé sur l'œuvre de Lucien Bechmann et nous invite à poursuivre ce qu'il a initié : un campus où l'architecture soutient la rencontre, favorise la diversité et sert un projet inclusif et solidaire, ouvert sur le monde.

Je souhaite remercier chaleureusement toutes celles et ceux qui ont contribué à l'organisation de ce colloque et à la préparation de cette édition, notamment le comité d'organisation : Pascale Dejean, responsable de la valorisation du patrimoine de la Cité internationale, Dan Ferrand-Bechmann, professeure émérite à l'université Paris 8, Antonella Mastroilli, architecte et actuelle co-directrice du LACTH, et Boris Wiseman, directeur de la Fondation Deutsch de la Meurthe. Leur travail nous aide à mieux comprendre d'où nous venons et à préparer avec enthousiasme l'avenir de la Cité internationale universitaire de Paris.

3.Introduction

Marie-Christine Lemardeley, adjointe à la maire de Paris, chargée de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de la Vie étudiante.

La Cité internationale universitaire de Paris (CIUP) est un lieu unique au monde. Bien plus qu'une simple résidence universitaire, elle favorise la mobilité des jeunes, l'accès à la connaissance et la promotion de valeurs humanistes et solidaires. Elle incarne une ambition forte : celle d'offrir aux étudiant·es français·es et étranger·es des conditions de vie et d'études dignes, tout en encourageant les échanges interculturels.

Depuis un siècle, la Cité offre un cadre de vie hors du commun que l'on rencontre rarement dans son parcours étudiant ou universitaire. Elle fait écho à ce que la Ville de Paris met en place depuis le premier mandat de la maire Anne Hidalgo : l'idée d'une « Ville Campus », une ville à l'échelle de ses étudiant·es, qui concentre à la fois le lieu de vie, de loisirs, d'études et de travail.

Parmi ses architectes pionniers, Lucien Bechmann a incarné cette volonté de concilier fonctionnalité, esthétique et engagement humaniste. Il préconisait une architecture à taille humaine, intégrée dans son environnement, évoluant sans rupture, en associant valeurs traditionnelles et modernité. Aujourd'hui encore, son empreinte est visible dans l'organisation spatiale et l'esthétique du site.

Ce village-jardin conçu par des visionnaires pacifistes après la Première Guerre mondiale pourrait sembler un lieu du passé. Mais à l'instar de la Maison internationale, au faux air de château de Fontainebleau, qui dissimule une structure métallique à la pointe de l'innovation industrielle américaine des années 1920, la Cité internationale universitaire de Paris invente depuis l'origine l'avenir.

Chaque année, la CIUP accueille 12 000 étudiant·es et chercheur·ses de 150 nationalités. Son patrimoine architectural, urbain et paysager en fait un campus d'exception, tout en demeurant un espace ouvert. On y trouve des logements, un vaste parc, ainsi que des

équipements publics et sportifs accessibles à tou·tes. C'est un lieu de paix : une concentration extraordinaire de nationalités, de cultures, de langues, qui dialoguent entre elles, se nourrissent les unes des autres, s'apaisent parfois alors que la situation géopolitique est tendue à l'extérieur de nos frontières.

Foyer de perpétuelle jeunesse, la CIUP réunit des étudiant·es du monde entier pour construire un monde meilleur. Tel était l'audacieux pari des fondateurs, ces éducateurs inspirés affirmant que l'avenir se construit par l'étude et la vie quotidienne partagée. Certes, la Cité n'a pas empêché la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, l'utopie demeure. En témoignent la création d'une maison de l'Ukraine virtuelle et l'accueil à l'aéroport des étudiant·es ukrainien·nes réfugié·es par des résident·es russes volontaires.

La Ville de Paris soutient activement la CIUP, notamment à travers des dispositifs comme le Welcome Desk ou Acc&ss Paris, qui accompagnent les étudiant·es dans leurs démarches d'installation et leur intégration. La Ville soutient aussi la Cité dans l'offre de logements, un engagement auquel elle tient particulièrement. Et la volonté hygiéniste d'implanter les maisons dans un parc arboré se révèle d'une actualité brûlante, alors que le dérèglement climatique impose la création d'îlots de fraîcheur dans les grandes villes. L'architecture, en constante mutation, joue un rôle essentiel dans la transformation des métropoles face à la crise climatique et à l'effritement du lien social. C'est dans ce même esprit que la Ville de Paris a adopté le premier Plan Local d'Urbanisme bioclimatique de France, conciliant adaptation climatique et amélioration du cadre de vie.

La Cité et la Ville œuvrent ensemble à un objectif commun : faire se rencontrer, se comprendre et vivre ensemble toute la diversité de l'humanité.

En 2025, le centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris est célébré tout au long de l'année : une occasion de faire mémoire de son histoire et de réaffirmer l'actualité de son idéal.

4. Avant-propos

Julia Gartner-Negrin, architecte et urbaniste de l'État, adjointe au chef de bureau des sites patrimoniaux et du patrimoine mondial, Service du patrimoine, ministère de la Culture.

Il y a un siècle naissait une ambition singulière : doter Paris d'un lieu dédié aux échanges et à l'enrichissement interculturels, incarné par une architecture exemplaire. Cette vision fondatrice de la Cité internationale universitaire de Paris doit beaucoup à Lucien Bechmann, architecte et conseiller de la Cité de 1923 à 1953, animé par un idéal humaniste de paix et de fraternité entre les peuples. Son rôle est particulièrement lisible dans la Fondation Deutsch de la Meurthe, premier ensemble emblématique du site, inauguré en 1925.

La Fondation Deutsch de la Meurthe constitue un manifeste architectural du projet de la Cité. Inspirée des grands modèles universitaires internationaux, notamment anglo-saxons, elle se compose de sept pavillons organisés autour d'un jardin central. Le recours à des matériaux traditionnels (brique, pierre, ardoise), l'emploi de bow-windows, de fenêtres à meneaux et de motifs pittoresques tels que tourelles et échauguettes, renvoient explicitement à l'architecture des collèges anglais. Bechmann y opère une synthèse maîtrisée entre références régionalistes et conception moderne du logement étudiant, conciliant exigence fonctionnelle, qualité de vie et ambition esthétique.

La valeur patrimoniale de cet ensemble a fait l'objet d'une reconnaissance institutionnelle progressive. Par arrêté du 19 mai 1998, le terrain, les jardins et terrasses, les façades et toitures des sept pavillons ainsi que certains espaces intérieurs ont été inscrits au titre des monuments historiques ; cette protection a été étendue à l'intégralité du pavillon de la direction par arrêté du 14 décembre 2023. Fondée sur des critères historiques, artistiques, scientifiques et techniques, cette protection prend en compte les notions de rareté, d'exemplarité, d'authenticité et d'intégrité. Elle garantit la préservation de l'ensemble et encadre les interventions afin de maintenir l'intérêt culturel qui a justifié son inscription.

L'action de Lucien Bechmann ne se limite pas à cette première réalisation : il conçoit également les pavillons d'entrée (1932-1933) et la Fondation Victor Lyon (1950), confirmant son rôle structurant dans le développement du campus. Plus largement, la Cité internationale

universitaire constitue aujourd'hui un ensemble patrimonial exceptionnel, réunissant des architectures représentatives des traditions nationales de nombreux pays. Plusieurs bâtiments bénéficient à ce titre d'une protection au titre des monuments historiques, parmi lesquels le Collège néerlandais de Willem Marinus Dudok et le Pavillon suisse, ainsi que le Pavillon du Brésil, le Pavillon Avicenne, ou, partiellement protégé, le Pavillon des États-Unis. L'ensemble de la Cité internationale universitaire est par ailleurs inscrit au titre des sites, relevant du code de l'environnement, depuis le 6 août 1975, soulignant l'importance de la dimension paysagère dans la valeur globale du lieu.

Dans ce contexte, le ministère de la Culture et ses services déconcentrés – Directions régionales des affaires culturelles (DRAC) et Unités départementales de l'architecture et du patrimoine (UDAP) et en leur sein les architectes des Bâtiments de France, jouent un rôle central dans la conservation et la valorisation de ce patrimoine, en accompagnant les opérations de restauration et de réhabilitation et en veillant à l'adaptation des édifices aux usages contemporains.

Au-delà de sa valeur architecturale, la Cité internationale universitaire de Paris demeure un espace de rencontres et de dialogues entre étudiants et chercheurs du monde entier. L'architecture y agit comme un médiateur culturel : une « langue universelle » qui, selon l'intuition fondatrice de Bechmann, favorise durablement les échanges interculturels et le rapprochement des peuples.



Un groupe de résidents devant la Fondation Deutsch de la Meurthe, parmi lesquels Julia Gartner-Negrin.

5. Hommage à Jean-Louis Cohen

Élisabeth Ascher Campagnac, juriste et sociologue. Elle s'est particulièrement attachée, au sein de l'École nationale des ponts et chaussées et du LATTs-Laboratoire Techniques, Territoires et Sociétés, à l'étude des acteurs de la construction et de la fabrique urbaine.

C'est à plus d'un titre que le centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris invite à rendre hommage à Jean-Louis Cohen. Ce grand historien de l'architecture et des villes, disparu le 7 août 2023 aurait eu toute sa place ici, parmi nous à plus d'un titre :

- à titre privé et familial : Jean-Louis Cohen avait des liens de cousinage avec Lucien Bechmann mais aussi d'amitié et d'intérêt intellectuel avec son fils Roland et sa petite fille Dan.
- à titre professionnel et public : les nombreux travaux de Jean-Louis Cohen lui conféraient toute légitimité à traiter des caractéristiques mêmes de la Cité internationale universitaire de Paris et à les enrichir de son regard ; qu'il s'agisse :
 - de la période concernée (l'entre-deux guerres, les années 20 et 30) dans laquelle il s'est beaucoup investi ;
 - des ambitions assignées à la Cité internationale universitaire de Paris de constituer un véritable laboratoire architectural, visant à rassembler les jeunes élites du monde entier inspirés par les idéaux transculturels, humanistes et pacifistes dans un esprit de concorde et de compréhension mutuelle et répondant au souci d'une modernité architecturale universelle. Face à ces caractéristiques de la Cité internationale universitaire, on peut imaginer l'apport décisif que Jean-Louis Cohen aurait pu avoir sur tous ces points, bien au-delà des analyses remarquables contenues dans l'ouvrage clé écrit avec André Lortie², dans lequel les transformations opérées dans cette zone sont mises en relation avec les transformations urbaines mêmes de Paris³.

² Jean-Louis Cohen, André Lortie, *Des fortifs au perif. Paris, les seuils de la ville*, Paris, Picard Éditeur-Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 1991.

³ Voir l'intervention d'André Lortie sur ce même thème.

Outre l'importance accordée à la modernité architecturale et urbaine, la question des utopies qui nourrissent ces projets permettent de saisir la puissance de l'apport potentiel de Jean-Louis Cohen, lui qui se passionnait pour les utopies dans son propre travail, dans son propre parcours. Pour la période considérée, il s'attachait particulièrement aux utopies associées au constructivisme, avec sa focale singulière sur l'URSS.

L'intérêt qu'il portait à la modernité se focalisait alors sur Le Corbusier, dont le bâtiment le plus représentatif au sein de la CIUP s'incarnait dans le pavillon de la Fondation suisse. Jean-Louis devait d'ailleurs contribuer à l'analyse des bâtiments et des idéaux portés par Lucien Bechmann.

La disparition accidentelle et prématurée de Jean-Louis Cohen a suscité de nombreuses manifestations et témoignages amicaux et professionnels éclairant une trajectoire dense et riche. La recension de ses activités, de ses travaux et de ses initiatives culturelles et institutionnelles permet d'en mesurer l'ampleur autant que la diversité.

Comme le rappelle Élisabeth Essaïan retraçant le parcours de Jean-Louis Cohen⁴, celui-ci va jouer un rôle déterminant dans la formation de la recherche architecturale. Il fut chargé du programme de documentation internationale de la recherche architecturale au sein de l'Institut de l'environnement (1973-1976), puis responsable scientifique du secrétariat de la recherche architecturale à la Direction de l'architecture du ministère de l'Urbanisme et du logement (1979-1982).

Mais il œuvre aussi à la diffusion de la culture architecturale, que ce soit à travers de nombreuses expositions dont il est commissaire (notamment, *Paris-Moscou 1900-1930*, Centre Georges Pompidou, 31 mai-5 novembre 1979) ou la création de nouveaux lieux institutionnels (la Cité de l'architecture et du patrimoine qu'il conduit de 1998 à 2003 et dont la bibliothèque d'architecture contemporaine porte désormais son nom).

En 2004, il introduit la discipline internationale au Collège de France avec la chaire internationale « Architecture et forme urbaine » et évoque le nom de Lucien Bechmann lors de ses conférences.

⁴ Élisabeth Essaïan, « Jean-Louis Cohen : une symphonie inachevée », in *Cahiers d'histoire russe, est-européenne, caucasienne et centrasiatique*, 65/1, 2024, p. 224-231.

À partir de 1994, sa carrière devient internationale avec sa nomination en tant que titulaire de la chaire Sheldon H. Slow d'histoire de l'architecture de the Institute of Fine Arts de l'université de New York et comme professeur invité de l'université de Princeton. Il participe aussi à de nombreux conseils et instances de diffusion de la culture architecturale, en particulier au Canada.

Cette orientation vers l'international le pousse à développer la notion de « transfert culturel » infléchissant quelque peu ses thèmes et orientations de recherche.

Je voudrais conclure cet hommage en me plaçant de mon point de vue d'amie de longue date et du privilège qui m'a été donné aux côtés de François Ascher de l'accompagner à différentes étapes de son cursus :

« Titulaire d'une chaire d'histoire de l'architecture à l'université de New-York, professeur invité au Collège de France et de nombreux autres établissements à travers le monde, membre de conseils scientifiques du Musée d'Art Moderne de NY (Moma), du Centre canadien d'architecture à Montréal, de l'Académie des arts de Berlin, bien plus que tous ces labels réunis, une soif inextinguible de savoirs, une mémoire hors du commun, une trajectoire historique fascinante, un plaisir à partager son savoir le classait dans la catégorie des grands passeurs », *Le Monde*, 10 août 2023.

C'est cette qualité exceptionnelle de grand passeur que je retiens prioritairement.

Avec François Ascher, j'ai eu la grande chance d'accompagner Jean-Louis Cohen dans quelques-uns de ses voyages. Au-delà de la proximité politique et parisienne des premières années (1974-1985), je garde en mémoire les trésors architecturaux et urbains sans pareils qu'il nous fit découvrir, que ce soit à Paris, à Moscou (ou François l'accompagna), à Rome en 1976 (où je puis témoigner que Jean-Louis Cohen apprit parfaitement l'italien en moins de 15 jours, à Los Angeles durant un mois et à notre parcours de découvertes architecturales dans un rayon métropolitain. Dans sa contribution⁵ aux « Rencontres François Ascher » de 2021, Jean-Louis a relaté la communauté d'intérêt et la diversité d'approches qu'ils échangeaient l'un et l'autre et qui les enrichissaient mutuellement, eux qui partageaient l'ouverture à la transurbanité.

⁵ Jean-Louis Cohen, « Villes parallèles : L'interurbanité entre hier et demain ».

Note de Dan Ferrand-Bechmann, professeure émérite Université Paris 8.

Jean-Louis Cohen a été présent pour les tous premiers échanges pour organiser ce colloque. Comme ami, collègue expert et cousin je l'y ai entraîné car sa place m'y semblait être nécessaire et évidente. Son décès prématuré a interrompu sa participation. Il m'a profondément manqué.



Jean-Louis Cohen en mai 2018. © photo Dan Ferrand-Bechmann.

6. Lucien Bechmann invente la résidence étudiante

Dan Ferrand-Bechmann, professeure émérite Université Paris 8, et **Antonella Mastrorilli**, architecte et docteur en histoire des sciences et des techniques, co-directrice du LACTH (Laboratoire Conception, Territoire, Histoire, Matérialité) École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille.

Autour de la pensée de L. Bechmann et du projet d'une cité idéale universitaire moderne et en l'occurrence internationale, un colloque a été organisé, qui a réuni près de 200 participants les 5 et 6 avril 2025 dans la grande salle de la Fondation Deutsch de la Meurthe.

Au moment où se tient un séminaire scientifique visant à étudier la possibilité d'un classement de la Cité internationale universitaire de Paris au patrimoine de l'Unesco et où d'autres maisons célèbrent le centenaire, ce moment inaugural et réussi était décisif.

Un hommage a été rendu à l'historien de l'architecture, Jean-Louis Cohen qui avait participé au tout début de l'organisation de ce colloque, avant de s'éteindre brusquement à l'été 2023 (Elisabeth Ascher Campagnac). Il existe beaucoup de cités et de campus universitaires mais peu ont le charme et les qualités uniques des pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe, conçus par l'architecte L. Bechmann (1880-1968) grâce au mécène Émile Deutsch de la Meurthe (1847-1924). L. Bechmann est connu par ses talents de conducteur de chantier et par ses innovations techniques. Il a construit des crèches, l'immeuble Art déco Shell-Washington Plaza, la synagogue de la rue Chasseloup-Laubat, les pavillons de l'hôpital Rothschild, la rotonde de la gare Saint-Lazare, des villas, des immeubles de rapport et des bâtiments pour des œuvres sociales, des cités-jardins, une partie de l'usine des Batignolles à Nantes, récemment inscrite au titre des monuments historiques, etc. Il a su importer des États-Unis des idées et des innovations en matière de services et d'équipements, dont il a fait profiter la Cité jusqu'après la Seconde Guerre mondiale. La Cité internationale universitaire de Paris et en particulier les pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe célèbrent le centenaire d'un projet utopique basé sur l'idée de rencontres entre étudiants français et étrangers dont certains des pays d'origine avaient été cruellement frappés par la Grande Guerre. Mais ce site

met en lumière l'esthétique et l'agrément d'une cité-jardin au sud de Paris. On soulignera aussi la triple appartenance des étudiants : à la Cité internationale, à la Fondation Deutsch de la Meurthe et à l'un des pavillons : Curie, Pasteur... une ethnographie comparative de ce lieu, a été faite en montrant que la très grande majorité reconnaissent la légitimité de l'idéologie internationaliste (Marion Ink).

La CIUP est exemplaire car c'est l'une des rares réalisations faites en grande partie par du mécénat, certes en coopération avec l'université et le rectorat. Ce projet qui n'a jamais cessé de croître à travers les 47 maisons actuellement sur le domaine, a pu bénéficier d'aides privées souvent issues des pays qui les ont conçues et bâties.

Une vingtaine d'intervenants ont proposé un portrait de cet architecte mal connu L. Bechmann, qui fût un visionnaire et un idéaliste. Ils ont présenté le contexte politique, éthique, géographique, social, artistique et d'ingénierie éducative de la Fondation Deutsch de la Meurthe et de la CIUP. Pendant les deux jours du colloque, ils se sont interrogés sur l'architecture de l'entre-deux-guerres (Antonella Mastorilli) : du "classicisme structurel" à l'Art déco, une contribution critique à la modernité et sur l'influence des cités-jardins sur les campus universitaires. Mais c'est aussi sur l'utopie et l'idéal international portés par André Honorat et Paul Appell avec L. Bechmann, qui se sont nourris et renforcés à la suite d'un périple aux États-Unis et au Canada à l'automne 1927, que les intervenants se sont penchés. La CIUP préfigure le programme Erasmus avant la lettre, en abritant dès sa naissance un projet avant-gardiste, d'échanges globaux, internationalistes et pacifiques. La question de l'histoire de la socialisation des étudiants par leur logement en pavillons, l'espace, le confort et les conditions modernes d'hygiène ont été à l'ordre du jour du colloque. Des résidents actuels et anciens (Yael Berrebi, Clara Caulier, Dieter Knoll, Axelle Penture, Alexis Rowell...) sont intervenus.

La directrice de l'hébergement de la CIUP a conclu cette table ronde en disant que « dans cet espace, les besoins universels retrouvent des réponses concrètes de paix, d'apprentissage et de partage, d'échanges qui permettent d'autres perspectives et un autre monde » (Ana Paixao).

Le portrait qui a été fait de l'architecte L. Bechmann, homme de valeurs et de rigueur, a souligné les épreuves de sa vie : deux guerres, un exil où il devint cultivateur actif et productif

pendant la Seconde Guerre mondiale et une bataille injuste qui lui fut livrée par Rockefeller (Dan Ferrand-Bechmann). Celui-ci évinça de la construction de la Maison internationale dont pourtant L. Bechmann avait fait le projet. Des documents uniques issus du fonds du CAAC et d'archives familiales : dessins et plans, photos, multiples carnets de comptes et journaux de sa main ont été la base des présentations (Églantine Pasquier, Eva Renz, David Peyceré).

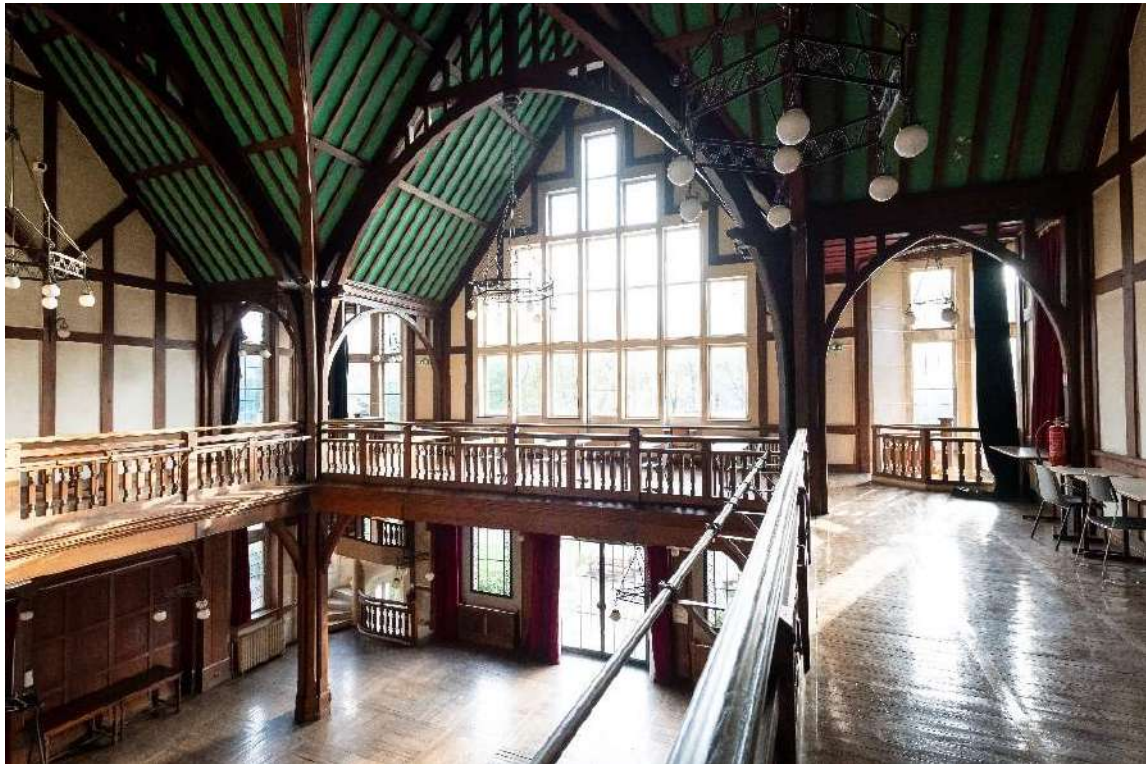
Le directeur de la maison a souligné à travers des photos faites par des résidents la beauté de ce lieu et combien il favorise une magie communautaire (Boris Wiseman).

Des universitaires, des historiens et des architectes (Pascale Dejean, Bertrand Lemoine, Gilles Kahn, Vincent Mallard, Paul Ravaux) ont pris la parole, tous ayant travaillé sur l'architecte, sur la CIUP et/ou sur la fondation Deutsch de la Meurthe, et ont rappelé les racines de la Cité, la philosophie des fondateurs, son histoire et les batailles qu'il a fallu mener pour son implantation dans les fortifs (André Lortie).

Il a été souligné l'implantation multiscalair de la Cité dans l'axe de la ligne de Sceaux (Bernadette Blanchon), la place effective du parc, poumon vert et équipement populaire des arrondissements proches (Brigitte Blanc), les équipements de sport, de culture et de loisir au milieu d'une exposition architecturale et patrimoniale internationale extraordinaire.

C'est le portrait de l'architecte L. Bechmann et sa persévérance obstinée à la Fondation Deutsch de la Meurthe tout autant qu'à la direction de la Cité comme architecte-conseil pendant 30 ans qui a focalisé la plus grande partie des débats.

Le président de la CIUP et son prédécesseur (Jean-Marc Sauvé, Marcel Pochard), la déléguée générale (Blandine Sorbe), de même que la représentante de la mairie de Paris (Marie-Christine Lemardeley) ainsi que Julia Gartner-Negrin, architecte du patrimoine au ministère de la Culture, et ex-résidente, ont par leur présence marqué l'importance de cette première manifestation du centenaire dans la maison mère.

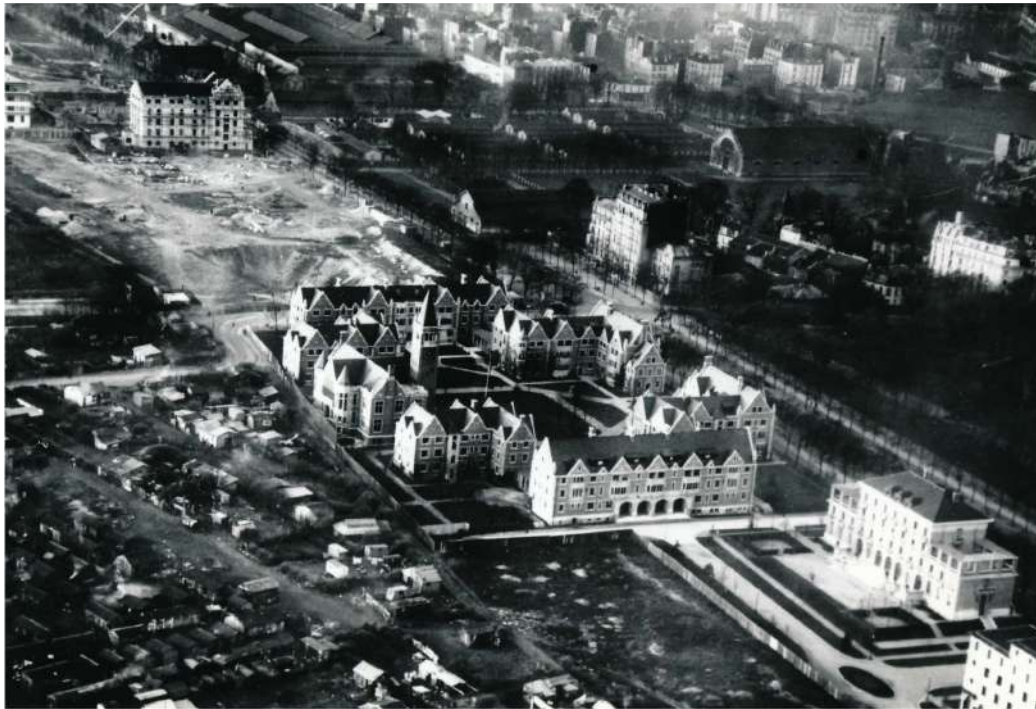


Grand salon du pavillon central de la Fondation Deutsch de la Meurthe. © CIUP/photo Antoine Meyssonier/2022.

7. Photographier une utopie

Boris Wiseman, directeur de la Fondation Deutsch de la Meurthe.

Je propose aujourd'hui de vous parler de la Fondation Deutsch de la Meurthe et de la Cité internationale universitaire de Paris à partir d'une sélection de photographies que je trouve belles et aussi parlantes. Ça sera le moyen pour moi de poser une question, celle de la nature de ce lieu unique, question que j'aborderai par le biais de ce que ces photos en disent.



© CIUP/photo Compagnie Aérienne Française/IGN-GEOROOM.

La première photo date de la période de la construction de la Fondation Deutsch de la Meurthe (1923 à 1925), qui est celle de l'après-guerre. Elle montre la Fondation sortant de terre - blanche et étincelante- et saisit l'ambition utopiste des fondateurs de la CIUP : Paul Appel, mathématicien et recteur des universités de Paris, André Honnorat, ministre de l'Instruction publique et Émile Deutsch de la Meurthe, industriel et philanthrope qui, en tant que premier mécène de la CIUP, permettra à l'utopie de devenir réalité. Cette photographie nous renvoie au moment pacifiste de la naissance du projet de la Cité internationale, moment

d'espoir après la conclusion de la paix. Elle nous rappelle la spécificité de cet ensemble architectural imaginé par L. Bechmann, qui est d'incarner un certain nombre d'idéaux. Parmi eux, celui qui a sans doute été le plus porté par André Honnorat, qui était de construire un lieu où les échanges entre étudiants de divers pays deviendraient garants d'une paix durable. Je vois cette photographie comme exprimant les espoirs d'une génération soucieuse que le retour au conflit mondial ne puisse jamais avoir lieu.



© CIUP/photo Louis Fréon/DR.

Je trouve cette photo également saisissante par le contraste qu'elle montre entre cette fondation nouvellement construite et les baraques qui l'entourent, celles de la zone, cette bande de terre à la lisière de Paris qui abritait quelques 40 000 personnes à l'époque, des marginaux (gitans, forains, chiffonniers) et aussi un nombre important de personnes déplacées par l'hausmannisation de Paris - des migrants internes, pourrait-on dire. L'utopie jouxte la dystopie. Ces photographies nous montrent que le moment fondateur contenait déjà certaines contradictions inhérentes à toute grande ville et nous renvoie aux problèmes urbains que nous cherchons encore à résoudre.



© CIUP/DR.

Cette autre photo montre le chemin qui mène au chantier de la Fondation Deutsch. Il a été fraîchement tracé. Cette image décrit pour moi une aventure, l'exploration d'un au-delà de la ville. Ce chemin nous porte vers une espèce de village, avec son beffroi, un lieu à part entouré d'une clôture. Le mécène fondateur, Émile Deutsch de la Meurthe, avait imaginé un « hameau-jardin pour étudiants » et défendait l'importance d'y maintenir une faible densité d'habitation. Ce qui ressort de cette photo est un « village modèle », voire un modèle réduit de village. Elle traduit un autre versant des idéaux fondateurs, celui de créer une atmosphère d'intimité et un lieu propice à la vie en communauté, aux échanges.

La Fondation Deutsch de la Meurthe et la CIUP avait été implantée dans un espace de transition, à l'emplacement d'un des bastions des fortifications arasées de Thiers, un espace entre Paris et la zone et, au-delà, la campagne. Elle est encore un espace de transition, désormais entre Paris intra-muros et, au-delà du Périphérique, la proche banlieue (Montrouge, Arcueil et Gentilly). Mais aujourd'hui, la Cité internationale est partie intégrale d'un tissu urbain beaucoup plus vaste, celui du Grand Paris. Elle est prise dans les flux des voyageurs acheminés par le Périphérique, le tramway et le RER. Ce dernier transperce la Cité de part en

part – on peut le voir passer sous nos pieds depuis une grille entre la Maison du Mexique et la Maison internationale.



© CIUP/photo Henri Manuel /DR.

Autre photo historique de la Fondation qui m'interpelle, celle de ce résident dans sa chambre. Nous sommes dans un pavillon pour hommes – à l'époque les femmes étaient logées dans le pavillon Curie. La table, dessinée par L. Bechmann, évoque l'art déco rustique.



-© Archives nationales (France)/DR/1923.

-© Archives nationales (France)/dessin Francis Jourdain/DR/1924.

-© Archives nationales (France)/dessin Paul Poiret/DR/1923.

Voici, de plus près, quelques exemples des papiers peints qui ornaient les murs. Ils étaient fabriqués par la célèbre manufacture des Gobelins. C'est le soin apporté à ces intérieurs qui me frappe, au façonnage de ce que les philosophes appellent les qualités secondes des choses -celles qui sont en fait perçues en prime- et l'idée tacite que cet environnement physique immédiat a toute son importance dans la vie quotidienne -sociale et psychique- de ceux qui y vivent.



© Viet Le-Hoang.

La deuxième série de photos qui retiennent mon attention a été prise par un passionné de photographie, ancien étudiant du Master Architecture et Projet Urbain à l'ENSA Paris Belleville, résidant de la fondation de 2015 à 2018, Viet Le-Hoang. Celle-ci révèle l'intérêt du photographe pour les relations spatiales entre les différents pavillons de la Fondation. Il y a sept pavillons en tout, dont six résidentiels et un pavillon central, lieu collectif, qui comprend, outre les bureaux administratifs, une salle des fêtes, une bibliothèque, une salle d'étude, une laverie, etc. La photo superpose trois pavillons sur trois plans successifs : le pavillon central, dans l'ombre, Poincaré et, au fond, Pasteur. Ou plutôt elle superpose quatre plans successifs, si l'on inclut l'ombre portée du pavillon central, visible sur la façade ensoleillée du pavillon juste derrière. Viet Le-Hoang montre ici la complexité de cet ensemble de pavillons divers qui

s'enchevêtrent pour former une unité. Sa prise de vue me rappelle que la Fondation Deutsch est un archipel et que la vie y est rythmée par les rencontres fortuites qui se produisent au moment du passage entre ses différents îlots. Voici une autre photographie, dans l'esprit des rencontres fortuites.



© Viet Le-Hoang.



© Viet Le-Hoang.

Viet Le-Hoang s'intéresse également aux points de vue insolites qu'offre l'architecture du lieu.



© Viet Le-Hoang.

Mais les photos de lui qui me frappent le plus montrent des détails révélateurs du quotidien de la maison : un balustre, un radiateur, le mécanisme de fermeture d'une des fenêtres. Ce sont des images faites par un amoureux. Elles évoquent la manière qu'ont certains détails de lieux de vous coller à la peau.



© CIUP/photo Gerardo Custance/2016.

Voici la dernière photo que je commenterai. On la doit à un autre photographe, Gerardo Custance. On y voit le pavillon central depuis le parc, à la nuit tombante, l'intérieur illuminé. Quelques résidents s'y sont rencontrés, peut-être pour commencer un cours de salsa, comme il y en a souvent. Le bleu-gris froid du crépuscule contraste avec la chaleur de la lumière artificielle qui éclaire la charpente du toit et nous donne l'échelle de ce vaste intérieur dans lequel se déplacent les figures. Dans les bâtiments qui entourent le pavillon central, quelques autres lumières viennent d'être allumées.

La magie des maisons de la Cité universitaire se cache dans leur capacité à créer des communautés. Il faut que ces lieux deviennent, pour l'étudiant venu d'une ville en Chine, d'une banlieue de grande ville américaine, ou d'une province française, ce qu'en anglais on appelle un « home » - un chez soi (l'anglais et le français ne sont pas pour moi tout à fait équivalents). Plus encore, ces espaces doivent devenir un « home away from home », un « chez-soi éloigné de chez soi ». C'est exactement ce que nous montre cette photographie.

8. Les archives d'architecture de Lucien Bechmann

David Peyceré, conservateur général du patrimoine à la Cité de l'architecture et du patrimoine.

Les archives de L. Bechmann sont l'un des premiers fonds reçus en don par la direction des Archives de France (DAF, ministère de la Culture ; aujourd'hui service interministériel des Archives de France) pour être déposés à l'Institut français d'architecture (IFA). Le don date du 7 juillet 1987. À cette époque, l'IFA, créé en 1980, mène une active collecte d'archives privées d'architectes, et vient, pour ce faire, de signer avec la DAF, le 9 octobre 1986, une convention précisant cette prise en charge des archives des architectes par don à l'État et dépôt subséquent à l'IFA. En conséquence, ce dernier est alors à la recherche d'un lieu où conserver tout ce matériel rassemblé, en dehors de l'hôtel particulier de la rue de Tournon : ce sera le Centre d'archives d'architecture du xx^e siècle, qui ouvrira au public en 1990 au 127 rue de Tolbiac, dans le 13^e arrondissement de Paris⁶.

Le fonds est tout à fait représentatif de ceux que le fondateur du centre d'archives de l'IFA, Maurice Culot, s'emploie à collecter dans les années 1980 : à l'instar de ceux de Louis Süe, d'Henri Sauvage, de Louis Bonnier, il contribue à combler la « lacune historiographique » (Antonella Mastroilli) encore sensible à l'époque, qui rend alors invisible l'œuvre des architectes du xx^e siècle dont l'écriture n'était pas expressément moderne. Les réalisations de L. Bechmann témoignent à la fois de l'érudition de ces générations d'architectes formés à l'École des beaux-arts (en l'occurrence dans l'atelier Laloux), de leur écriture à échelle humaine dont la fondation Deutsch de la Meurthe témoigne si bien, et de la modernité technique qu'ils maîtrisaient parfaitement mais se souciaient plus de dissimuler que d'exalter.

Gilles Ragot, le responsable du Centre d'archives d'architecture du xx^e siècle, et Mathilde Dion, archiviste, rencontrent à plusieurs reprises, en vue du don des archives, les enfants de L. Bechmann, l'architecte Roland Bechmann, qui a repris son agence rue du Conseiller-Collignon

⁶ Depuis lors, l'IFA a été intégré au nouvel établissement public Cité de l'architecture et du patrimoine (créé en 2004, ouvert au public en 2007), et le centre d'archives a déménagé en 2021 vers la Porte d'Aubervilliers (3 bd Ney, Paris 18^e), en modifiant à l'occasion son nom en Centre d'archives d'architecture contemporaine.

(16^e arr.), et Geneviève Dreyfus-Sée, architecte diplômée en 1934 mais également écrivaine, historienne, illustratrice, documentariste. Les contacts se font par l'entremise de Dominique Jarrassé, le premier chercheur qui s'intéresse en France à l'architecture des synagogues et aux réseaux de la commande autour de celles-ci.

Le fonds est donc reçu dans un premier temps rue de Tournon, puis transféré dans le nouveau centre d'archives de la rue de Tolbiac, où il est estampillé en 1989, puis classé sommairement par Gilles Ragot, Mathilde Dion et la documentaliste Rosine Cohu. L'inventaire est publié en 1991 dans le volume d'inventaires des premiers fonds d'archives de l'IFA, *Archives d'architecture du xx^e siècle*, aux éditions Mardaga.

Donné vingt ans après le décès de L. Bechmann, c'est un fonds typique de ce que pouvait conserver et léguer un architecte de sa génération : beaucoup de documents graphiques qui ont toujours été conservés à plat dans l'agence, beaucoup de photographies, de la correspondance personnelle et professionnelle, des publications, mais pas de pièces écrites liées aux projets.



Pochettes Terphane® (polyester) par projet.

Les dimensions du fonds sont assez modestes : les documents graphiques – qui en constituent l'essentiel – occupent neuf tiroirs de meuble à plans et trois boîtes à rouleaux, les photographies tiennent dans quatre petites boîtes d'archives, les documents écrits et imprimés dans neuf autres.



Neuf tiroirs de meubles à plans, trois boîtes à rouleaux.



Quatre boîtes de photographies, neuf boîtes de correspondance et documents imprimés.

Tous ces documents, graphiques, photographiques ou écrits, ont été rangés lors de l'inventaire dans des pochettes en polyester et comportent toujours aujourd'hui les étiquettes rédigées par les auteurs de l'inventaire de 1991, portant à la main le nom des projets. Chaque pochette contient un nombre variable (parfois excessif pour leur bonne conservation) de documents liés à un même projet. L'inventaire rédigé en traitement de texte, certes mis à jour et complété mais toujours très proche de celui publié en 1991, est disponible sur le site d'orientation du

Centre d'archives, ArchiWebture. Le site donne aussi accès 46 documents numérisés illustrant cet inventaire.



Boîtes de photographies, boîtes de correspondance (également pochettes Terphane®).

Une douzaine d'années plus tard, ce sont ses propres archives que Roland Bechmann, le fils de L. Bechmann, confie à son tour à l'IFA en février 2000. Celles de Geneviève Dreyfus-Sée sont conservées au Musée national de l'éducation, à Rouen.

Les deux fonds Bechmann sont donc consultables au Centre d'archives d'architecture contemporaine. Dès que possible, néanmoins, la reprise de l'inventaire des archives de L. Bechmann (tenant compte des avancées de l'historiographie), son transfert dans la base de données d'inventaires du Centre d'archives d'architecture contemporaine, un reconditionnement plus soigneux des documents graphiques, et la poursuite – toujours à titre d'illustration – des numérisations sont des étapes nécessaires (mais non programmées à ce jour), tant pour la future conservation du fonds d'archives que pour son exploitation plus large par la recherche⁷.

⁷ Photos : © David Peyceré, sauf mention contraire.

9. Les multiples vies de Lucien Bechmann

Dan Ferrand-Bechmann, professeure émérite Université Paris 8.

Lucien Bechmann, mon grand-père, est né le 25 juillet 1880 à Paris et mort le 29 octobre 1968, il resta 30 ans architecte-conseil de la Cité internationale universitaire de Paris.



© Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Petit neveu par alliance de la famille Deutsch de la Meurthe, qui finança cette fondation « pour pourvoir de logements salubres et économiques à trois cent cinquante étudiants ou étudiantes peu fortunés ». L. Bechmann devint très jeune l'architecte personnel d'Émile Deutsch de la Meurthe⁸ mais construisit aussi pour d'autres industriels et banquiers philanthropes, en particulier : pour Rothschild et les Kapferer.

⁸ Comme László Tóth architecte du mécène Harrison Lee Van Buren dans le film *le Brutal* et même Johan Otto von Spreckelsen architecte têtu et minutieux de la grande arche, soutenu par Mitterrand.

et la judicieuse salle d'opération et d'observation de l'hôpital Saint-Michel, la rotonde de la salle d'échange de la gare Saint-Lazare et la décoration de stations⁹, une maison pour mères célibataires, des maisons ouvrières, une HBM, le projet de sanatorium de Praz-Coutant, l'immeuble Shell de Washington Plaza de style Art déco¹⁰, l'usine Astra¹¹, des cités-jardins, la reconstruction de Douai et surtout à la Cité internationale universitaire de Paris qui est son œuvre majeure, il construisit les sept pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe en 1925, le pavillon Victor Lyon en 1950, les pavillons d'entrée et resta 30 ans architecte-conseil.

Il eut 3 sœurs. Gaby et son cousin Léo ne revinrent jamais d'Auschwitz. Il eut 5 enfants : artiste, chimiste et architecte et de nombreux petits enfants. Son dernier fils Roland Bechmann architecte, défenseur de l'environnement et de la nature dès les années 60 et historien de l'art, Matthieu Galey, qui anima l'émission « Le Masque et la Plume », Dominique Jérôme qui à la direction de la recherche de la région soutint la CIUP. L. Bechmann était très attaché à la vie familiale et aida beaucoup ses proches.

Nous avons divers écrits et journaux à notre disposition : son journal d'artilleur, ses écrits dans le journal des élèves de Laloux son maître, son journal d'Amérique (voyage en 1927), ses carnets de comptes, des articles majeurs et détaillés sur la profession d'architecte¹², son carnet de jardinier et de vie quotidienne recluse pendant la Seconde Guerre mondiale, dont la précision fait les délices de ma formation de sociologue, et un journal rédigé après la Seconde Guerre mondiale qui décrit avec colère et émotion ce que furent ces années *horribilis* pour lui et ma famille¹³. Journal plus intime sur sa vie familiale, les solidarités de ses voisins et la situation politique et l'indignité à laquelle il dût faire face comme réfugié juif. On y lit un profond désir de paix et de relations internationales qu'il avait défendues à l'origine du projet de la cité et qui l'anima jusqu'à sa retraite.

⁹ Le réseau Nord-Sud du métro de Paris 17 janvier 2021. Rédigé par Jean-Paul Martin et publié depuis Overblog.

¹⁰ Jean Prouvé, devenu très connu par la suite dans le domaine de l'architecture industrialisée, y fit ses premières armes en réalisant les portes métalliques.

¹¹ Surélévation du bâtiment à Asnières en 1939.

¹² Revue *La Construction Moderne*, 1948, articles dans les numéros 9 à 11.

¹³ Archives du CAAC boulevard Ney et archives familiales.

Sa vie fût ponctuée par les deux grandes guerres. L. Bechmann profondément patriote partit à la guerre de 14 malgré ses charges de famille. Possédant une voiture, il participa à la réquisition des taxis de la Marne puis fût ensuite artilleur à Verdun. D'abord simple soldat, il termina officier. Il reçut la croix de guerre.

En 1939, il s'engagea à 60 ans comme volontaire dans l'artillerie. Mais démobilisé, il fuit Paris et cherche à acquérir une propriété qui lui permette de nourrir sa femme et lui-même puis divers membres de sa famille, qui vont passer dans la zone sud vers Grenoble.

Réfugié dans le Dauphiné, il fût cultivateur et travailla avec une énergie incroyable. Sa femme, née Germaine Kapferer, qui avait mené une vie familiale et bourgeoise et très intéressée par l'art, se montra d'un grand courage. Elle gardait les vaches et vendait les produits de la ferme au marché. L. Bechmann, talentueux en agriculture, jugea qu'il fallait se « paysaniser » pour se nourrir et survivre et laissa un carnet très détaillé décrivant ses activités de culture.



© Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Le relevé minutieux des cultures commencé en mars 1941, montre une activité prodigieusement diverse et méthodique comme le fût l'architecte dans la conduite de ses chantiers. L. Bechmann s'occupe des arbres déjà existants, fait surgir très vite un verger, des

fruits, des fraises, des légumes. Repiquage, labourage et clôturage se succèdent, tout comme les semis, les plantations d'orge et de maïs, etc. Un petit veau naît. Des oies couvent. Fauchage, élagage et taille des vignes, récolte des pommes de terre, binage, plantage, piquage, battage du blé, moissonnage et même fabrication de la choucroute témoignent d'une activité intense. Courageux, il va incognito à Paris en prenant de grands risques (il passe la ligne de démarcation au milieu d'un troupeau de vaches), pour avoir des nouvelles de son agence et de son collaborateur qu'il pense en difficulté.

Où est l'architecte qui discutait avec Paul Claudel et Rockefeller junior lors de son voyage en Amérique en 1927 avec le ministre André Honnorat ?

Il regretta toute sa vie de n'être pas resté agriculteur. Il avait déjà en 1918, au sortir des tranchées, voulu s'installer à la campagne mais sa femme l'avait persuadé de revenir à l'architecture.

Après la première guerre naquit le projet de la Fondation Deutsch de la Meurthe. L. Bechmann était sensible à la situation des étudiants. La première pierre fût posée en 1923 et l'inauguration eut lieu en 1925.



Pose de la première pierre sous les yeux ébahis d'un garçon boucher. © CIUP/DR/1923.

L. Bechmann a habité à Paris dans le 16^e où son bureau et son dernier appartement dans l'immeuble qu'il avait construit et qui fait un rectangle rue du conseiller Collignon, rue d'Andigné, boulevard Émile Augier, était au-dessus de celui de Pierre Mendès-France. A Jouy-en-Josas, sa maison de campagne faisait face à celle de Léon Blum ! Elle préfigure au niveau esthétique et sur le choix des matériaux et des fenêtres la Fondation Deutsch de la Meurthe.



Sa villa le Vallon à Jouy-en-Josas. © Gilles Kahn.

Il n'était pas du tout mondain alors que du côté de sa femme, il y eut des collectionneurs philanthropes qui recevaient davantage. Il construisit pour eux des œuvres sociales et des villas. Plusieurs tableaux de Vuillard représentent sa belle-mère et sa belle-famille.



Madame Kapferer, peinte par Vuillard en 1919. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann/Reproduction.

Grand voyageur, il arpentaient l'Europe avant la première guerre puis l'Amérique et le Canada en 1927. Il y fit un voyage d'est en ouest accompagné en particulier du ministre André Honnorat, visitant les campus et les maisons internationales. Mais il s'intéressait aussi aux gares, aux trains, aux hôpitaux, aux détails techniques des chambres d'hôtels, etc. Il rencontra nombre de responsables politiques, de présidents d'universités, de diplomates dont Paul Claudel et surtout des collègues architectes et ne manqua pas de visiter un ancien camarade de tranchée et beaucoup d'amis.

Universitaire moi-même et avec une bourse de Sciences Po, puis professeure invitée, j'ai parcouru à peu près les mêmes lieux un demi-siècle après. J'ai mesuré combien il n'était pas seulement fasciné par cette société moderne mais aussi par la vie des gens !

L. Bechmann découvrit la gestion moderne des chantiers et leur vitesse dont il fût un expert. Il rédigea un journal de voyage foisonnant d'observations minutieuses des campus, des services médicaux, de loisir et sportifs et des logements des étudiants. À Columbia, il s'intéresse au dispensaire médical : « de petite proportion mais suffisant pour 26.000 consultations ». Ce modèle lui servira ensuite à la CIUP où il y a eu un service médical

performant. Il décrit aussi avec beaucoup de soin, le réfectoire en notant les volets de ventilation, la nature des sols, la tisanerie, la salle de douches sans boxes, etc. À Harvard, L. Bechmann visite la bibliothèque dont il trouve la disposition très pratique. De même la description du musée Fogg donne lieu à des descriptions hallucinantes comme celle des réserves où les cadres glissent sur des rails. Il parle aussi de l'organisation de la distribution de la restauration par les étudiants eux-mêmes, qui gagnent le prix de leur repas en 40 minutes de travail. Dans un campus, il y a un mélange des sexes, ce dont il se félicite. C'est dans la dernière partie du périple, à l'est des USA donc, qu'il remarque de la chambre de son hôtel la vitesse des chantiers et de leur organisation. Il s'en émerveille comme le montre l'ouvrage d'Antonella Mastrorilli¹⁴. Cela changera sa manière de faire en particulier pour l'immeuble Shell. S'il rencontre de grands personnages dont Rockefeller, il préfère parler peinture et collection Kapferer (son beau-frère) avec sa femme. Ce voyage outre-Atlantique dans un pays neuf lui servit beaucoup comme architecte-conseil de la CIUP. En particulier, il développa des espaces sportifs pour des disciplines nouvelles.

Le management et la planification des chantiers de L. Bechmann comparés à ceux de Le Corbusier font l'objet d'un article majeur de Gilles Ragot et Mathilde Dion¹⁵ élogieux à son égard. L. Bechmann était minutieux dans la préparation et le suivi du chantier quitte à prendre du temps avant et de le récupérer ensuite. Selon L. Bechmann, l'architecte doit non seulement être le maître de la conception et suivre de très près le chantier, mais en prévoir tous les détails et organiser la marche de celui-ci, ce dont il n'était pas question à l'École des Beaux-Arts.

Le caractère de L. Bechmann était honnête et désintéressé jusqu'à renoncer aux honoraires de la Cité quand il fût attaqué durement en 33 et en 49. Ses carnets de compte montrent combien les finances de son agence furent alors en déficit. Par ailleurs, sa surdité le handicapait et l'isolait. Derrière sa figure austère et taciturne, il aimait écrire et a fait des poèmes dans sa jeunesse. C'était aussi un dessinateur de talent, un musicien, un sportif, il jouait au tennis et au golf. Il aimait la montagne. Bricoleur très doué, ses ateliers et ses meubles en attestent dans

¹⁴ Antonella Mastrorilli, *Lucien Bechmann architetto. Tecnica, modernità, tradizione*, Alinea Editrice, 2002.

¹⁵ Gilles Ragot et Mathilde Dion, « Le Corbusier et Lucien Bechmann en 1930. La modernité », *Le Moniteur Architecture AMC*, avril 1991, p. 48-51.

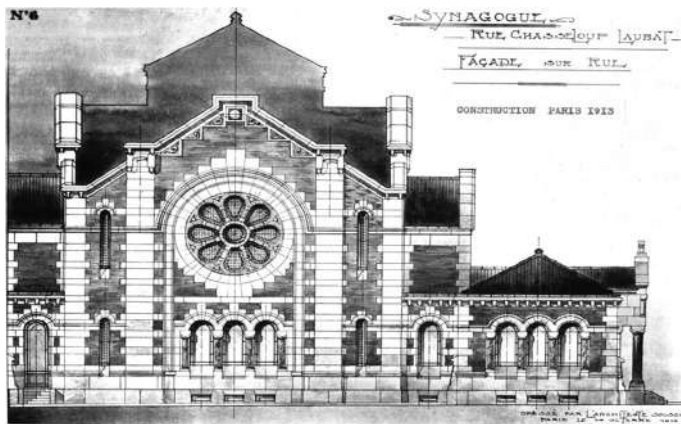
un style Art déco rustique et Arts and Craft. Ses compétences techniques sont prouvées par exemple par ses inventions en matière de chauffage, de sécurité et d'ascenseur.

Au niveau esthétique, la rotonde de la salle d'échange de Saint-Lazare avec ses voûtes, ses céramiques et ses piliers est comparée à un bain turc ! Les pavillons Deutsch de la Meurthe et son beffroi illustrent souvent les images de la CIUP et servent de décor à des films qui lui auraient paru probablement iconoclastes. L. Bechmann a toujours dit que son architecture était influencée par le moyen âge français mais la perception qu'en a le public est celle de collèges anglais de style oxfordien¹⁶. La synagogue Chasseloup-Laubat, financée par le baron Édouard de Rothschild, de style néo-Byzantin est originale surtout par l'usage des piliers en bois. L. Bechmann aimait utiliser les arbres sans trop les sacrifier. Ce qu'il fit aussi à la CIUP dans la magnifique et vaste salle du rez-de-chaussée de la Fondation Deutsch de la Meurthe. L'immeuble Shell est souvent considéré comme un joyau de l'architecture moderne. On voit donc ses choix éclectiques répondant aux demandes de ses clients.

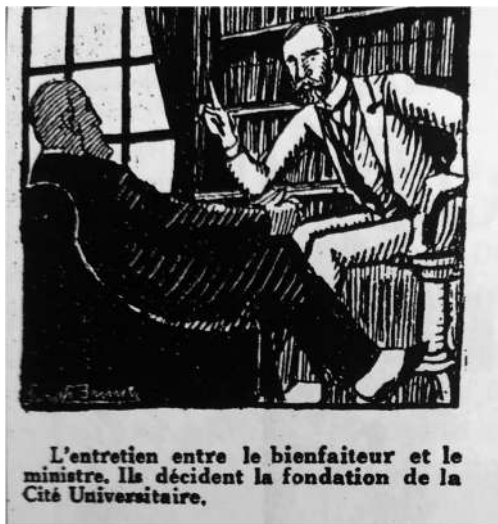


Rotonde, salle d'échange de Saint-Lazare qui ressemble à des bains turcs, 1912. © Urban Bushmen/photo Jean-Paul Martin.

¹⁶ D'autant que sa famille manifestait une grande anglophilie.



Synagogue rue Chasseloup-Laubat, 1913. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.



« La Cité Universitaire. Les hommes qui l'ont conçue. Les hommes qui l'ont réalisée. Hier. Aujourd'hui. Demain », *L'Animateur des Temps Nouveaux*, n. 186, 4^e année, 27 septembre 1929, p. 7.

Ses amis étaient surtout ses anciens condisciples et Georges Gromort qu'il épaula et défendit avec constance. Mais aussi Jean Branet, conseiller d'État et directeur des pétroles Jupiter (devenu Shell) et André Honorat longtemps à la tête de la CIUP.

Sa carrière précoce, longue, rapide et brillante fût pleine d'épreuves dont celles des deux guerres et des lois anti-juives. S'il avait gagné en 1904 le premier prix pour le concours du grand hôtel, on ne lui en confia pas la réalisation du fait de sa jeunesse. Jamais plus sauf pour le palais de Tokyo il ne présenta un concours et ne travailla pour l'État (sauf pour la reconstruction de la ville de Douai).

Au milieu des années 30, il avait été écarté de la construction du pavillon central par Rockefeller et supplanté injustement par l'architecte Larson. Il en fût littéralement malade. Mais en quelque sorte réhabilité, il resta architecte-conseil de la Cité et construisit le pavillon Victor Lyon, inaugurée en 1950. Hélas, en 1948, 2 étudiants furent empoisonnés par une explosion de gaz, l'architecte assigné. Suivit un procès où L. Bechmann fût blanchi. Pendant 4 ans très affecté, il renonça aux honoraires de la Cité.

Comme tout jeune architecte, développant ses relations parmi ses proches, il construisit surtout au début de sa carrière pour une clientèle d'origine juive. Des grands philanthropes lui confièrent des chantiers, des logements sociaux et des œuvres sociales. Il n'était pas religieux, ni même attaché à la tradition, pourtant à travers son père, à l'époque de l'affaire Dreyfus, et lui directement plus tard en 39-44, il subit des traumatismes à cause de cette identité.

C'est après la guerre, qu'il consacra 15 ans à l'Académie d'architecture, dont il reçut une médaille d'honneur en 1961, mais les archives de cette époque ont malheureusement disparu.

C'était un patron mais ses rapports avec ses collaborateurs et des entreprises fidèles montrent un homme simple, discret et timide mais très humain. Modeste, il a défendu et prescrit le rôle de l'architecte dans des revues, il a reçu de nombreuses médailles et des décorations civiles et militaires. Ses carnets de comptes montrent qu'il aidait généreusement ses proches et ses employés et que ce n'était pas un homme d'affaire.

Le parcours de L. Bechmann, comme ceux de ses contemporains Auguste Perret, Georges-Henri Pingusson, Louis Süe, Henri Sauvage et Le Corbusier, n'eut pas le même écho que ce dernier. Soulignons l'architecture en pavillons de L. Bechmann, qui influe encore sur les sociabilités des malades et des étudiants, mais aussi l'harmonie de ses jardins. On est frappé de la conduite exceptionnelle, économique, rapide et moderne des chantiers. Répondre aux budgets prévus, faire des logements décents et sécurisés pour les étudiants, développer une cité internationale avec des services et de lieux de sociabilité, œuvrer pour la paix par des rencontres entre les cultures était son idéal, qu'il voulait inscrire dans son architecture.

Dans les années 60, il se mit en retrait de toute vie publique et professionnelle. Il était officier de la Légion d'honneur (1937).

La Cité internationale universitaire de Paris et la Fondation Deutsch de la Meurthe l'occupèrent une très grande partie de sa vie. Il y mena un combat vers des idéaux sociaux et de relations internationales, pacifistes et d'accueil, lui qui avait été marqué par deux guerres.



Premier projet du hameau jardin pour étudiants. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.



Pavillon central avec son beffroi en avril 2025. © Photo Jean-François Jacques.

10. Lucien Bechmann, une modernité « silencieuse » entre tradition et technique

Antonella Mastrorilli, architecte et docteur en histoire des sciences et des techniques, co-directrice du LACTH (Laboratoire Conception, Territoire, Histoire, Matérialité) École Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille.

Le destin "historiographique" de l'architecte L. Bechmann, interprète prudent et modéré d'une modernité silencieuse, est commun à plusieurs architectes de son époque. Pratiquement ignoré par l'historiographie, malgré les commandes prestigieuses auxquelles il a été confronté, L. Bechmann doit sa réputation - outre à une indéniable sensibilité artistique et de concepteur - à sa capacité à adopter des solutions techniques d'avant-garde. Fortement apprécié par ses clients, L. Bechmann représente un cas emblématique de l'association entre valeurs traditionnelles et acceptation de la modernité qui caractérise les architectes de son époque. L'attention portée aux problèmes technologiques, à la qualité et aux propriétés des matériaux, l'importance accordée aux détails de construction et aux innovations offertes par le progrès de l'industrie du bâtiment, ainsi que sa vision "tayloriste" du chantier, sont les traits les plus marquants de son œuvre.

Une grande partie de son parcours professionnel est jalonné par le grand projet de la Cité internationale universitaire de Paris : architecte-conseil pendant trente ans (1923-1953), il en dessine le plan d'ensemble avec Jean-Claude Nicolas Forestier et Léon Azéma, la cellule mère, la Fondation Émile Deutsch de la Meurthe (1921-1925), les deux pavillons d'entrée (1932-1933), le pavillon Victor Lyon (1950) et il aura aussi un rôle important (même si très accidenté) dans la réalisation de la Maison internationale. Cette étape importante de sa carrière sera présentée dans la première partie de cette intervention.

Architecte discret mais central de l'entre-deux-guerres, L. Bechmann (1880-1968) demeure étonnamment marginal dans les grandes synthèses de l'architecture du XX^e siècle. Son œuvre conjugue une modernité « silencieuse » — fondée sur l'innovation technique, l'organisation

rationnelle du chantier et une éthique du confort — ainsi qu'un ancrage assumé dans la tradition constructive. Des hôpitaux aux immeubles de bureaux, des résidences universitaires aux édifices culturels, L. Bechmann développe un langage où la qualité des matériaux, le soin du détail et la maîtrise des techniques modernes (acier, béton armé, chauffage par panneaux, ventilation, ascenseurs à contrôle automatique) servent une ambition constante : améliorer le bien-être des usagers sans rompre le fil de l'histoire. De l'Hôpital Rothschild (1909-1914) à l'immeuble Shell (1929-1932) — premier chantier « industrialisé » de Paris —, de la Fondation Émile Deutsch de la Meurthe (1921-1925) au pavillon Victor Lyon (1950) de la Cité internationale, son parcours invite à reconsidérer l'apport de cette « autre modernité », mesurée, efficace et profondément structurante pour la culture constructive française. Toutefois, la contribution certainement la plus significative de L. Bechmann réside dans les nouvelles méthodes de gestion et de rationalisation du chantier qu'il a importées en France après un voyage aux États-Unis. La planification minutieuse des différentes étapes de la construction, le calcul précis des délais et des coûts, les réunions régulières sur l'état d'avancement des travaux et la théorisation de ce nouveau type d'approche au chantier, représentent l'un des traits les plus marquants de l'œuvre de l'architecte français. Cet aspect de la production architecturale de L. Bechmann constituera le filtre de lecture privilégié à travers lequel les projets sélectionnés seront présentés.

Introduction

Le destin historiographique de L. Bechmann, interprète prudent d'une modernité « silencieuse », rejoint celui d'une génération d'architectes de l'entre-deux-guerres : peu médiatisés, idéologiquement modérés, mais décisifs dans l'écriture du cadre bâti. Alors que ses contemporains le tiennent en haute estime et que ses maîtres d'ouvrage lui confient des programmes majeurs, son nom reste souvent en marge des récits dominants de l'historiographie architecturale. Or, ses réalisations font apparaître une voie alternative de la modernité : ni héroïque, ni iconoclaste, mais réformatrice, adossée aux innovations techniques et à la modernisation de l'industrie du bâtiment, sans renoncer aux valeurs constructives héritées. L. Bechmann doit sa réussite professionnelle non seulement à sa sensibilité artistique et conceptuelle, mais aussi à sa capacité à adopter des solutions fonctionnelles, techniques, constructives et d'organisation du chantier résolument à l'avant-garde. Sans jamais trahir les

caractères formels et symboliques d'une architecture traditionaliste – fortement appréciée par ses commanditaires –, il représente un cas emblématique de la compénétration entre les valeurs de la tradition et l'acceptation des nouvelles techniques offertes par la modernité, qui marquent en profondeur la culture architecturale de son temps. Ce qui m'intéresse, dans cette présentation, est de mettre en lumière les traits modernes et innovants de sa vaste production – hôpitaux, immeubles d'habitation, lieux de culte, résidences universitaires, immeubles de bureaux, sanatoriums. Contrairement à l'architecture du Mouvement moderne qui, dans les mêmes années, affirme fortement ces caractères dans le vocabulaire architectural, chez L. Bechmann, ils demeurent plus discrets : intégrés et subordonnés au vocabulaire architectural de la tradition, inscrits dans le fil rouge de l'histoire plutôt que dans une logique de rupture.

Une génération prudente et exigeante

Dans la période de l'entre-deux-guerres en France, une génération d'architectes peu médiatisée, idéologiquement modérée et incontestablement prudente dans l'expression de la modernité, est à l'origine d'une importante production architecturale de grand intérêt du point de vue historiographique. Certains dénominateurs communs caractérisent cette production :

- La logique constructive du béton armé fonde et détermine celle de la composition à laquelle sont strictement liées les valeurs fondamentales de l'architecture déclinées selon le goût moderne.
- Une grande qualité des ouvrages qui se manifeste dans l'utilisation de matériaux prestigieux et une exécution soignée des détails.
- Au niveau de la conception, une culture raffinée du dessin et de la représentation, visant à la compréhension immédiate de l'intention architecturale.
- La grande maîtrise des techniques de construction les plus avancées (acier et béton armé), la connaissance et la maîtrise des installations techniques les plus modernes et la mise au point de systèmes d'organisation du chantier d'inspiration tayloriste à la pointe du progrès.

Voyages et éthique du confort

Les séjours de L. Bechmann en Angleterre et aux États-Unis lui révèlent l'avancée prise par la mécanisation des chantiers et par la coordination des étapes du chantier. Il en retient deux impératifs :

- La préparation intégrale des projets et la planification fine des séquences de chantier.
- L'usage d'un outillage et d'équipements adaptés permettant la rationalisation des flux et le contrôle qualité.

Transposés en France, ces principes nourrissent ce que l'on peut appeler son « éthique du confort » : la technique n'est pas un fétiche mais un moyen au service des usagers (patients, étudiants, employés). D'où son attention constante portée à la lumière, à l'air, à l'acoustique, aux circulations, à la sécurité et aux équipements.

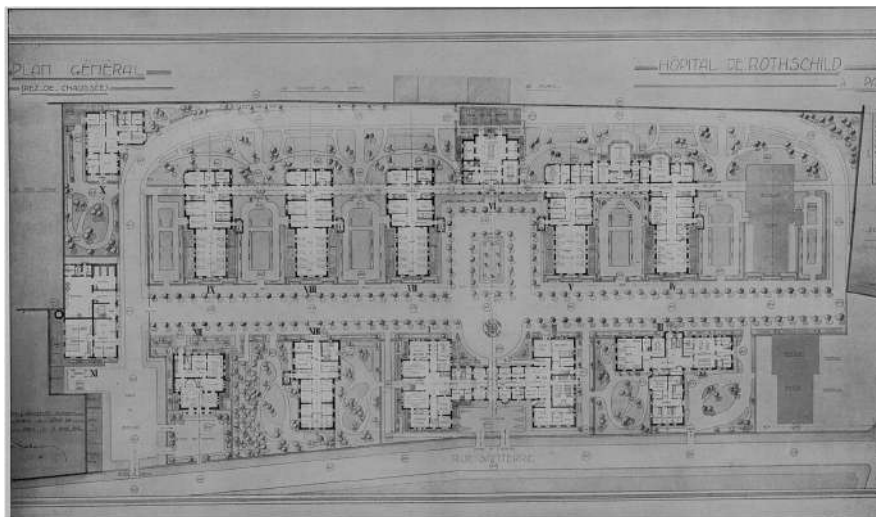
Mais les voyages de L. Bechmann ne relèvent pas seulement de la technique : ils traduisent une véritable réflexion sur la modernité et sur le rôle social de l'architecte. Sa découverte des universités américaines et de leurs campus intégrés, véritables « villes dans la ville », l'amène à concevoir l'architecture comme un organisme coordonné, où chaque détail participe au bien-être collectif. Dans ses réalisations, notamment à la Cité universitaire ou à l'hôpital Rothschild, cette conception se manifeste par un équilibre entre rationalisation constructive et qualité de vie, entre rigueur moderne et continuité avec la tradition.

Les circonstances ont fait que je me suis passionné pour mon métier et que, stimulé par ce que j'avais vu aux Etats Unis, j'ai fait des grands efforts, par des exemples et de publications, pour faire moderniser les méthodes dans la mode du bâtiment en entraînant dans cette voie quelques chefs de grandes entreprises (Lettre de L. Bechmann à M. Saltet du 11 Juin 1961. Archives Cité de l'Architecture, Fond Lucien Bechmann, 47/01).

Œuvres majeures

Je pense que les œuvres le plus caractéristiques qu'ont marqué les étapes de ma carrière sont : l'Hôpital Rothschild, la Fondation Deutsch de la Meurthe à la Cité universitaire et ma collaboration de 33 ans à cette œuvre, l'immeuble Shell et mon action en vue de la modernisation des méthodes de l'Architecte (L. Bechmann, Sa vie en résumé, manuscrit par L.B., 1960, p. 1, Archives Cité de l'Architecture, Fond LB. 47/01).

Ces quelques lignes traduisent le court curriculum que L. Bechmann adresse, à la demande de l'Académie d'architecture, à l'occasion de la cérémonie de remise de la médaille Guérinot. Dans cette présentation, nous suivrons essentiellement les priorités établies par L. Bechmann lui-même, en retraçant celles qu'il a identifiées comme les étapes fondamentales de sa carrière professionnelle. Il arrivera toutefois que nous nous en écartions, afin d'éclairer plus largement certains aspects de son parcours et de mieux illustrer ses propos.



Hôpital Rothschild, Paris 1909-1914. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.



Hôpital Rothschild, Paris 1914. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Les principes que L. Bechmann assimile au cours de ses voyages trouvent rapidement leur traduction dans ses réalisations. Son attention à la préparation méthodique, à la qualité de l'exécution et au confort des usagers se manifeste d'abord dans les programmes hospitaliers, où l'enjeu sanitaire rejoint la modernité constructive. C'est ainsi que l'Hôpital Rothschild, conçu pour remplacer l'établissement de la rue de Picpus, incarne avec clarté cette synthèse entre rationalisation technique et souci du bien-être des usagers. Conçu pour remplacer l'établissement de la rue de Picpus, l'hôpital de la rue Santerre à Paris (Hôpital Rothschild) s'organise en treize pavillons disposés dans un parc, selon le modèle pavillonnaire hérité de la révolution pasteurienne. Chaque pavillon bénéficie d'une aération et d'un éclairage soignés ; les salles d'opération sont orientées au nord, tandis que les maladies infectieuses disposent d'espaces isolés. Sous une apparente sobriété « rustique » obtenue par le jeu mesuré entre la brique et la pierre, l'ensemble dissimule des dispositifs techniques d'une grande modernité : chauffage à vapeur, ventilation mécanique, ascenseurs, monte-charges, réseaux souterrains reliant les pavillons et séparant les flux logistiques des espaces de soins.

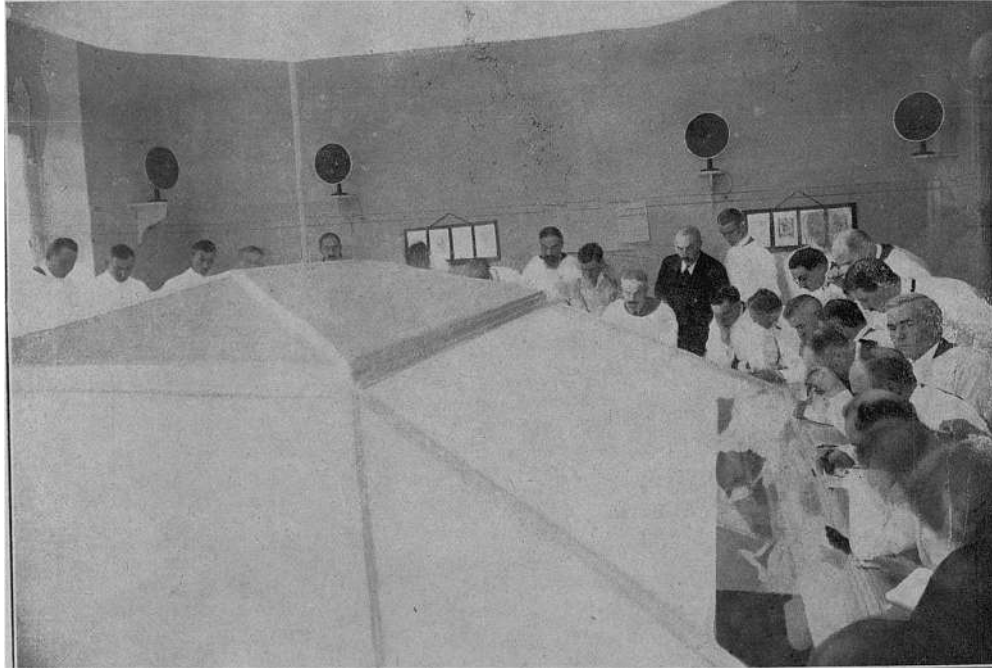


Hôpital Rothschild, Paris 1914. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Considéré dès son achèvement comme un modèle au niveau européen, l'hôpital est l'aboutissement d'une démarche empirique nourrie de voyages et d'observations, notamment en Angleterre et en Allemagne. L. Bechmann y met en œuvre une architecture où la rigueur fonctionnelle et la rationalisation des circulations s'allient à un soin attentif porté au bien-être des malades et du personnel. Ainsi, la technique n'y est jamais démonstrative : elle s'efface derrière une conception profondément humaniste de l'espace hospitalier, prémisses de ce que l'architecte appellera plus tard son « éthique du confort ».

La salle d'opération de l'Hôpital Saint-Michel (vers 1920)

Bien que cette réalisation ne figure pas dans le curriculum adressé par Bechmann à l'Académie d'architecture, elle mérite d'être évoquée tant elle révèle l'esprit d'innovation et la rigueur pragmatique qui caractérisent l'ensemble de son œuvre.



Salle d'opération Hôpital Saint-Michel, Paris 1920. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Pour le Dr Victor Pauchet, chirurgien réputé et pionnier de la chirurgie moderne, L. Bechmann conçoit un dispositif d'une rare ingéniosité : le bloc opératoire est placé au dernier niveau du bâtiment, afin d'assurer lumière naturelle, calme et isolation des circulations. Les spectateurs – médecins, étudiants, visiteurs – sont séparés du champ opératoire par une paroi vitrée et un système de miroirs inclinés ; un dispositif de haut-parleurs leur permet de suivre les explications du praticien sans interférer avec le travail chirurgical.

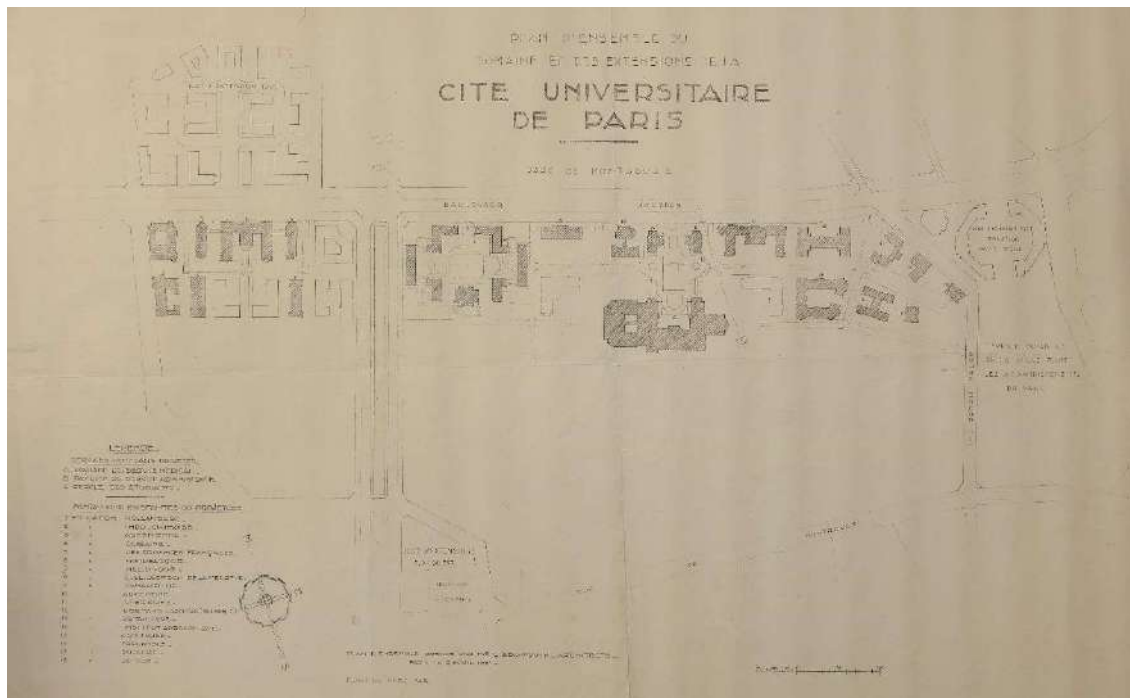


Salle de chirurgie Hôpital Saint-Michel à Paris. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Ce schéma, qui préserve rigoureusement l'asepsie tout en renforçant la dimension pédagogique, illustre parfaitement le pragmatisme avant-gardiste de L. Bechmann. Chaque élément technique y est au service de la fonction : la lumière pour la précision du geste, l'acoustique pour la transmission du savoir, la séparation spatiale pour la sécurité.

Ce projet, souvent cité comme l'un des plus novateurs de l'architecture hospitalière française de l'entre-deux-guerres, traduit la cohérence profonde de son *éthique du confort* : concevoir des espaces où la rationalité constructive s'allie à l'attention portée à l'humain. Par cette œuvre discrète mais exemplaire, L. Bechmann anticipe les principes de l'architecture médicale moderne, où la technique devient l'alliée d'une médecine à la fois scientifique et humaniste.

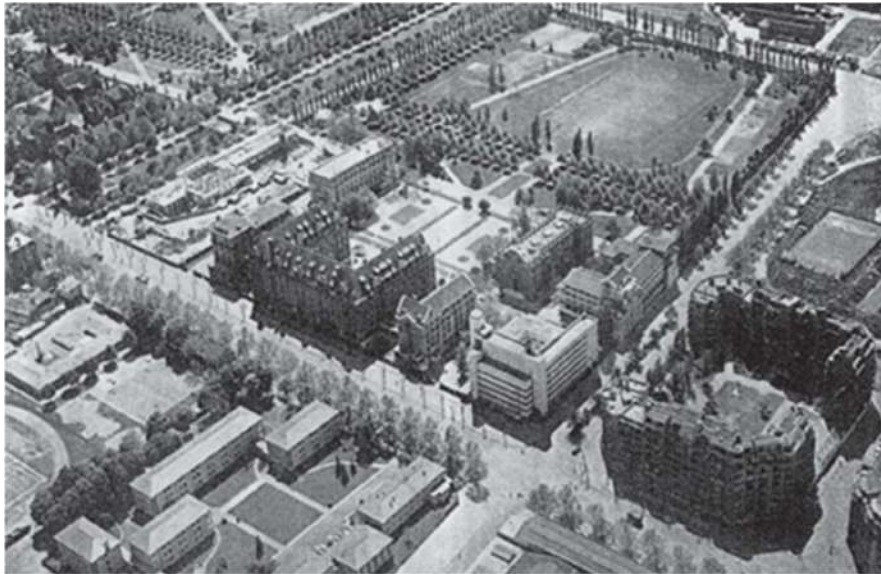
La Cité internationale universitaire de Paris (1923-1953)



Plan d'ensemble du domaine et des extensions de la Cité universitaire de Paris, dressé par L. Bechmann et daté 2 avril 1931. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Nommé architecte-conseil pour le grand chantier de la Cité internationale universitaire de Paris, L. Bechmann consacre plus de trente ans à la planification et au développement de cet ensemble unique¹⁷. Avec Jean-Claude Nicolas Forestier et Léon Azéma, il élabore le plan d'ensemble, conçu comme une ville-campus où chaque maison nationale dialogue avec les autres dans une composition à la fois rationnelle et paysagère.

¹⁷ L. Bechmann est engagé dans le projet dès 1920.



Vue aérienne de la Cité universitaire. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Il conçoit la Fondation Émile Deutsch de la Meurthe (1921-1925), premier ensemble achevé et véritable « cellule mère » de la Cité : six pavillons en brique et pierre, reliés par des galeries, entourant un jardin à la symétrie calme. L'architecture, d'un classicisme tempéré, exprime une rationalité domestique mise au service des étudiants : simplicité, luminosité, confort des chambres, soin apporté aux espaces collectifs.



Pavillons d'entrée, Cité universitaire. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

L. Bechmann réalise ensuite les pavillons d'entrée (1932-1933), affirmant une cohérence d'ensemble par une écriture sobre et un ordonnancement mesuré. Un quart de siècle plus tard, le pavillon Victor Lyon (1950) traduit une évolution sensible : volume compact, fenêtres horizontales, toiture-terrasse. Les matériaux demeurent les mêmes (brique, pierre, enduit

clair) mais la syntaxe se modernise, sans rupture ni provocation. À travers cette continuité maîtrisée, L. Bechmann démontre que la modernité peut s'inscrire dans la durée et dans le respect du contexte. La Cité universitaire incarne ainsi son *éthique du confort* : un équilibre entre rationalité technique, harmonie urbaine et bien-être quotidien des usagers.



Fondation Victor Lyon, 1950, Cité universitaire. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

L'immeuble Shell (1929-1932) : premier chantier « industrialisé » de Paris



© Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Édifié entre les rues de Berri et de Washington, l'immeuble Shell concentre toute l'expérience technique et organisationnelle de L. Bechmann, en collaboration avec l'ingénieur Roger Chatenay. Ce programme mixte et ambitieux réunit sur plus de 50 000 m² deux niveaux de garages superposés, une station-service, une galerie commerciale, un passage public et un vaste ensemble de bureaux. L'ossature en acier, inédite à cette échelle dans le centre de Paris, s'accompagne de planchers « à l'américaine », de panneaux chauffants à rayonnement basse température, d'un système de ventilation mécanique, d'une protection incendie renforcée, d'une centrale téléphonique performante et d'ascenseurs automatiques de conception novatrice. Mais au-delà de la prouesse technique, le chantier devient un véritable laboratoire de modernisation : longs mois de préparation, réunions bihebdomadaires de coordination, graphiques d'avancement, visites nocturnes, division du gros œuvre en deux zones (nord et sud) confiées à des entreprises distinctes pour accélérer le rythme, et organisation nocturne des approvisionnements dans un quartier dense. Cette méthode, directement inspirée des chantiers américains visités quelques années plus tôt, marque l'introduction en France d'une planification scientifique du travail appliquée à la construction.



Palais de la Shell, Paris, 1930, chantier. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Livré dans des délais record, sans dépassement de coûts, l'immeuble Shell est salué par la presse comme un modèle de fonctionnalité, de rationalité et de mesure. Il témoigne d'une modernité sans excès, où la rigueur technique s'allie à une élégance sobre et urbaine. Par son ampleur, son niveau d'innovation et son exemplarité méthodologique empruntée au taylorisme, il s'impose comme l'une des œuvres majeures de Bechmann : une synthèse parfaite entre architecture, industrie et organisation, qui ouvre la voie à une nouvelle conception du chantier moderne en France.



Palais de la Shell, Paris, 1930, vues intérieures. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Accueilli avec enthousiasme par la presse professionnelle, l'immeuble Shell est présenté comme un modèle de fonctionnalité et de rationalité constructive. Par son équilibre entre innovation technique et discrétion formelle, il inscrit dans le tissu du VIII^e arrondissement une modernité exemplaire, à la fois visible et mesurée.



Palais de la Shell, Paris, 1930, chauffage au sol. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Moderniser sans théoriser : le chantier comme terrain d'expérimentation

L'immeuble Shell illustre avec éclat la maîtrise organisationnelle et technique de Bechmann. Mais au-delà du chantier exemplaire, il révèle surtout une pensée méthodique, nourrie de réflexion et d'observation. Car derrière le praticien attentif au concret se dessine un véritable théoricien de la construction moderne.

L. Bechmann n'est pas un doctrinaire : c'est un praticien éclairé, un homme de méthode plus que de manifeste. Ses rares écrits (articles publiés dans *La Construction moderne*, conférences et notes de voyage) prolongent directement son expérience du terrain. Nourri par l'observation des chantiers américains et anglais, il y développe une vision lucide de la modernisation du bâtiment : la technique n'a de sens que si elle améliore l'organisation, la qualité et le confort des usagers.

Son enseignement repose sur deux leviers essentiels :

- La préparation minutieuse et exhaustive : étude complète du projet, métré, séquençage précis des tâches, planification et coordination entre tous les intervenants.

- La maîtrise des moyens (outillage adapté, mécanisation raisonnée, approvisionnement planifié, contrôle permanent de la qualité et spécialisation des équipes).

Mais au-delà des principes techniques, Bechmann défend la nécessité d'un dialogue constant entre l'architecte, l'entrepreneur et les bureaux d'études. La réussite du chantier repose, selon lui, sur la concertation, la rigueur et la discipline collective, non sur l'autorité d'un seul. Il reprend certains principes du taylorisme, qu'il désigne par l'acronyme O.S.T. (*Organisation Scientifique du Travail*), mais les transpose au domaine de la construction : non pour accroître le rendement, mais pour renforcer la coordination, la planification et la précision du geste constructif.

Ainsi, l'industrialisation du chantier n'est pas, pour lui, une fin en soi, mais un instrument d'une architecture mieux conçue, plus durable et plus humaine. En ce sens, sa pratique et sa pensée se rejoignent : la rationalisation devient un vecteur d'éthique et non une idéologie de production.

Immeubles de rapport et paysage parisien

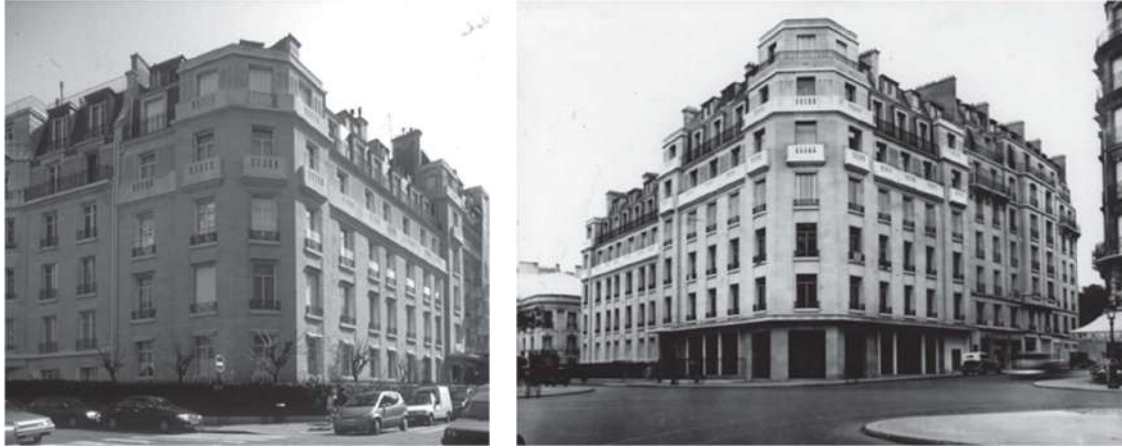
Très présent dans le XVI^e arrondissement, L. Bechmann revisite le type post-haussmannien à l'intérieur du cadre réglementaire de 1902, qui impose l'alignement, la hauteur et la continuité des façades. Tout en respectant ces contraintes, il renouvelle le modèle par un subtil travail de composition : animation des élévations par des *bow-windows*, accentuation des lignes verticales, jeux de retraits et d'avancées qui modulent la lumière et la perception du bâti.



-Immeuble d'habitation 60 rue des Vignes Paris. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

-H.B.M. 72 rue Claude Decaen, 1913. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Au fil des années, son écriture s'épure : les décors sculptés s'effacent, les volumes se simplifient, les matériaux (pierre, brique, enduit) sont utilisés pour leur valeur plastique plutôt que décorative. Cette évolution accompagne l'émergence d'un Art déco mesuré, adapté aux usages bourgeois sans rupture avec la tradition constructive parisienne. Dans ces ensembles, notamment ceux des rues des Vignes, de la Muette ou de Collignon, L. Bechmann met en œuvre un compromis exemplaire entre rationalité et décor urbain : la façade demeure un élément de représentation, mais au service d'une logique fonctionnelle intérieure, où le confort, la clarté de la distribution et la maîtrise de la lumière constituent les véritables pivots conceptuels.



Le même immeuble vu de la rue d'Andigné, Paris 1927 et vu du boulevard Emile Augier, Paris, 1926. © Fonds familial Dan Ferrand-Bechmann.

Ce glissement progressif vers une écriture géométrique et sobre, illustre la modernité prudente de Bechmann : il ne s'agit pas de rompre avec le paysage haussmannien, mais d'en prolonger l'esprit dans une forme contemporaine, fondée sur la mesure, la qualité constructive et le bien-être domestique. En ce sens, ses immeubles de rapport traduisent à l'échelle du logement parisien la même *éthique du confort* qui anime ses réalisations hospitalières et universitaires.

Conclusion

L'itinéraire de Bechmann éclaire une autre modernité : discrète dans ses signes, exigeante dans ses moyens. De l'hôpital pavillonnaire à l'immeuble tertiaire, de la résidence étudiante à l'édifice culturel, son œuvre déploie une même conviction : la technique n'a de valeur que mise au service de l'utilisateur. Confort, hygiène, fonctionnalité, sécurité, durabilité, autant de notions qui, chez lui, dépassent le registre utilitaire pour fonder une véritable *éthique du confort*.

Bechmann ne cherche ni l'effet, ni la rupture, mais l'ajustement entre programme, construction et usage. Cette attitude, héritée de ses voyages et de son observation rigoureuse des chantiers étrangers, nourrit une modernité sans dogme où la rationalisation constructive s'allie à la mesure, à la clarté et au respect du contexte et de l'histoire.

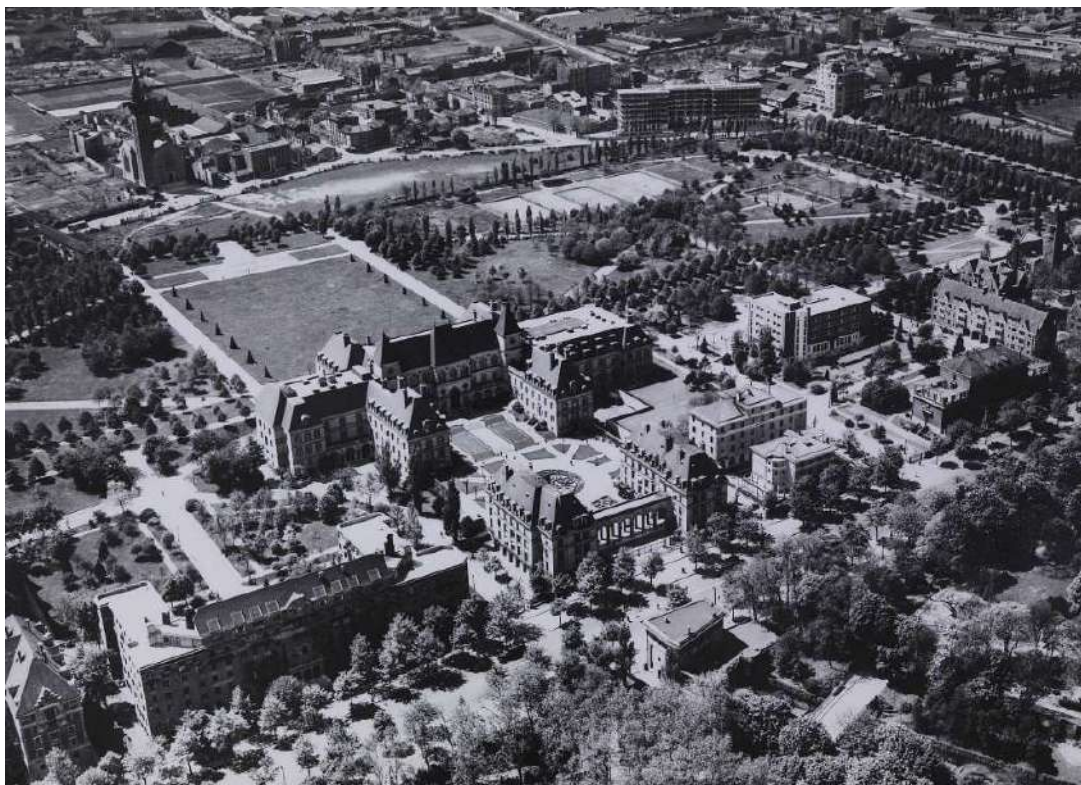
Si l'historiographie l'a longtemps oublié, comme beaucoup d'architectes de sa génération, la cohérence de ses réalisations impose aujourd'hui de reconsidérer sa place dans la culture

constructive de l'entre-deux-guerres. L. Bechmann démontre qu'on peut innover sans rompre, moderniser sans slogans, et transformer en profondeur l'architecture ordinaire par la rigueur du projet, la discipline du chantier et le souci constant des usagers.

11. Lucien Bechmann et la Maison internationale : les coulisses d'une éviction

Églantine Pasquier, docteure en histoire de l'architecture de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et titulaire d'un diplôme de troisième cycle de l'École du Louvre.

Bechmann a joué un rôle central dans le développement de la Cité internationale universitaire de Paris dont il fut l'architecte-conseil pendant près de trois décennies (1923-1953) et pour laquelle il conçut deux maisons : la fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe (1925) et la fondation Victor Lyon (1950). Dès les prémices du projet, il s'investit par ailleurs dans la réflexion autour d'un grand bâtiment regroupant les « services généraux » ou « services centraux » destiné à constituer la vitrine de la Cité et à rendre possible la réalisation de sa mission première : encourager la coopération internationale étudiante en créant les conditions de la rencontre autour d'activités communes. Comprenant installations sportives, théâtre, bibliothèque, restaurant, lieux de sociabilité, sa construction est donc un enjeu majeur puisqu'elle permet d'apporter toute sa cohérence au projet de Cité universitaire. La construction de l'édifice, baptisé « Maison internationale », est toutefois progressivement reprise en main par le philanthrope américain John D. Rockefeller Jr. qui, de simple mécène, en vint à exercer un contrôle direct sur le projet architectural ayant abouti à la mise à l'écart de Bechmann. Cette évolution, source d'une vive amertume pour l'architecte, constitue un épisode révélateur des tensions entre initiative privée et maîtrise d'œuvre dans les grands projets philanthropiques de l'entre-deux-guerres.

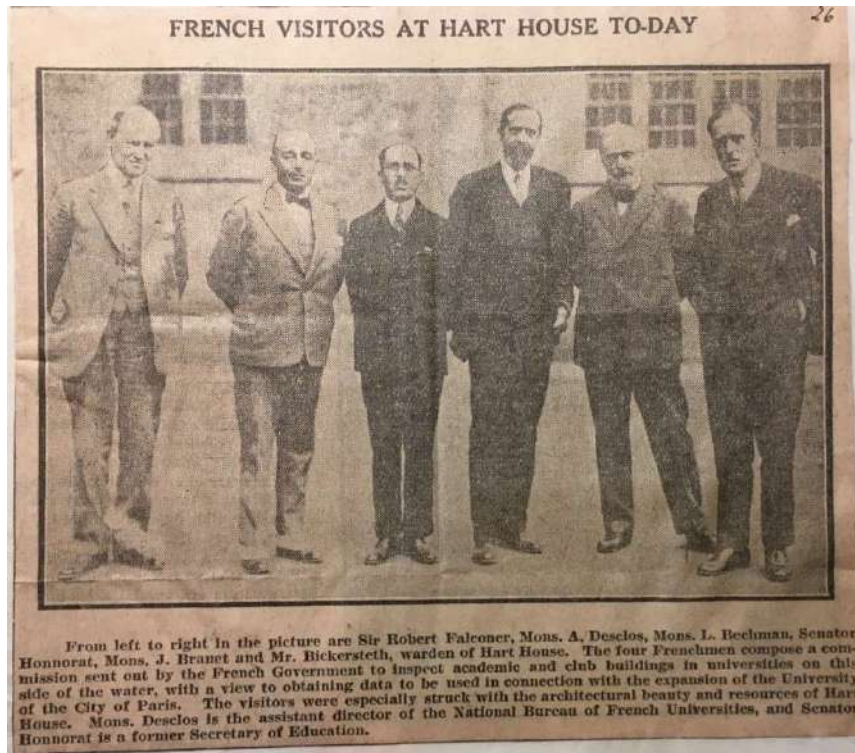


Vue aérienne de la Cité internationale universitaire de Paris. Au centre la Maison internationale et ses deux pavillons d'entrée, vers 1950. © CIUP/photo Compagnie Aérienne Française/IGN-GEOROOM.

Un philanthrope américain au service d'un projet internationaliste

Le projet de Cité universitaire suscite dès sa création un vif enthousiasme et de nombreux pays souhaitent y prendre part. Mais à la fin de l'année 1926, alors que trois maisons ont déjà ouvert leurs portes et que huit autres sont en cours de construction, le programme relatif aux services centraux demeure à l'état de projet faute de crédits disponibles. Auguste Desclos, directeur adjoint de l'Office national des universités et écoles françaises, émet alors l'idée de faire appel à la générosité du philanthrope américain John D. Rockefeller Jr. qui a financé à New York, entre 1921 et 1924, la construction d'une « International House » répondant aux mêmes objectifs que ceux de la Cité. Intéressé par la proposition qui lui est faite, John D. Rockefeller Jr. visite la Cité universitaire lors d'un séjour en France à l'été 1927, à l'issue duquel il invite l'équipe chargée de son développement à effectuer à ses frais un voyage d'étude aux États-Unis afin d'observer ce qui s'y fait en matière de logement et de services aux étudiants. C'est ainsi que pendant près de deux mois, de novembre 1927 à janvier 1928, Auguste Desclos, André Honnorat (président de la Fondation nationale), Jean Branet (secrétaire général de la

Fondation nationale) et L. Bechmann visitent plus d'une dizaine de campus nord-américains – de la côte Est à la côte Ouest en passant par le Canada – pour y étudier les *Students' Union*, aussi bien en termes d'architecture et d'équipement, que de gestion et de fonctionnement.



Coupage de presse non identifiée, non datée [fin 1927] relatant la visite de la délégation française à Toronto. L. Bechmann est le troisième homme en partant de la gauche. © Archives Nationales, 50AP/133.

1928 : « Nous ne souhaitons assumer aucune responsabilité en la matière »

En juillet 1928, John D. Rockefeller Jr. annonce qu'il met à disposition de la Fondation nationale la somme de deux millions de dollars, soit cinquante millions de francs, pour permettre la réalisation du projet. Dans un premier temps, le philanthrope adopte une attitude relativement souple à l'égard de la conception des services centraux en validant le choix de L. Bechmann comme architecte. Il souhaite néanmoins l'accompagner dans cette tâche en lui proposant le soutien de l'architecte américain William Welles Bosworth. Formé, à l'instar de L. Bechmann, à l'École des beaux-arts, il réside en France depuis 1924, où il coordonne à la

demande de John D. Rockefeller Jr. les importants travaux de restauration des palais de Versailles et de Fontainebleau, ainsi que la reconstruction de la cathédrale de Reims en faveur desquels il a effectué une donation. Architecte de confiance et proche du philanthrope, il a en outre occupé le poste d'architecte-conseil pour l'International House de New York et connaît bien les problématiques soulevées par ce type de bâtiment. John D. Rockefeller Jr. tient cependant à ce que la situation soit très claire dès le départ, il explique que « les Français doivent évidemment concevoir et organiser leur propre bâtiment, nous ne souhaitons assumer aucune responsabilité en la matière » et demande à Welles Bosworth d'agir en tant que « conseiller intéressé et officieux¹⁸. »

1930 : « Quelqu'un me représentant concrètement et officiellement comme donateur devrait être sur le terrain »

Les conditions semblent réunies pour que tout se déroule rapidement et sans difficultés. Pourtant, entre 1929 et 1932, pas moins de sept projets se succèdent, remis en cause par la Fondation nationale et par John D. Rockefeller Jr., tant pour des questions de style que de budget. Ce processus plus laborieux que prévu amène le philanthrope à prendre deux mesures pour tenter de débloquer la situation : l'officialisation du rôle de Welles Bosworth, à qui il demande de la représenter « en tant que consultant dans le développement des plans de la Cité universitaire¹⁹ » et l'augmentation du montant de sa donation, qu'il porte à 3,5 millions de dollars, soit 90 millions de francs. Il témoigne ainsi de son attachement au projet qu'il souhaite voir aboutir rapidement.

En février 1932, John D. Rockefeller Jr. reçoit les plans et les photographies de la maquette du septième projet, présenté comme la version finale ne nécessitant plus que son approbation. Or, le délai avec lequel il répond trahit son hésitation et son incertitude. Pressé par Welles Bosworth, il autorise en mars le démarrage des fondations et ouvre un crédit de quatre millions de francs à cet effet. Il demande toutefois à ce qu'ils aillent « le plus lentement possible²⁰ » et annonce qu'il ne garantit pas la poursuite des travaux au-delà de cette première

¹⁸ John D. Rockefeller Jr. (JDR Jr.) à William Welles Bosworth (WWB), 13 août 1928, Rockefeller Archive Center (RAC), Box 132, Folder 1010.

¹⁹ JDR Jr. à WWB, s.d. [mars 1930], RAC, Box 132, Folder 1010.

²⁰ WWB à JDR Jr., 14 août 1932, RAC, Box 132, Folder 1010.

étape. En juillet 1932, six mois après avoir reçu les plans, il finit par les approuver officiellement, mais en réalité, il doute toujours et décide de les soumettre au jugement d'autres spécialistes.



Maquette du septième et dernier projet de L. Bechmann pour la Maison internationale, 1932.
© CIUP/photo Draeger/DR.

1933 : « Je pourrai mieux servir le but recherché en construisant ce bâtiment moi-même »

Début 1933, en France où l'on ne se doute de rien, L. Bechmann met au point les dessins d'exécution pendant qu'aux États-Unis, John D. Rockefeller Jr. partage son inquiétude quant au futur du projet avec Albert L. Scott, à la tête d'un cabinet d'ingénieurs et membre du comité de construction du Rockefeller Center, alors en cours d'édification. Dépeignant de manière très négative la façon de conduire les chantiers en France, il suggère au philanthrope d'engager des ingénieurs américains pour concevoir les éléments structurels, mécaniques et l'équipement du bâtiment, ainsi que d'employer un entrepreneur américain. Il suggère Hegeman-Harris²¹.

²¹ L'entreprise Hegeman-Harris est en charge au même moment de la construction de l'unité la plus grande du Rockefeller Center à New York, elle vient d'achever la construction des locaux de l'ambassade américaine, avenue Gabriel à Paris et construit également boulevard Raspail le Students' and Artists' Center de la cathédrale américaine, dont l'architecte n'est autre que Bosworth.

L'élément déclencheur qui pousse véritablement le philanthrope à agir intervient le 16 février, lorsqu'il apprend par l'intermédiaire de Scott – lui-même averti par Harris qui est à Paris – que L. Bechmann a ouvert l'appel d'offre pour la structure d'acier du bâtiment. John D. Rockefeller Jr., habituellement mesuré, est furieux que l'architecte poursuive le projet sans son autorisation, d'autant plus qu'Harris affirme qu'il pourrait lui faire économiser 25 à 30% en redessinant certains éléments. Le philanthrope envoie aussitôt un conseiller à Paris pour négocier la suspension du projet ou au moins « retirer des mains de Bechmann toutes les questions relatives à l'aspect économique du programme de construction [...] lui laissant seulement le côté purement architectural²². » Début mars 1933, au terme d'une semaine de négociations, il réussit à imposer à L. Bechmann la collaboration de l'entrepreneur Harris et de Jens Fredrick Larson, architecte spécialiste des programmes universitaires, afin de « complètement réétudier les plans dans un souci d'économie²³ ». À ce stade, il ne s'agit pas encore d'évincer L. Bechmann mais d'encadrer très étroitement son travail pour que la préparation du chantier se déroule « de la même manière que ce qui serait fait en Amérique²⁴».

Toujours insatisfait de la tournure prise par les événements, John D. Rockefeller Jr. estime finalement qu'il « pourrai[t] mieux servir le but recherché en construisant le bâtiment [lui]-même²⁵ » et obtient en juillet 1933, au terme d'âpres négociations, que la Fondation nationale lui demande de reprendre les rênes du projet. Il en confie la conception à un architecte américain, Jens Fredrick Larson et à un cabinet d'ingénieurs américains, Lockwood Greene – qui n'est autre que le cabinet que dirige Scott – et la construction à un entrepreneur américain, Hegeman-Harris. L. Bechmann et Welles Bosworth sont purement et simplement évincés du projet.

²² JDR Jr. à Fosdick, 17 février 1933, RAC, Box 133, Folder 1018.

²³ Fosdick à JDR Jr., 6 mars 1933, RAC, Box 133, Folder 1018.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Brouillon de lettre, JDR Jr. à Bechmann, 2 septembre 1933, RAC, Box 132, Folder 1010.

Consternation, indignation et résignation : la réception française de la nouvelle gouvernance américaine

L'imposition de cette nouvelle organisation a beaucoup surpris en France. Welles Bosworth rapporte à John D. Rockefeller Jr. qu'André Honnorat et ses collègues étaient « tous grandement déçus et perturbés²⁶. » Après avoir consacré une part essentielle de sa carrière à la Cité universitaire et travaillé sans relâche, depuis 1928, à l'élaboration des plans des services centraux, L. Bechmann vit cette mise à l'écart comme une profonde déconvenue. Cette situation est d'autant plus difficile à accepter qu'il continue, en sa qualité d'architecte-conseil – fonction qu'il assumera jusqu'en 1953 –, à superviser l'ensemble du chantier de la Cité.

Officiellement cependant, il ne faut rien laisser paraître, L. Bechmann qui proteste vivement contre la tournure prise par les événements se voit répondre par la Fondation nationale qu'elle « était obligée d'en passer par toutes les volontés des américains, parce que la moindre résistance provoquerait le retrait du don. Plutôt accepter n'importe quoi, répétait-on, que risquer cette catastrophe²⁷. » Souhaitant ne pas compromettre la réalisation du projet, il se résigne finalement à accepter la situation et refuse l'indemnisation financière proposé par John D. Rockefeller Jr. Il décide de ne demander qu'un franc symbolique à titre de dommages et intérêts afin de souligner que sa démarche ne relève nullement d'une revendication pécuniaire, mais d'une protestation contre la méthode employée.

²⁶ WWB à JDR Jr., 28 septembre 1933, RAC, Box 132, Folder 1010.

²⁷ Lucien Bechmann, « M. Bechmann expose les circonstances dans lesquelles il a été contraint d'abandonner sa mission d'architecte de la Maison Internationale et appelle l'attention sur les conséquences possibles de la situation nouvelle », s.d. [c. juillet 1933], Archives nationales (AN), AJ16/7028.

Une réussite technique tempérée par un débat esthétique : la réhabilitation discrète de Lucien Bechmann



Cérémonie d'inauguration de la Maison internationale le 14 novembre 1936. © CIUP/photo Agence Fulgur/DR/1936.

Finalement, l'adoption de méthodes américaines permet d'achever les travaux de ce grand bâtiment de 4 800 m² sur sept niveaux en un peu plus de vingt mois. Le bâtiment est officiellement remis à la Fondation nationale le 9 décembre 1935 et inauguré le 14 novembre 1936. Cette nouvelle organisation a donc permis de construire rapidement mais aussi de réduire significativement les coûts, puisque près de cinq millions de francs ont été économisés sur le budget de 45 millions de francs fixé à la suite de la reprise en main du projet par John D. Rockefeller Jr. Ce réajustement budgétaire s'explique à la fois par les économies structurelles engendrées par l'adoption de méthodes de construction rationalisées, mais aussi par le retrait de l'escarcelle américaine des deux pavillons d'entrée – accueillant le service administratif et le service médical – dont la construction avait déjà démarré et dont la Fondation nationale a conservé la maîtrise d'ouvrage. Le financement en a été assuré grâce à des dons et la maîtrise d'œuvre est demeurée sous la responsabilité de L. Bechmann.

La réception du projet dans la presse à l'occasion de l'inauguration du bâtiment révèle des perceptions contrastées. La presse généraliste, peu informée des conditions de reprise en

main du chantier par John D. Rockefeller Jr., salue son engagement philanthropique et propose une lecture largement élogieuse de l'édifice insistant sur la modernité des équipements. Le fait que cette modernité prenne place dans un bâtiment au style résolument français habillé de matériaux français est également systématiquement mis en avant : « Soyons fiers, par surcroît, de constater que, sous le grand capuchon bleuté de ses toits en ardoise d'Angers, par l'éclat doux de sa pierre venue de la Meuse et de l'Oise, par l'avancée de ses deux ailes festonnées de briques roses, cette maison a le plus pur visage français²⁸. » La presse architecturale se montre beaucoup plus critique et qualifie le choix d'un style historique français de « pastiche conscient d'une architecture morte²⁹ ». Mais c'est surtout l'interprétation maladroite qui est faite de ce style par un architecte américain qui focalise les critiques. Elle est systématiquement opposée à la maîtrise et à l'élégance dans le traitement des façades dont a fait preuve L. Bechmann en réalisant les deux pavillons d'entrée qui « comportent des mouvements de briques, des départs et des pentes de toits qui, tout en demeurant plus modestes que sur la Maison, témoignent d'une bien autre intelligence, d'un bien autre sentiment du style³⁰. ».

²⁸ Georges Le Fèvre, « La "Maison internationale" de la Cité universitaire », *L'illustration*, 1936, p. 344.

²⁹ Alexandre Persitz, « Les cités universitaires », *L'Architecture d'aujourd'hui*, juin 1936, p. 41.

³⁰ Emmanuel de Thubert, « La Maison internationale et les services généraux de la Cité universitaire », *La Construction Moderne*, 22 novembre 1936, p. 144.



Emmanuel de Thubert, « La Maison internationale et les services généraux de la Cité universitaire », *La Construction Moderne*, 22 novembre 1936, p. 134. Première page de l'article mettant en avant le rôle de L. Bechmann au sein du projet.

Un grand nombre d'articles évoquent par ailleurs l'anonymat que les architectes du bâtiment auraient souhaité conserver. Un anonymat probablement imposé par le philanthrope afin d'éviter de mettre en avant Larson et de raviver le ressentiment lié à l'éviction de Bechmann³¹. Le périodique *La Construction Moderne* évoque ainsi le « malaise de la critique³² » lorsqu'il s'agit de nommer le concepteur de la Maison internationale. L. Bechmann a vivement protesté

³¹ John D. Rockefeller Jr. avait d'ailleurs recommandé à Larson, au moment de la reprise en main du chantier, de ne pas signer ses plans pour ne pas envenimer la situation, d'autant plus qu'ils étaient en grande partie inspirés du travail de son confrère. Voir WWB à JDR Jr., 23 juillet 1933, RAC, Box 132, Folder 1010.

³² Emmanuel de Thubert, « Le nouveau centre de la Cité universitaire de Paris », *La Construction Moderne*, 15 novembre 1936, p. 123.

contre cette supposée volonté d'anonymat des architectes par la publication de démentis dans la presse mettant en avant son rôle dans le projet³³.

Les compétences techniques de Lucien Bechmann à l'épreuve des exigences américaines

Les raisons qui ont motivé la décision de John D. Rockefeller Jr. de passer de simple financeur à maître d'ouvrage se sont souvent arrêtées aux arguments officiels, essentiellement économiques, qu'il a lui-même utilisés pour se justifier. Mais les archives indiquent clairement que la nature du conflit dépasse les seules questions économiques et témoignent avant tout d'un profond décalage culturel.

La genèse longue et complexe du bâtiment, conjuguée à l'important retard pris par les autres projets menés simultanément par le philanthrope en France ont largement contribué à discréditer L. Bechmann et plus généralement les méthodes de travail françaises aux yeux de l'Américain. S'il est vrai que la France accuse alors un certain retard en matière d'organisation des chantiers par rapport aux États-Unis, L. Bechmann figure pourtant parmi les rares architectes français engagés dans une démarche de rationalisation du processus constructif et probablement le plus à même de construire un bâtiment selon des méthodes américaines avec succès. Une orientation qu'il doit précisément au voyage d'étude effectué aux États-Unis en 1927, à l'initiative même du philanthrope, au cours duquel il est initié à l'organisation scientifique des chantiers par ses confrères américains. Une organisation qu'il met en œuvre avec succès dès son retour en France lors la construction de l'immeuble Shell, une première pour un architecte français³⁴.

Cependant, dans le cadre du projet des services centraux, L. Bechmann s'est retrouvé confronté à une situation particulièrement complexe, devant satisfaire simultanément les exigences de la Fondation nationale, de Welles Bosworth et de John D. Rockefeller Jr. Il a dû tenter d'intégrer un programme vraisemblablement trop ambitieux dans un bâtiment dont le budget alloué s'est révélé dès l'origine insuffisant. Animé par la volonté de garantir la réussite du projet, il a consenti à accepter toutes les conditions imposées par le philanthrope – des

³³ « Après l'inauguration de la Maison internationale », *Le Petit Journal*, 22 novembre 1936.

³⁴ Voir à ce sujet Gilles Ragot et Mathilde Dion, « La modernité en chantiers. Le Corbusier et Lucien Bechmann en 1930 », *Le Moniteur Architecture*, avril 1991, pp. 48-51.

exigences qui seraient apparues comme professionnellement inacceptables à de nombreux architectes. Cherchant à satisfaire tout le monde, il a fini par mécontenter le principal intéressé.

Le volet architectural ne représente qu'un aspect du contrôle exercé par John D. Rockefeller Jr. sur le projet de Maison Internationale. Il serait possible de prolonger l'analyse sur les plans administratifs, financiers et jusqu'à l'« esprit » même des lieux qu'il a cherché à orienter, ce dont témoigne le nom de « Maison internationale », traduction directe d'*International House*, mouvement dont il est le principal soutien aux États-Unis et qu'il a cherché à étendre à la France en s'implantant à la Cité universitaire³⁵.

³⁵ Voir à ce sujet Églantine Pasquier, « Un mécène américain pour l'université de Paris : John D. Rockefeller Jr. et la Maison internationale de la Cité universitaire », dans Thérèse Charmasson, Stéphanie Méchine (dirs.), *Patrimoine, philanthropie, mécénat, XIX^e-XX^e siècle. Dons et legs en faveur de l'enseignement, de la recherche et des institutions de conservation*, actes du colloque international organisé les 12 et 13 décembre 2019 dans les grands salons de la Sorbonne, Paris, Éditions du CTHS, 2023, pp. 121-134.

12. Réseaux bourgeois, mécénat et ambitions modernes : les débuts de la carrière de Lucien Bechmann

Eva Renz, historienne de l'art (Paris X) et titulaire d'un DESS en économie au Frankreich-Zentrum (Freiburg/Allemagne).

Aux origines d'un architecte-organisateur

À l'occasion du centenaire de la Cité internationale universitaire de Paris, il apparaît tout naturel de revenir sur le parcours de L. Bechmann, concepteur du noyau fondateur de la Cité – la Fondation Émile Deutsch de la Meurthe – et architecte-conseil de ce projet visionnaire pendant plus de trois décennies.



Lucien Bechmann, ca. 1925. © Fonds Norbert Sée.

Son œuvre dépasse largement le cadre de la Cité universitaire : elle est à la fois discrète et rigoureuse, d'une diversité surprenante. Son activité professionnelle s'étend de 1904 à 1956, et s'inscrit dans un tissu de relations familiales et sociales marqué par les transformations économiques du XX^e siècle.

C'est au printemps 1991 que je débutai un travail de recherche approfondi sur la Cité internationale universitaire de Paris. Le fonds d'archives de L. Bechmann, conservé à l'Institut Français d'Architecture (IFA) – alors situé rue de Tolbiac –, en constituait la principale source. Ce fonds permettait déjà de mesurer l'ampleur et la variété de l'œuvre de L. Bechmann. Citons entre autres : une synagogue, l'Hôpital Rothschild, des immeubles d'habitation pour ouvriers comme pour la bourgeoisie, des stations de métro, des villas, l'immeuble Shell, ainsi que de nombreux travaux d'entretien.

Un tournant décisif survint lorsque Roland Bechmann, fils de l'architecte, fit don d'un ensemble de documents, dont trois carnets de comptes couvrant la période 1904–1945³⁶.

Inédits, ces carnets se révélèrent être une véritable mine d'or : bien au-delà de la Cité universitaire, ils permirent d'identifier une dizaine de projets jusqu'alors inconnus. À travers ces notes et listes manuscrites se dessine un réseau professionnel dense, où apparaissent noms de clients, types de commandes et détails précis des projets³⁷.

Le fil conducteur reliant ces architectures si diverses ? Le profil des commanditaires : des personnes aisées, philanthropes, soucieuses de répondre à des besoins concrets par une architecture fonctionnelle et élégante. Le réseau professionnel de L. Bechmann s'ancre ainsi dans une bourgeoisie juive, engagée dans le mécénat social et intellectuel de son temps. Cet article s'attache à éclairer dans quelles conditions et qui étaient les commanditaires pour qui il construisit majoritairement au début de sa carrière.

³⁶ Dan Ferrand-Bechmann a eu accès aux Archives à un quatrième carnet et en a trouvé un cinquième riche en données dans les documents gardés par son père.

³⁷ Eva Renz, *Lucien Bechmann. Architecte. 1880-1968*, mémoire de maîtrise d'histoire de l'art, dir. Pierre Vaisse, Université Paris X-Nanterre.

Les mécènes fondateurs d'une carrière

Deux figures majeures émergent : Émile Deutsch de la Meurthe (1847–1924) et Edmond de Rothschild (1845–1934). Leur rôle dépasse largement celui de mécènes : ils incarnent un idéal de philanthropie éclairée et de modernisation de la société. À partir des années 1920, Marcel Kapferer devient lui aussi un client important de L. Bechmann.

Entrer au cœur de la bourgeoisie éclairée

L'accès de L. Bechmann à ces cercles influents mérite attention. Issu d'une famille d'ingénieurs formés à l'école Polytechnique, il obtient ses premières commandes grâce à la Société du chemin de fer nord-sud, où son père occupait un poste de direction. C'est dans ce cadre que L. Bechmann conçoit notamment l'entrée et la rotonde de la station de métro Saint-Lazare, encore en usage aujourd'hui – un exemple remarquable d'alliance entre esthétique et fonctionnalité.

Son environnement familial joue un rôle déterminant dans son parcours. Son épouse, Germaine Kapferer (1880-1970), issue d'une famille active dans le commerce du pétrole, facilite son entrée dans les cercles de la finance et de l'industrie. Ses frères, Henri (1870–1958) et Marcel (1872–1966) Kapferer, perpétuent la tradition familiale d'affaires.



Henri, Germaine et Marcel Kapferer (de gauche à droite) avec leurs parents dans leur maison à Neuilly Saint James, vers 1900. © Fonds Norbert Sée.

Émile Deutsch de la Meurthe, leur parent, siège dans plusieurs sociétés, parfois aussi liées à Edmond de Rothschild. Grâce à cette constellation familiale et professionnelle, L. Bechmann se voit confier des projets de plus en plus prestigieux. Très vite, une relation de confiance mutuelle s’installe : L. Bechmann, jeune diplômé brillant, trouve là l’occasion de s’illustrer dans des projets d’envergure dès l’âge de 25 ans. Ses commanditaires, eux, investissent dans cet architecte sérieux, méthodique, infatigable – comme le montre son travail pour l’hôpital Rothschild³⁸.

Les premières grandes commandes : philanthropie et modernité

Si l’hôpital Rothschild avait pour vocation première d’accueillir les patients de confession juive, la synagogue Chasseloup-Laubat était également destinée au culte israélite. À côté de son fort engagement en faveur des communautés juives en France, en Europe de l’Est et en Palestine, Edmond de Rothschild — fidèle à ses valeurs sociales, scientifiques et à son grand intérêt pour les arts — soutenait également de nombreuses œuvres d’utilité civique et républicaine, au-delà de toute dimension religieuse³⁹. Comme beaucoup de Juifs français sous la Troisième République, Edmond de Rothschild plaçait son engagement dans les valeurs de la nation.



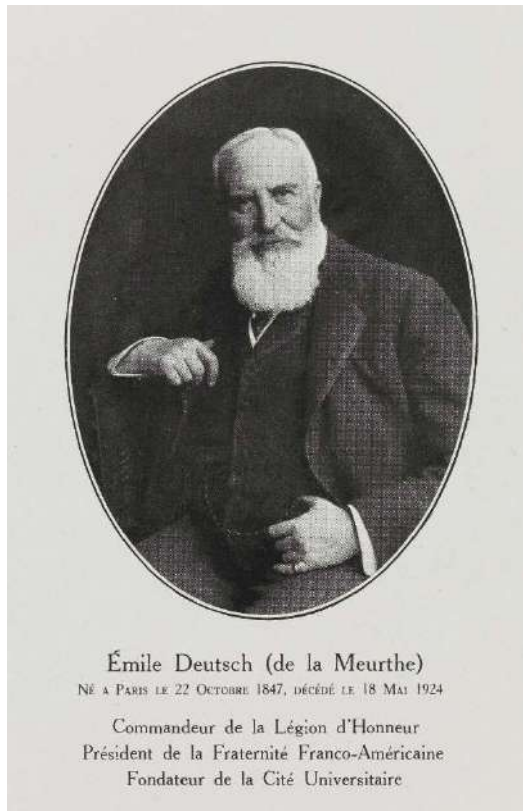
Edmond de Rothschild. © Fonds Norbert Sée.

³⁸ <https://rothschild.aphp.fr/lhopital-rothschild-hier/> saisi le 29.09.2025.

³⁹ Aujourd’hui encore, la Fondation Edmond de Rothschild perpétue cette action dans les domaines social, scientifique et artistique, prolongeant ainsi l’engagement de la famille Rothschild.

Ce même esprit, très répandu à l'époque, se retrouve chez L. Bechmann : étranger à toute forme de prosélytisme juif ou religieux, il se définissait d'abord comme un patriote français. Engagé volontaire dès les premiers jours de la Grande Guerre, il fut combattant parmi les combattants.

De la philanthropie privée au grand projet collectif



Émile Deutsch de la Meurthe. © CIUP/DR.

Un mot aussi sur Émile Deutsch de la Meurthe : issu d'une famille juive, il était le fils d'Alexandre Deutsch, fondateur d'une entreprise de raffinage de pétrole. Avec son frère Henry, Émile développe l'entreprise au point d'en faire un acteur majeur du secteur pétrolier français. Il investit une grande partie de sa fortune dans des œuvres philanthropiques, souvent avec un accent pour la formation des jeunes : une fondation pour les orphelins israélites de la guerre, une assurance sociale pour ses ouvriers, et bien sûr la Fondation Émile et Louise Deutsch de la Meurthe, qui donnera naissance à la Cité internationale universitaire de Paris. Avec Henri Kapferer, il partage une passion pour l'aviation et investit dans la construction du dirigeable militaire « Ville de Paris », conçu en 1908.



Henri Kapferer et Émile Deutsch de la Meurthe et leur dirigeable « Ville de Paris », ca 1908. © Fonds Norbert Sée.

Henri et son dirigeable, c'est la légende de cette photo dans les Archives familiales. Henri Kapferer (à droite) et Émile Deutsch de la Meurthe (à gauche) observent le vol de leur dirigeable « Ville de Paris ». Le dirigeable fut financé par Émile Deutsch de la Meurthe et par Henri Kapferer qui participa également à sa construction. Durant la Première Guerre mondiale, le dirigeable fut mis à la disposition de l'armée.

Les années 1920 marquent un tournant pour le travail de L. Bechmann. La mort d'Émile Deutsch de la Meurthe en 1924 par suite d'un accident, et la crise économique mondiale qui s'annonce, bouleversent les formes traditionnelles du mécénat. L. Bechmann consacre alors toute son énergie à la Cité internationale universitaire de Paris. Ce chantier complexe, souvent ingrat, est ponctué de tensions avec la Ville de Paris et la Fondation Rockefeller. Néanmoins, il ouvre à l'architecte de nouvelles perspectives.

Innover sans bruit : la méthode Bechmann

Grâce à ses relations notamment celle de son beau-frère Marcel Kapferer, Bechmann obtient de la compagnie pétrolière Shell plusieurs commandes entre 1926 et 1930 : un immeuble de rapport et deux bâtiments modernes.

Il y applique des méthodes de conduite de chantier et de construction rationalisées, étudiées lors de son séjour d'études aux États-Unis. Pour adapter ces innovations aux conditions françaises, il identifie des entreprises locales capables de les mettre en œuvre, établissant ainsi un nouveau standard technique. Ce souci d'organisation rigoureuse et d'adaptation technologique le distingue de ses contemporains plus médiatisés, tels que par exemple son confrère Le Corbusier.

Une réflexion tirée d'un article rédigé en 1948 résume parfaitement sa vision du métier développé dans les années 1930 :

« Un architecte doit être avant tout un organisateur. Comme dans une usine, la fabrication n'est mise en route qu'une fois tous les détails arrêtés. Il ne faut rien laisser au hasard. C'est cela, une conception quelque peu nouvelle dans notre profession »⁴⁰.

Entre pétrole et immobilier : l'influence du réseau Kapferer

Cette approche rejoint pleinement l'esprit de Marcel Kapferer, figure du capitalisme progressiste. Avec son frère Henri, il partage un appartement, qui était à la fois un centre d'affaires et un salon d'art réputé. Les deux frères, grands collectionneurs, commandent des œuvres à des artistes comme Vuillard, Bonnard ou Redon.

⁴⁰ Lucien Bechmann, « La Rénovation des méthodes dans l'Industrie du bâtiment. Les Méthodes de l'architecte. », *La Construction Moderne*, n. 10, 1948, p. 279. Cité dans Eva Renz, *Lucien Bechmann. Architecte. 1880-1968, op. cit.*, p. 80.



Henri et Marcel Kapferer dans leur salle à manger, vers 1912. Peinture de Jean Edouard Vuillard, The Jewish Museum New York (CC BY-NC-ND 2.0). Les deux frères sont assis à table dans leur appartement de la rue de Clichy. Le long cordon accentue le téléphone posé sur la table, symbole de l'univers des affaires contemporaines. © Fonds Norbert Sée.

À partir de 1924, Marcel prend la tête de la branche française de Shell, héritière des Pétroles Jupiter, gérés par la famille Deutsch de la Meurthe. Plus tard, en 1948, Marcel Kapferer devient directeur général de Shell France. Henri Kapferer, quant à lui, est un pionnier de l'aviation et cofondateur de la Compagnie Générale Transaérienne, ancêtre d'Air France.

Les deux beaux-frères de L. Bechmann incarnent une forme de cosmopolitisme éclairé. Leurs réseaux professionnels, souvent renforcés par des liens familiaux, les rattachent à des sociétés immobilières telles qu'« Immobilia », pour lesquelles L. Bechmann conçoit, à partir de 1924, de vastes ensembles résidentiels. L'architecte devient d'ailleurs lui-même associé de cette entreprise⁴¹.

À cette époque, l'architecte possède déjà une solide expérience dans la construction d'ensembles d'habitation. Encore sous le signe du mécénat, il avait réalisé – entre autres - les

⁴¹ Eva Renz, *Lucien Bechmann. Architecte. 1880-1968, op. cit.*, p. 111-114 et 117-119.

logements destinés aux *ouvriers israélites* pour la société « Air et Lumière », co-fondée par Émile Deutsch de la Meurthe. En 1919, il avait construit le « Toit familial », des maisons d'accueil pour mères célibataires, qui s'inscrivent parmi les innombrables œuvres sociales d'Edmond de Rothschild.

Les logements qu'il conçoit par la suite pour « Immobilia » et d'autres sociétés, se distinguent par un très haut standing, marquant un tournant dans son parcours. Dès son retour de son voyage aux États-Unis, les façades se modernisent et il y met également en pratique de nouvelles méthodes pour rendre les chantiers plus efficaces et mieux organisés.

Conclusion

Nous avons ici mis en lumière les personnalités majeures — Émile Deutsch de la Meurthe, Edmond de Rothschild, Marcel Kapferer — qui ont soutenu les débuts de L. Bechmann.

D'autres commanditaires appartiennent également à ce milieu aisé et philanthropique : les Halphen, David Weill, les de Ricci, le Baron de Gunzburg, les Goldet, et d'autres⁴². Les archives économiques, tout comme les annuaires mondains, promettent encore d'enrichir la cartographie des relations de Bechmann.

Ces travaux ont ouvert la voie à une carrière d'abord inscrite au cœur des réseaux de la bourgeoisie juive, très tôt élargie grâce à des réalisations de grande envergure, innovantes tout en alliant tradition et modernité. L'œuvre architecturale de L. Bechmann se distingue par son souci de s'adapter aux attentes de sa clientèle particulièrement exigeante et rigoureuse.

⁴² Les noms des commanditaires et leurs projets sont tirés des carnets de compte de Lucien Bechmann.

13. La Cité universitaire, parangon d'une improbable ceinture verte

André Lortie, architecte et urbaniste, professeur émérite, coauteur, avec Jean-Louis Cohen, de l'ouvrage *Des Fortifs au périph*, nouvelle éd., Paris, Éditions du Pavillon de l'Arsenal, 2021, consacré au récit de près de deux siècles de transformations de Paris.

À l'occasion du déclassement de la dernière enceinte fortifiée de Paris, au lendemain de la Première Guerre mondiale, se concrétisait l'opportunité rêvée par André Honnorat de réaliser un lieu d'hébergement pour étudiants. Dès la fin du XIX^e siècle, des projets de remplacement du complexe défensif avaient émergé. Parmi ceux-ci, l'option d'une cité-jardin linéaire s'affirmait comme raisonnable, permettant la création d'une ceinture verte habitée en périphérie immédiate de la capitale, au cœur de la métropole en pleine croissance. La Cité universitaire, dont les principes d'aménagement furent établis par L. Bechmann au début des années 1920, apparaît avec le recul comme la fragile matérialisation de cette idée qui, pourtant, aura motivé techniciens et politiques du début du siècle à l'après Seconde Guerre mondiale.

Au cœur des enjeux métropolitains

Ainsi l'histoire de la Cité internationale universitaire de Paris est-elle indissociable d'une autre saga, celle de l'aménagement de l'agglomération parisienne en général et de la ceinture de Paris en particulier, dont elle demeure un élément remarquable.

La ceinture de Paris est cet anneau qui aujourd'hui combine deux boulevards, l'un dit périphérique et l'autre des maréchaux, entre lesquels se développe un chapelet de stades, d'écoles, de collèges et lycées, d'hôpitaux ou de cimetières, grands et petits équipements entrecoupés de quelques squares, jardins et parcs, et des ensembles de logements. Son histoire est d'abord celle d'une enceinte militaire anachronique, construite entre 1840 et 1845

alors que les voisins allemands et autrichiens envisageaient déjà la destruction des leurs. C'est elle qui, au début du XX^e siècle, contenait Paris dans son corset de pierre.



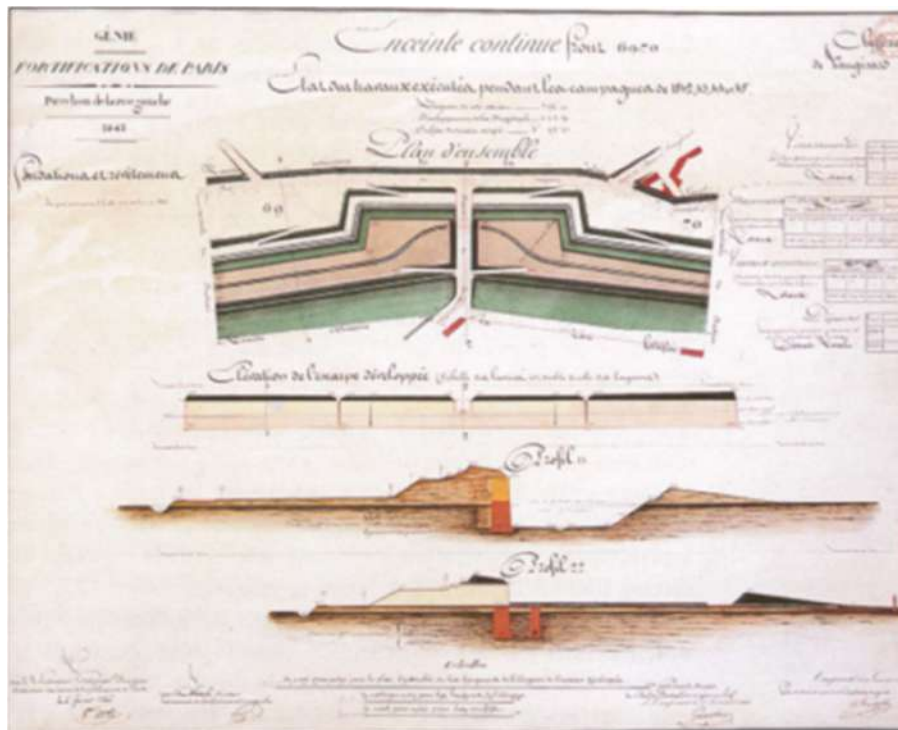
Vue de l'enceinte de Thiers prise au niveau de la Porte du Pré-Saint-Gervais, vers 1914. Photographie autochrome, Stéphane Passet, Archives de la Planète, A 7465. © Collections du musée départemental Albert-Kahn /Département des Hauts-de-Seine. <https://albert-kahn.hauts-de-seine.fr/>

Cette enceinte militaire avait été construite à la campagne, entre les faubourgs immédiats agglutinés aux portes de la ville d'alors (la Petite Villette, Belleville, etc.) et ceux plus lointains (Pantin, le Pré-Saint-Gervais, Romainville, etc.). Elle encerclait Paris sur un peu plus de 34 km, n'y laissant que quelques accès, cinquante-deux portes et poternes – ces dernières ne laissant accès qu'aux piétons – auxquelles s'ajoutaient les deux passages de la Seine et quelques ouvertures progressivement aménagées pour laisser la voie aux nouveaux chemins de fer, dans la seconde moitié du XIX^e.



« Plan directeur de Paris (ville et enceinte) et des forts dont la construction a été décidée en 1840, Complété en 1841-1842 par le tracé des fortifications et des ouvrages en cours d'exécution. » Parties extérieures du plan inachevées (feuilles 8, 9, 14 et 15). © Musée des Plans reliefs, Paris, Arts graphiques, cotes D 199, 200, 205, 206 / cliché B. Arrigoni.

Une autre donnée est toutefois essentielle pour comprendre le destin de cette frontière isolant Paris du reste de son territoire dès le XIX^e siècle. Comme on peut le voir sur une coupe, l'enceinte comportait un mur, un fossé et un glacis et, côté intérieur, une levée de terre dénommée cavalier, bordée d'une route de 10 m de largeur. A ces données matérielles s'ajoute une donnée immatérielle, celle que la loi sur les ouvrages militaires défensifs imposait à toute enceinte : une zone *non aedificandi* ou zone d'interdiction de construire, unique et de 250 m de profondeur pour ce qui est de la capitale.



État des travaux exécutés de 1842 à 1845 sur le front 69-70 de l'enceinte (Vaugirard), 1845. © Centre historique des archives de la Défense.

Vu de l'intérieur de Paris, l'ouvrage fortifié apparaît comme un vaste espace libre, accessible à tous en temps de paix, disponible aux loisirs et à la flânerie. On y allait « à la campagne », écrivait Zola en 1878.

« Ils ont suivi les rues encombrées, ils arrivent éreintés et suants, dans le flot de poussière que leurs pieds soulèvent ; et ils s'assoient en famille sur le gazon brûlé du talus, en plein soleil, parfois à l'ombre grêle d'un arbre souffreteux, rongé de chenilles. Derrière eux, Paris gronde, écrasé sous la chaleur de juillet ; le chemin de fer de ceinture siffle furieusement, tandis que, dans les terrains vagues, des industries louches empoisonnent l'air. Devant eux, s'étend la zone militaire, nue, déserte, blanche de gravats, à peine égayée de loin en loin par un cabaret de planches. Des usines dressent leurs hautes cheminées de brique, qui coupent le paysage et le salissent de longs panaches de fumée noire.

Mais, qu'importe ! Par-delà les cheminées, par-delà les terrains dévastés, les braves gens aperçoivent les coteaux lointains, des prés qui font des tables vertes, grandes comme des nappes, des arbres nains qui ressemblent aux arbres en papier frisé des ménageries d'enfant;

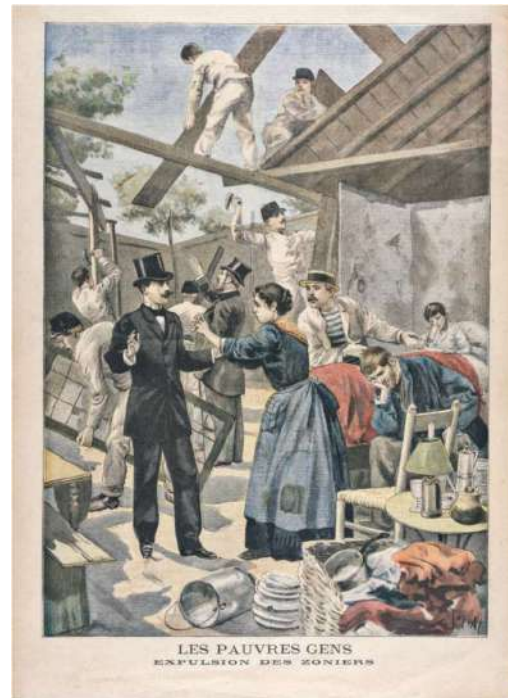
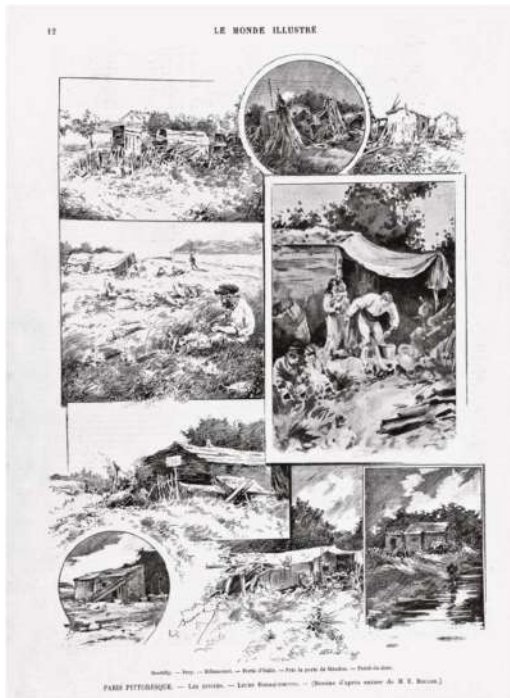
et cela leur suffit, ils sont enchantés, ils regardent la nature, à deux ou trois lieux. Les hommes retirent leurs vestes, les femmes se couchent sur leurs mouchoirs étalés ; tous restent là jusqu'au soir, à s'emplir la poitrine du vent qui a passé sur les bois. Puis, quand ils rentrent dans la fournaise des rues, ils disent sans rire : "Nous revenons de la campagne". »⁴³.



Les fortifications, un dimanche, photographie, n. d. [vers 1900]. © Roger-Viollet.

L'enceinte, propriété de l'Armée, donc de l'État, était libre de toute construction, à l'exception de celles dédiées aux militaires, telles que casernements et autres dépôts de matériels. En revanche, la zone, qui appartenait à des propriétaires privés jamais expropriés, était progressivement devenu le lieu d'accueil d'une population fragile, vivant dans des baraques tolérées par la législation, car elles pouvaient être démontées dans l'heure, sur simple ordre militaire, comme ce fut le cas en 1870. Cette marge accueillait les rejetés de la ville dont pourtant ils dépendaient, de plus en plus nombreux au début du XX^e siècle, sous la pression démographique d'une société industrielle en pleine accélération.

² Émile Zola, "Les environs de Paris (lettre de Paris XXXIX, 14-24 juillet 1878)", in *Vestnik Evropy*, août 1878 ; repris in *Contes et Nouvelles*, Paris, François Bernouard, 1928, vol. I, p. 56.



- E. Bouard, « Paris pittoresque, les zoniers, leurs baraquements », *Le Monde illustré*, 6 juillet 1895.
- Tofany, « Les pauvres gens. Expulsion des zoniers », *Le Petit Journal*, 23 juin 1895.

On comprend l'enjeu que pouvait représenter au tournant des XIX^e et XX^e siècles, la présence de cet anneau militaire rendu désuet par les progrès de l'artillerie, comme le démontrait le siège de 1870 par l'armée prussienne : l'enceinte occupait alors un terrain de près de 35 km de longueur et de 140 m de profondeur, d'un seul tenant, auquel s'ajoutait virtuellement un second anneau de 250 m d'épaisseur !

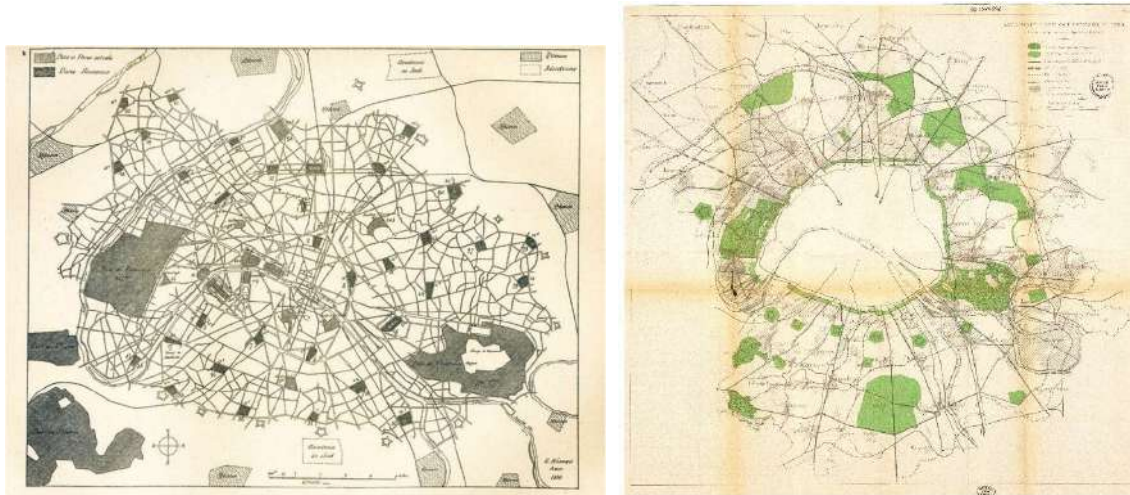
Des immeubles et un parc

D'aucuns, à l'instar du conseiller municipal Albert Thomas, voient la possibilité de réaliser sur cet anneau large de 400 m une immense ceinture de jardins qui ferait le tour de Paris. Il en présente le projet en 1908 dans un numéro des *Cahiers du Socialiste*. Cette vision sera poursuivie par le créateur de l'Association des cités-jardins de France, Georges Benoît-Lévy, qui voit cette ceinture aménagée « en terrains de jeu, en pelouses, en parcs parsemés de villas ».

Mais voilà : si le terrain de l'enceinte peut être acquis de son propriétaire unique, l'Armée (c'est-à-dire l'Etat), en revanche, la zone est morcelée entre ses 5 000 propriétaire zoniers qui,

depuis 1845 réclament compensation. Aménager la zone nécessiterait une expropriation massive. Une ceinture de jardins de 35 km et de 400 m de largeur ne serait envisageable qu'à un prix très élevé pour les finances publiques.

Dès lors, deux projets sont débattus, reposant sur des logiques urbanistiques et économiques opposées. Le premier projet comporte une série de grands parcs de 15 à 20 hectares (le parc Montsouris fait 15 ha) établis sur l'emprise de l'enceinte et de la zone, entre lesquels Paris et les communes mitoyennes se rejoindraient effaçant, dans une matrice de grandes voies reliant ce système de parcs, la figure familière de la ville dessinée par la poliorcétique, cet art militaire d'aménager les villes en prévision d'un siège. L'avantage économique est de permettre la vente des terrains militaires comme ressource pour les aménagements. Le second projet envisage la création d'une ceinture verte continue tout autour de Paris, garantissant la présence de jardins de proximité le long d'un linéaire de 35 km.



-Eugène Hénard, plan schématique d'extension de Paris, *Der Städtebau*, n° 2, 1910.

-Commission d'extension de Paris (Louis Bonnier, Marcel Poëte), « Avant-projet d'un plan d'extension de Paris », 1913. © Paris / Bibliothèque historique / 4-MS-5256.

Le projet retenu à la veille de la Première Guerre mondiale réalise une habile combinaison des deux précédents : une ceinture verte continue de 250 m de largeur aménagée sur la l'ancienne servitude militaire, doublant un anneau de terrains à bâtir réalisé sur le domaine de l'Armée acheté par la Ville à l'Etat et revendu à des opérateurs immobiliers afin de dégager les finances

nécessaires à l'expropriation des terrains zoniers et leur aménagement (voir image). Ce principe sera détaillé dans une convention de 1912 entre la Ville de Paris et l'Etat et confirmé par la Loi du 19 avril 1919 relative au déclassement de l'enceinte fortifiée de Paris et à l'annexion de la zone de servitude *non aedificandi*. Aux yeux de ses promoteurs, non seulement repose-t-il sur un hypothétique équilibre financier, mais il a l'intérêt de mettre à distance la concurrence des immeubles des communes voisines, dont les loyers inférieurs à ceux de la capitale risqueraient de faire chuter les rentes *intramuros*.



Louis Dausset, Ligue pour les espaces libres, l'assainissement et les sports, projet d'« utilisation de la zone en espaces libres » entre la porte de Neuilly et la porte d'Asnières, 1909, plan. En rose apparaissent les terrains de l'enceinte fortifiée déclassée à ouvrir à la construction. © Paris / Bibliothèque historique / G 325.

Ainsi est-ce la logique financière qui l'emporte. L'équilibre de l'opération est perceptible dans une série de schémas qui résume les destinations à venir des 444 hectares de l'enceinte fortifiée et des 778 de la zone des servitudes militaires⁴⁴. Ils nous rappellent que le domaine

⁴⁴ Les 444 ha étaient partagés en 222 ha destinés à la valorisation immobilière (comprenant la création des voies de lotissement), 74 ha pour la réalisation d'habitation à bon marché et leurs voiries, 85,5 ha pour les voies de traverse et autres infrastructures (canaux, chemins de fer, etc.) et 62,5 ha réservés à l'État. Dans cette équation étaient oubliés les équipements utiles à la vie de cette ville linéaire nouvelle, crèches, écoles, collèges notamment.

militaire doublé de la servitude représente plus de 12 km², soit 15% des 80 km² de Paris *intramuros*. On y découvre aussi qu'en 1919, 48 hectares de la zone étaient destinés à accueillir un Palais de l'agriculture, ancêtre du Parc des expositions de la porte de Versailles.

Les équipements nomades

Cette dernière destination est le résultat d'un phénomène qui advient avant même l'annonce de cette disponibilité foncière qui attise les convoitises. Les Normands de Paris, comme les Bretons d'ailleurs, demandent une parcelle pour y ériger leur maison. On envisage d'y créer des grands stades, des piscines, ou encore un palais, tantôt des expositions, tantôt agricole et hippique. Entre 1911 et 1920, divers emplacements sont envisagés pour ce palais des expositions agricole et hippique avant qu'il n'atterrisse porte de Versailles en 1922, désormais dénommé « *Parc des expositions, foires et fêtes de Paris* ».

La Cité universitaire, en revanche, aura un destin plus stable. Envisagée dès 1920 sur les bastions 81, 82 et 83, elle y restera définitivement. Cette stabilité est due notamment à l'opiniâtreté d'André Honnorat. Ce député autodidacte, humaniste et engagé a une vision sociale, notamment en ce qui concerne l'enseignement et la formation des jeunes générations. De concert avec Paul Appel, alors doyen de la faculté des sciences, ils militent afin d'offrir aux étudiants de Paris des conditions décentes d'habitat, hygiéniques et salubres.



André Honnorat (1868-1950), alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. © CIUP/DR.

C'est en juin 1921 qu'ils obtiennent qu'une surface de 28 ha prise sur l'enceinte et la zone limitrophe soit aliénée au profit d'une cité universitaire. Pourquoi une telle stabilité géographique, alors que d'autres grands équipements ont longtemps erré autour de Paris avant de trouver un emplacement définitif, à l'instar du Parc des expositions ou du stade du Paris Université Club (actuel stade Charléty) ? Une partie de la réponse tient sans doute d'une vision élargie de l'aménagement de l'agglomération parisienne.

En 1919, dans la foulée de la loi du déclassement de l'enceinte et surtout d'une autre loi de la même année sur l'aménagement, l'embellissement et l'extension des villes⁴⁵, était lancé un concours pour l'aménagement de Paris. Le projet lauréat de Léon Jaussely illustrait le principe d'une ceinture en lien avec un système de parcs, déjà esquissé en 1913 lors des intenses débats sur la destination du mur d'enceinte et de sa servitude. On y repère deux indications : dans le prolongement de la ligne de chemin de fer de Sceaux figurent une cité universitaire et une université. En revanche, en 1919, les bastions 81 à 83 n'étant pas encore acquis à la cause d'Honorat, Jaussely proposait d'y établir une gare de triage.

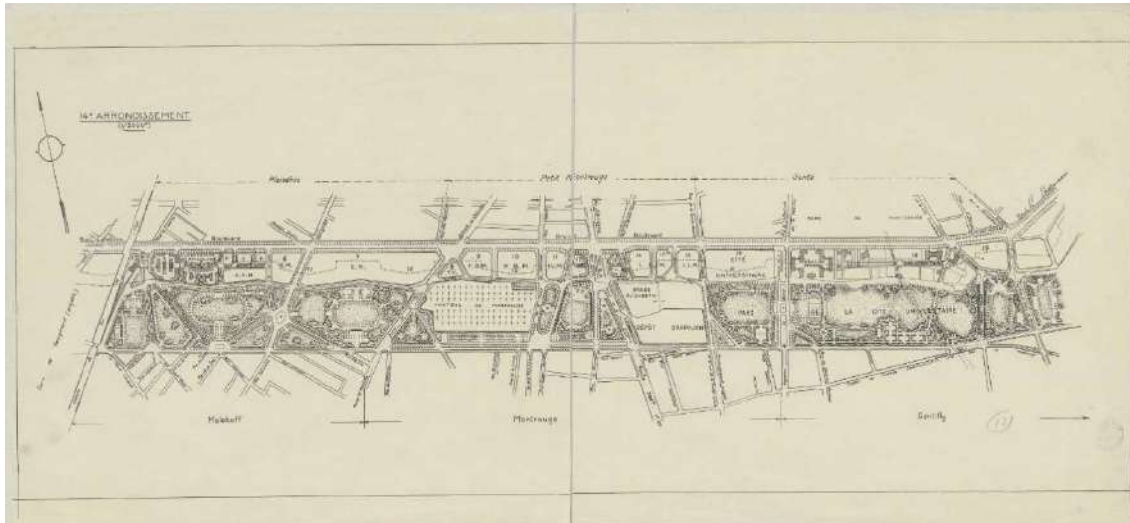
⁴⁵ Loi du 14 mars 1919 sur les plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension des villes.



Léon Jaussely, avec Roger-Henri Expert et Louis Sollier, projet lauréat de la section Générale du concours pour l'établissement d'un plan d'aménagement et d'extension de Paris, 1919. Extrait d'un fragment au sud de Paris. © Académie d'architecture, Cité de l'architecture et du patrimoine.

Le même concours réservait sa troisième section à la ceinture de Paris. Le projet lauréat était celui de l'architecte Jacques Gréber, qui proposait de déroger à la règle stricte de partage entre enceinte bâtie et zone jardinée. Il envisageait de détendre les constructions dans une ceinture verte en forme de cité-jardin qui aurait occupé les deux anneaux concentriques de l'ancienne ceinture et de sa zone de servitude. Une idée qui fera long feu... En revanche, on voit sur l'une des coupes proposées par Gréber une architecture de « cité ouvrière » qui n'est pas sans rappeler la première esquisse par L. Bechmann d'un « hameau jardin pour étudiants ».

Ces péripéties permettent de comprendre l'origine de la physionomie du plan de la Cité universitaire conçu par L. Bechmann et le conservateur des promenades de Paris, Jean-Claude-Nicolas Forestier. Face à un groupe de constructions établi le long du boulevard Jourdan, s'étend un ensemble de jardins et de terrains de sport, occupant l'ancienne zone. Ce plan s'inscrit exactement dans celui d'ensemble de la ceinture de Paris, dévoilé en 1924, dont les auteurs sont Louis Bonnier et le même Jean-Claude-Nicolas Forestier.



Direction de l'Extension de Paris (Louis Bonnier, J. C. N. Forestier), avant-projet d'aménagement de l'enceinte fortifiée et de la zone, entre les portes Vanves et de Gentilly, 1924. © Paris / Bibliothèque historique / G 320-3.

Héritage et perspective

Si, en 1929, les pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe ont été réalisés, en revanche la ligne de Sceaux n'est pas encore couverte et surtout, les propriétaires zoniers n'ont toujours pas été expropriés ni les occupants relogés... l'opération, complexe, laborieuse et contestée, tarde. La procédure sera revue à la suite de la crise de 1929-30 et un plan chronologique d'expropriation sera établi, échelonnant le programme jusqu'au début des années 1970...

C'est sous l'occupation, par le truchement d'une loi de 1940 visant les lieux jugés insalubres et leurs populations marginales, dont celles de la zone, que celle-ci sera vidée de la presque totalité de ses occupants⁴⁶. A la Libération, la zone ainsi dégagée laissera place à une nouvelle génération de projets, dont l'esprit comme le graphisme sont en totale rupture avec ceux des années 1920. On y décèle, dans ces représentations que l'on pourrait qualifier de fluides, une volonté d'unir le parc Montsouris et la Cité universitaire tant aux communes voisines, vers le sud, qu'en prolongement du centre de Paris, au nord.

⁴⁶ Loi du 11 octobre 1940, concernant les immeubles insalubres et les terrains de la zone de l'ancienne enceinte fortifiée de Paris.



La Cité universitaire et la zone, boulevard Jourdan, photographie aérienne, 11 avril 1929. © CIUP/photo Compagnie Aérienne Française/IGN-GEOROOM.

À la même époque, le plan d'aménagement et d'extension des établissements de l'université de Paris proposé par Eugène Baudoin fait écho à ces volontés métropolitaines, confirmant l'idée déjà en germe entre les deux guerres, de matérialiser une radiale universitaire au sud de Paris. Alors que l'on imagine qu'une ceinture verte de nouvelle génération, irriguée par un *parkway* fluide et sertie de grandes pelouses accueillant des équipements publics et des ensembles de logements tournés vers le soleil, célèbrera le mariage de Paris et ses communes voisines, la réalité triviale du Boulevard périphérique progressivement mis en œuvre à partir de 1956 contredit cette vision idyllique.



Eugène Beaudouin, plan d'aménagement et d'extension des établissements de l'université de Paris, vers 1947. © Archives nationales (France).

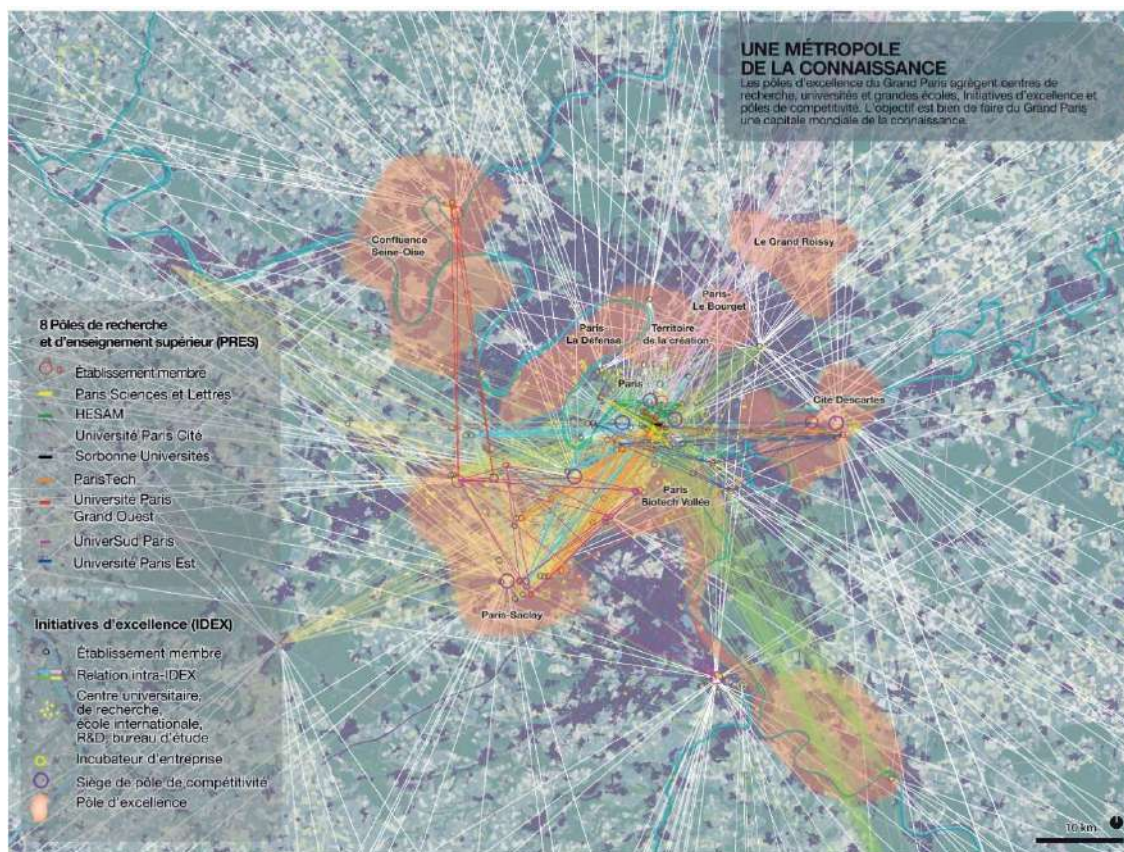
Qu'en est-il au début du XXI^e siècle ? La Cité universitaire succombe en quelque sorte aux injonctions du moment. Les aménagements législatifs de 1953 et de 1986 ont assoupli les règles sur les espaces libres de la ceinture, créant une réserve foncière pour répondre à la pression immobilière parisienne. Ici comme ailleurs le long du Boulevard périphérique, les nouvelles constructions font écran contre les nuisances de l'infrastructure routière, transformant la voie en un couloir contenu entre les façades des murs rideaux. Là, l'architecture se donne à voir à l'automobiliste, dans une figure renouvelée d'une certaine modernité.



La Cité internationale universitaire de Paris, vue aérienne publiée dans le plan-guide, 2012. Les volumes constructibles situés le long du boulevard Périphérique sont figurés en bleu clair. © EXP architectes.

14. La Cité internationale universitaire dans le Grand Paris

Bertrand Lemoine, directeur de recherche honoraire au CNRS, architecte et historien, auteur de *La Cité internationale universitaire de Paris*, Éditions Hervas, 1990.

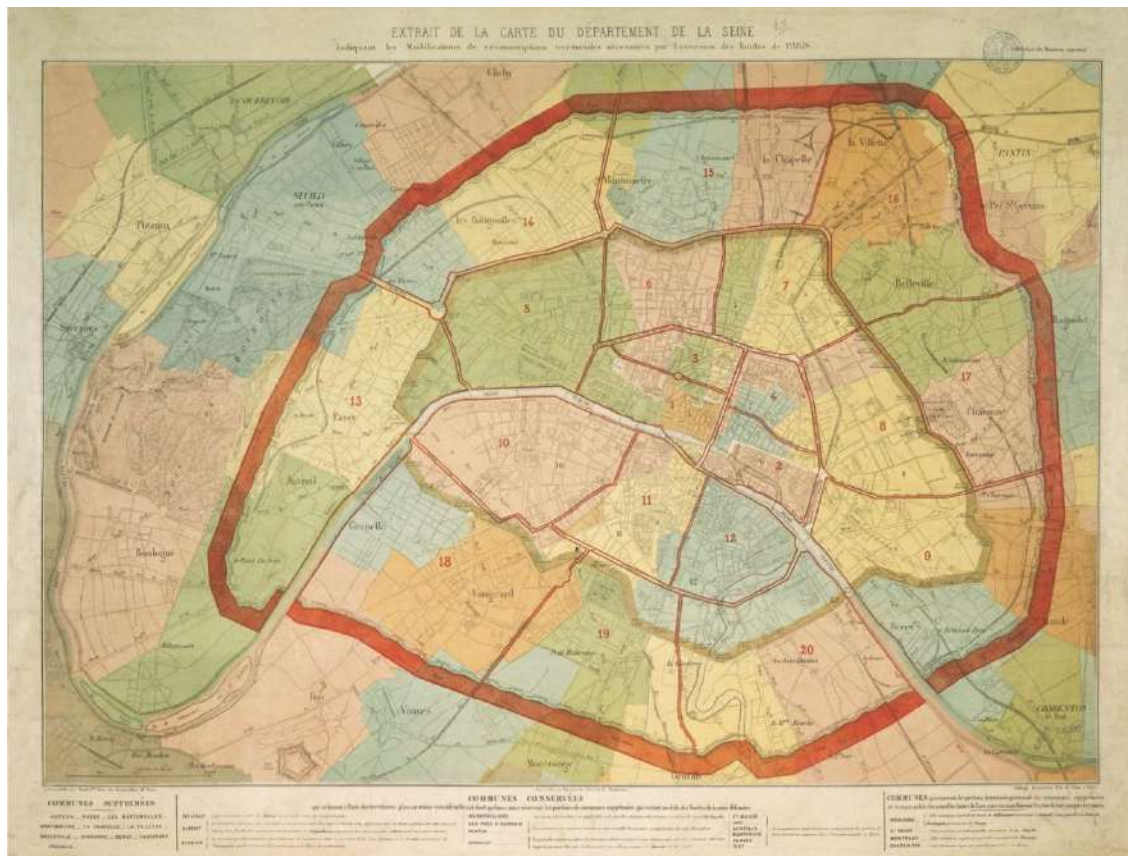


Le réseau des institutions d'enseignement dans le Grand Paris. © AIGP-Atelier international du Grand Paris.

Pour comprendre la situation de la Cité internationale universitaire de Paris, il est nécessaire de considérer sa genèse, ses idéaux et ses principes fondateurs. Il faut voir en même temps comment ces principes ont été mis en œuvre et comment la position même de la Cité dans le contexte universitaire de Paris et dans le contexte topographique du Grand Paris ont finalement évolué pour la recentrer dans le Grand Paris et conforter son rôle malgré

l'extension considérable de l'enseignement supérieur et de la population étudiante en France et particulièrement dans le Grand Paris. C'est dans le contexte de cette extension de Paris que la Cité s'est petit à petit construite, tout en restant étroitement imbriquée à la frange de Paris.

Une métropole universitaire



Paris dans ses limites de 1860. En rouge le tracé des fortifications. © Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

La ceinture de fortifications de 1845 avec son glacis de 250 mètres, déclassée en 1919, a fourni une opportunité exceptionnelle pour repenser l'extension de Paris, avec notamment le plan d'aménagement de la région parisienne de 1934. Paris était alors encore une ville très dense, avec trois millions d'habitants, et la banlieue commençait à se constituer, avec une population qui est passée de moins d'un million en 1914 à un peu près 6 millions en 1960. Le Grand Paris s'est ainsi formé, couvrant aujourd'hui presque tout le territoire de l'Île-de-France, à

l'exception de la bordure est de la Seine-et-Marne encore très rurale. La métropole du Grand Paris, c'est aujourd'hui 12,4 millions d'habitants dont 2,05 dans Paris *intra-muros*, qui est devenue le quartier central du Grand Paris. Cette conurbation métropolitaine à très grande échelle s'est développée extrêmement rapidement au XX^e siècle, dans une véritable explosion urbaine. Il y a dans le monde des métropoles encore plus grandes, de 20 à 25 millions d'habitants, mais le Grand Paris est l'une des plus grandes métropoles d'Europe avec Londres ou Moscou.

Par ailleurs, l'accès à l'enseignement supérieur s'est considérablement élargi au XX^e siècle. En 1900, on comptait 7 500 bacheliers en France, dont 1 200 dans les filières scientifiques, et 200 rentraient à Polytechnique chaque année. L'enseignement supérieur était ainsi extrêmement concentré et être bachelier es-sciences était une exception. Sur les 30 000 étudiants en France en 1900, 12 000 étaient à Paris, dont 15% d'étrangers, avec un tiers de russes. C'est à dire que 0,7% d'une classe d'âge à 20 ans faisait des études supérieures. Ce chiffre croit jusqu'en 1910, puis décroît pour atteindre en 1914 le chiffre de 17 000 étudiants à Paris dont 3 200 étrangers. Paris est déjà à l'époque un lieu où on vient étudier et donc séjourner pour étudier. Après la guerre de 1914, le nombre d'étudiants reste à peu près stable mais on constate une baisse sensible du nombre d'étudiants étrangers car on ne compte plus que 10% d'étudiants étrangers au lieu de 15%. L'Université de Paris et l'enseignement supérieur cherchent à retrouver leur position et en 1925, on voit le nombre d'étudiants croître pour passer à 27 000 - chiffre auquel il faut rajouter environ 3 000 étudiants dans les grandes écoles -, dont 7 000 étrangers.

La genèse de la Cité

Le projet de la Cité universitaire a été conçu pour répondre à cette situation. L'idée est à cette époque de pouvoir loger 3 000 étudiants, ce qui est significatif car cela représente alors plus de 10% des étudiants parisiens. C'est donc un projet qui a déjà une ambition quantitative. Cette ambition va se concrétiser, après un premier projet de cité universitaire en 1919 dans le parc du château de Sceaux sur la ligne de Sceaux, par une installation sur le site des fortifications, avec cette double bande, l'une constructible correspondant aux fortifications proprement dites, l'autre non constructible correspondant au glacis *non aedificandi* des

remparts, où s'est installé la « zone », dont la partie correspondant au site de la Cité a pu être dégagée dès 1934 avec l'expulsion des zoniers présents sur ce territoire, l'essentiel du reste de la zone n'étant libéré qu'en 1940-1944.

Ce déclassement a représenté une véritable opportunité foncière pour construire des logements accompagnés d'un parc et d'installations sportives. Elle a été saisie par l'initiative d'un député des Basses-Alpes, André Honnorat, qui devenu ministre de l'Instruction publique en 1920, propose de créer une cité universitaire sur 20 hectares pour loger des étudiants. Il lance le projet de la Cité avec plusieurs objectifs : celui bien sûr de produire du logement pour les étudiants, notamment étrangers, mais avec aussi des objectifs moraux, voire politiques pour contribuer au renouveau de Paris dans le paysage universitaire international et poursuivre des buts pacifistes. Nous sommes au lendemain de la Première Guerre mondiale, avec 1 450 000 morts rien que pour la France. La création de la Société des Nations en 1919 est censée permettre à l'ensemble des pays de dialoguer plutôt que de se faire la guerre. Il est aussi prévu de créer une Société des Étudiants de toutes les nations. Stéphane d'Irsay, qui a écrit un livre sur *l'Histoire internationale des universités* en 1933, plaidait même pour une « véritable République des lettres, une vraie démocratie scholastique ». L'idée était aussi portée par Georges Bourdon, le fondateur de l'Association des journalistes de France puis internationale, dans un article intitulé « Au service de la Paix » : « Ce sont les élites nationales qui d'années en années renouvelées, peupleront la Cité universitaire. De retour dans leurs foyers, encore imprégnées de son esprit, elles ne seront pas seulement les porte-lumière de la France et les garanties de son esprit. Elles formeront la Chevalerie de la paix ». Autre citation, d'André Honnorat, qui écrit en 1928 dans le rapport qu'il avait présenté à la Fondation nationale : « La Cité n'est pas faite simplement pour alléger les difficultés matérielles de la vie des étudiants qu'attirent nos vieilles écoles. Elle est faite surtout pour leur offrir un foyer commun de vie spirituelle et préparer par là un rapprochement moral entre les élites de tous les peuples ». Ces élites, dans le contexte de l'époque, ne rassemblent que relativement peu d'étudiants, issus de toutes les nations, qui vont apprendre dans le cadre de la Cité à se connaître dans des conditions de vie agréables, et se connaissant, formeront peut-être des liens d'amitié. Quand elles deviendront des dirigeants, elles seront peut-être moins aptes ou enclines à se faire la guerre. Cet idéal pacifiste s'est heurté au mur de la réalité mais il n'en a pas moins été l'un des moteurs de la création de la Cité.

Mais il y avait aussi l'objectif de faire de la France la capitale intellectuelle du monde et de conforter le leadership français dans le paysage universitaire mondial en redressant l'audience de l'Université de Paris avec ses multiples facultés, sans oublier les grandes écoles. La Cité a été ainsi pensée comme un laboratoire social, où les étudiants vivent et partagent des activités culturelles qui sont intégrées dès le départ dans la Cité, avec un brassage d'étudiants de différentes nationalités – le mot est encore employé aujourd'hui. Même si les fondations sont très souvent nationales, le brassage permet de faire se côtoyer des étudiants de diverses nationalités. Et tout cela était essentiellement financé sur des fonds privés.

La Fondation Deutsch de la Meurthe



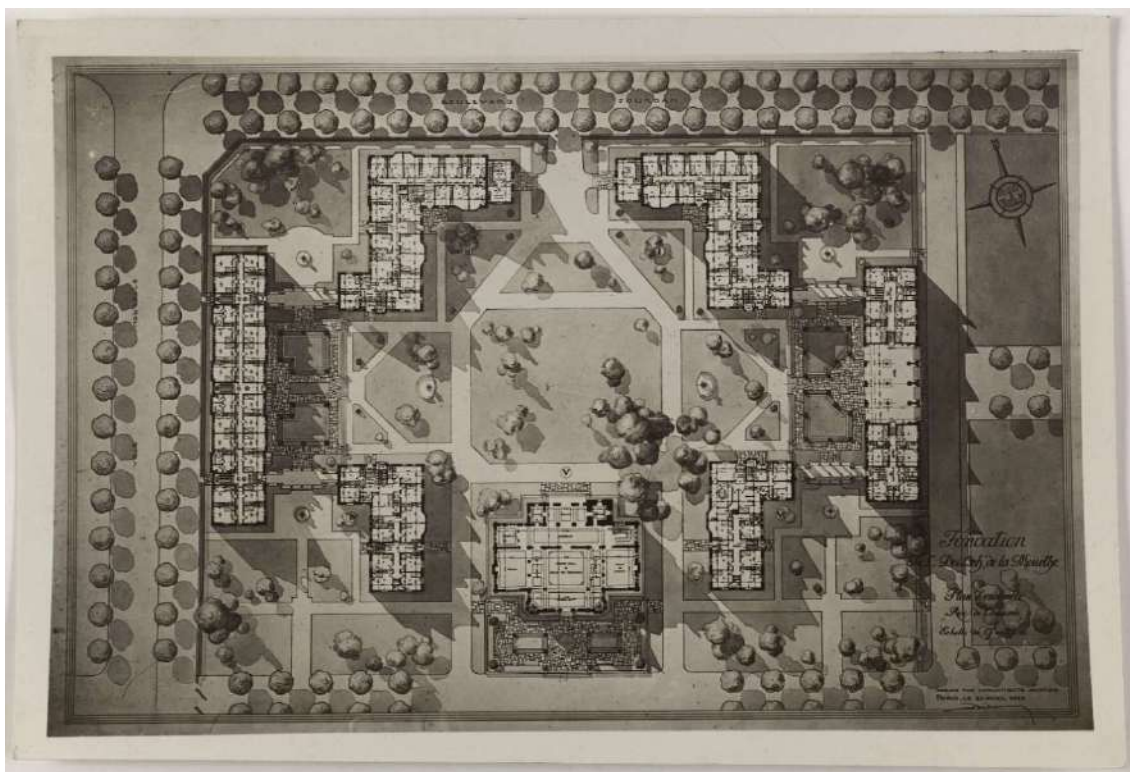
La Fondation Deutsch de la Meurthe. © Musée Carnavalet.

L'histoire de la première fondation illustre bien ces intentions initiales. Émile Deutsch de la Meurthe, patron des pétroles Jupiter qui deviendra la Shell France, en est le promoteur et le mécène. Il s'agit de loger 350 étudiants sur un terrain de deux hectares pour un investissement de 10 millions de francs, en profitant de l'opportunité de récupérer l'un des trois bastions (n° 81, 82 et 83) rachetés à la Ville de Paris, et qu'elle avait elle-même racheté à l'État. La Ville se charge d'aménager le parc sur 19 hectares, qu'elle va louer à la Cité. Cette première fondation est conçue en avril 1923 par l'architecte L. Bechmann pour construire une « bourgade d'étudiants », sur un modèle de village « oxfordien », avec son beffroi qui marque la place du village. Bechmann reprend la tradition du campus anglo-saxon - qui n'est pas notre tradition - dans un environnement végétalisé plutôt champêtre, sans qu'il n'y ait toutefois d'établissement d'enseignement. L'idée principale est bien de loger les étudiants dans un environnement de qualité.



Le beffroi de la Fondation Deutch de la Meurthe en 1933. © Musée Carnavalet.

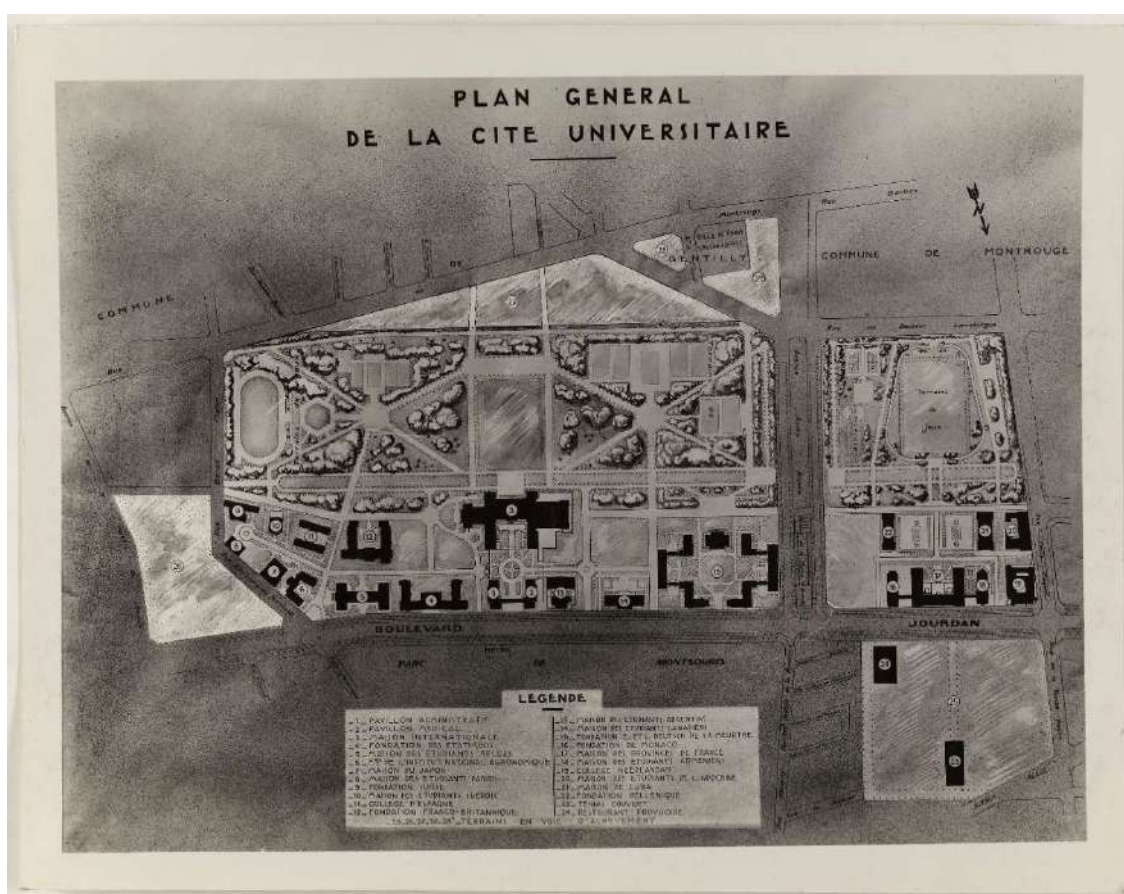
La Fondation Deutsch de la Meurthe comporte six bâtiments de chambres à deux ou trois étages et un bâtiment commun situé en partie centrale de la composition. Au pied du beffroi de la Fondation, une grande plaque rappelle que : « Un foyer nouveau de la culture française et humaine, où 300 étudiants, venus de tous les pays, pourvus de livres, de soleil et de plein air, rapproché dans une émulation affectueuse, et faisant honneur à la plus vieille université d'Europe, travailleront de concert au perfectionnement harmonieux de leur esprit et de leur corps, au progrès de la science et à l'entente entre leurs nations ». On est bien dans un principe moral qui s'appuie sur un idéal hygiéniste, qui prône un esprit sain dans un corps sain. On retrouve aussi les racines moyenâgeuses quelque peu mythifiées de l'Université de Paris, évoquée par l'architecture néo-renaissance des bâtiments. Le plan même de la Fondation montre bien ce désir de recréer un sentiment physique d'intimité propice à la vie en communauté.



Plan de la Fondation Deutsch de la Meurthe par Lucien Bechmann, 20 avril 1923. © Musée Carnavalet.

Un projet ambitieux

Bechmann dresse aussi le plan général de la Cité, intégré dans la double bande des fortifications. L'objectif quantitatif de loger des étudiants, en particulier étrangers, se double d'une volonté de redonner à Paris son lustre international, tout en contribuant dans un cadre harmonieux et même exceptionnel, grâce au parc et à la juxtaposition de maisons toutes différentes, inspirées par leur génie national et par des valeurs modernes pour certaines, à l'épanouissement de la jeunesse étudiante.



Plan général de la Cité universitaire vers 1935. © Musée Carnavalet.

La Cité va s'étendre par la suite. En 1932, 16 nouvelles fondations sont déjà construites. S'y ajoutent en 1932-1939 encore trois nouvelles fondations, ce qui représente en tout à peu près à 2 400 lits, encore assez loin de l'objectif initial.



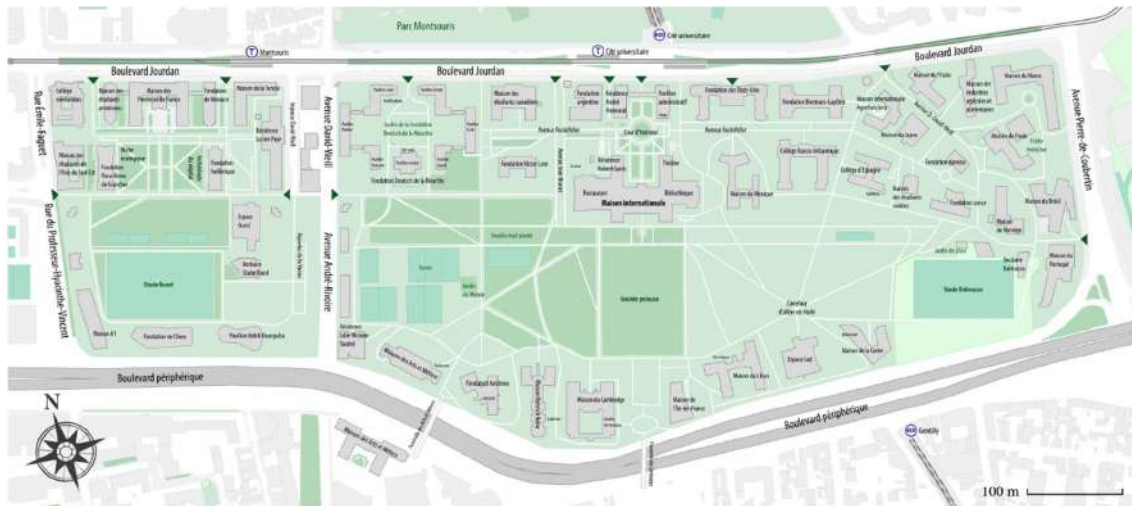
Vue aérienne de la Cité universitaire en 1950. La Fondation Deutsch est au centre de l'image. Roger Henrard photographe. © Musée Carnavalet.

Après l'épisode de la guerre et de l'occupation, une douzaine de fondations sont construites dans les années 1950, ce qui augmente considérablement la capacité à 5 500 lits, avec encore six nouvelles fondations dans les années 1960. L'arrivée du Boulevard périphérique dans les années 1960-1970, aménagé sur la frange de l'ancien glacis appartenant à la Ville de Paris, a rogné la partie sud de la Cité tout en offrant quelques nouvelles opportunités foncières. Le Périphérique n'a été bouclé qu'en 1973, sur un projet qui datait en réalité des années 1940-1942 sous forme d'un boulevard circulaire urbain. La Cité s'est également étoffée vers l'est, par l'acquisition de terrains qui sont venus s'adjoindre au périmètre initial de la Cité, et côté sud le long du Périphérique avec des projets plus récents, ce qui permis d'accroître sa capacité.



Vue aérienne vers l'ouest du boulevard Périphérique en construction vers 1961. À droite, la Cité universitaire. Roger Henrard photographe. © Musée Carnavalet.

Elle forme ainsi une petite ville presque autonome, sans qu'il y ait bien sûr tous les services présents sur place. Sa position sur la frange de Paris le long du boulevard extérieur correspond à l'époque à la configuration de la région parisienne. Le parc et la dispersion des fondations dans un espace boisé jouent un rôle fédérateur, créent ce sentiment de village campagnard, clos de grilles, renforcé par l'identité architecturale des fondations. Elle est à l'image d'une petite exposition universelle comme il y en a eu à Paris à de nombreuses reprises, la dernière étant l'Exposition internationale de 1937, en reprenant ce principe de pavillons exprimant le génie de chaque pays. Aujourd'hui, avec la rénovation de différentes fondations, dont celle de Deutsch de la Meurthe et la construction de nouvelles « maisons », la plupart mais pas toutes en bordure du Boulevard périphérique, on arrive à une capacité de près de 7 000 logements réparties en 47 maisons. C'est donc une augmentation nette de la capacité de la Cité, avec davantage de brassage, des séjours plus courts, des séjours d'été, d'autres modes d'occupation qui ont évolué par rapport aux conditions initiales.



Plan d'ensemble de la Cité internationale universitaire de Paris en 2020. © DR.

Une Cité recentrée

On peut désormais considérer la Cité comme située non pas en périphérie mais au centre géographique et du Grand Paris et du réseau universitaire de la métropole. Le Grand Paris a par ailleurs connu une explosion du nombre d'étudiants, tout comme la France d'ailleurs. On comptait en l'an 2000 près de 520 000 bacheliers chaque année et environ 2,1 millions d'étudiants. 40% des jeunes de 20 ans étaient à l'université. On en compte aujourd'hui 3 millions en France, dont 800 000 à Paris, avec 15% d'étrangers, un pourcentage qui n'a pas beaucoup bougé depuis les années 1920. 11% des étudiants résident en cité étudiante ou en internat, soit environ 80 000 personnes.

La dynamique de croissance du Grand Paris est notamment liée à la polarisation universitaire sur certains axes de sa périphérie. L'implantation universitaire n'est plus concentrée exclusivement à Paris mais d'autres pôles ont émergé, dont le plateau de Saclay qui concentre également une grosse partie de la recherche française. Une ville universitaire nouvelle s'y est développée extrêmement rapidement, avec des établissements d'enseignement, de recherche, des logements, des services. Petit à petit, l'enseignement s'est desserré en suivant la croissance de la région parisienne, en étant accompagné par un regroupement des établissements au sein de grands pôles de recherche et d'enseignement supérieur. Paris reste le siège d'importants établissements mais on retrouve aussi des sites majeurs à Cergy, Marne-la-Vallée ou Paris-Nord. Si on élargit la focale, différentes villes autour du Grand Paris

possèdent aussi leurs pôles universitaires. Cette émergence de différents lieux a replacé la Cité universitaire au centre de cette galaxie.

L'objectif de rendre accessible un logement à bon marché pour les étudiants reste d'actualité, en particulier face aux 3 millions d'étudiants en France. L'offre de logements universitaires n'y répond que faiblement. Dans ce contexte élargi du Grand Paris, l'enjeu pour la Cité reste sans doute d'accueillir plus d'étudiants mais les ressources foncières sont rares, malgré les recherches qui ont été faites avec succès pour trouver des possibilités de s'agrandir sur place. Des séjours plus courts, des populations différentes pendant l'été permettent d'utiliser la Cité à plein temps en accueillant quelque 12 000 étudiants chaque année. Il reste à faire mieux connaître son image valorisante et très positive, quoiqu'assez unique en France. La Cité continue aussi à porter ses ambitions initiales : créer une communauté, favoriser les liens dans un cadre exceptionnel, affirmer son rôle culturel. Son recentrement géographique et la diminution progressive de sa fonction d'hébergement en proportion de la population étudiante va de pair avec une image originale qui s'est confortée et qui s'affirme aujourd'hui comme un vecteur essentiel pour porter la réputation de l'enseignement supérieur en France à l'échelle internationale.

15. Le fabuleux destin de la Cité : genèse et pères fondateurs d'une utopie

Marcel Pochard, ancien président de la Cité internationale universitaire de Paris (2006-2017).

Je suis heureux de participer à ce colloque autour de L. Bechmann. Il est prévu que je parle du sens de l'œuvre de la Cité, avec comme question sous-jacente de savoir comment ont pu s'articuler la conception qui a prévalu de la Cité et le plan d'aménagement de L. Bechmann.

S'agissant du sens de la Cité, de sa vocation, j'ai fait le choix de ne m'arrêter que quelques instants sur ce que, cent ans après la création de la Cité, nous pouvons en dire aujourd'hui. Ce sens, c'est celui d'une œuvre dédiée à la cause de la paix, et dont l'éclatant destin est dû à deux fondements :

1) l'utopie dont elle est porteuse : celle de développer une culture de paix parmi les peuples en faisant vivre ensemble ceux qui incarnent le devenir du monde, les jeunes étudiants, les jeunes artistes, les jeunes chercheurs venus de tous les pays du monde, et en les amenant ainsi à se comprendre, à s'entendre, à se pénétrer de cette culture et à la diffuser ;

2) son modèle conceptuel : celui d'une œuvre ouverte à tous les pays du monde souhaitant se joindre au projet, ces pays se voyant offrir la possibilité de se doter d'une maison qui leur soit propre et d'en faire un lieu de rayonnement de leur culture. Un vrai pari, mais vite gagné comme l'on sait, la Cité prenant rapidement l'aspect, grâce à ses maisons de pays, d'un village planétaire. On sait qu'elle compte aujourd'hui 47 maisons. Ajoutons à cela des règles d'organisation et de fonctionnement, toutes conçues au service d'une dynamique de la vie résidente autour des valeurs que la Cité entend promouvoir, de tolérance, de dialogue et d'échanges. Ainsi du principe du « brassage », qui implique que toute Maison accueille, pour au moins le tiers de sa capacité, des résidents issus d'autres pays ou nationalités, ou celui des cuisines d'étage, lieux de vie par excellence Sans parler bien sûr du site et du parc, éléments consubstantiels à la réussite du projet.

Mais, ainsi que je l'ai indiqué, j'ai pensé plus intéressant et utile, dans ce colloque, de me concentrer, plutôt que sur l'aboutissement actuel, sur les premières années de la Cité et sur la façon dont sa vocation finale a pu progressivement émerger dans ces années décisives de sa création, parallèlement du demeurant où L. Bechmann concevait le plan d'aménagement.

Ce qui caractérise ces premières années, c'est l'extrême rapidité avec laquelle l'œuvre va prendre forme, affiner sa vocation, et obtenir un rayonnement. Une véritable épopée dont on imagine mal l'ampleur.

Qu'on en juge, au début de 1919, l'idée de Cité universitaire n'est venue encore à l'esprit de personne et le site sur lequel la Cité va être construite, celui de l'enceinte fortifiée de Paris (un long ruban de 34 km de long sur 135 de large), est un no man's land peuplé de constructions de fortunes occupées par des miséreux. La loi relative au déclassement de cette enceinte en vient en discussion qu'en mars 1919, pour être promulguée le 19 avril 1919. Et si, dans le débat parlementaire de mars 1919 à la Chambre des députés, André Honnorat prononce un discours resté fameux, pour demander que sur les terrains ainsi libérés et confiés à la Ville de Paris, une surface soit réservée pour l'Université de Paris, il n'est pas question alors d'une affectation de cette surface au logement étudiant. Il s'agit davantage de locaux d'enseignement et de recherche. La proposition d'Honorat est d'ailleurs rejetée.

Et pourtant, le 9 juillet 1925, est inaugurée la première Maison de la Cité, celle de la Fondation Émile et Louise Deutsche de la Meurthe. Je dis bien « inaugurée », c'est-à-dire terminée et apte à accueillir des étudiants. D'ailleurs, en septembre arrive la première promotion d'étudiants, dont Jean-Paul Sartre et Habib Bourguiba. Et suivront de 1925 à 1930 toute une série d'autres maisons. Parallèlement, le 6 juin 1925 est publié le décret créant la Fondation nationale pour le développement de la Cité universitaire, qui acte quasiment le projet de Cité tel qu'il sera progressivement consacré.

Entretemps, il a fallu qu'émerge l'idée même de cité universitaire destinée à loger des étudiants. Ce sera fait dès la première moitié de 1920, grâce à la rencontre entre le recteur de l'académie de Paris Paul Appell, qui se préoccupe de loger les étudiants ailleurs que dans les taudis du quartier latin, et obtient le concours d'Émile Deutsch de la Meurthe, dont il connaît la philanthropie, et s'engage à créer une fondation à cet effet à condition qu'il puisse concrétiser son œuvre sans délai. Il a fallu ensuite trouver le terrain, puis obtenir les

financements de l'État. Cela sera fait, grâce à André Honnorat, dès la seconde moitié de 1920 pour le terrain (Honorat s'oriente naturellement vers les terrains dégagés sur les fortifications) et mai 1921 pour les financements. Il a fallu enfin obtenir l'accord de la Ville de Paris, à la fois sur la cession des terrains et les conditions de leur aménagement. Ce sera fait le 7 juin 1921, date historique s'il en est, puisque c'est celle de la signature de la convention conclue entre la Ville de Paris et l'Université de Paris, représentée par le recteur Appell, président du conseil de l'Université de Paris, qui acte la création officielle de la Cité universitaire et lui donne son appellation. Il est très précisément stipulé à l'article 1^{er} de la convention que son objet est de « créer à Paris une Cité universitaire destinée à procurer aux étudiants et étudiantes français et étrangers de l'université de Paris des logements salubres et à un prix modéré... ». À noter que c'est la même convention, qui en son article 2 retient le principe « d'un plan d'aménagement général de la Cité et de son parc », à élaborer d'un commun accord entre l'université et la ville.

D'où la question : comment cela a-t-il été possible ? Surtout si l'on songe au temps qu'il faut aujourd'hui pour mener à bien le moindre projet, et comment surtout a-t-il pu être impulsée à cette œuvre destinée au logement étudiant sa vocation quasi messianique d'œuvre destinée à la paix ?

Pas de miracle, même s'il y a un peu de cela dans la nomination d'André Honnorat, qui se révélera l'âme du projet, comme ministre de l'Instruction publique en janvier 1920 dans le Gouvernement Millerand, ce qui le met au cœur des décisions à prendre.

Ce qui est à l'origine de cette formidable réussite, c'est l'incroyable capacité visionnaire, la détermination, l'engagement des trois personnalités qui s'y sont consacrées, et qui ont joint leurs efforts : André Honnorat, Paul Appel, Émile Deutsch de la Meurthe.

André Honnorat déjà. Il est la véritable âme du projet, personnalité rayonnante, s'il en est, en dépit d'une modestie non feinte, autodidacte qui deviendra un très grand ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en 1920 (raillé à sa nomination, car non titulaire du baccalauréat), un humaniste au regard doux, mais à la détermination sans faille (il sera d'ailleurs un des 80 parlementaires refusant les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain), un visionnaire dans les causes qu'il défend (que ce soit la lutte contre la tuberculose, l'heure d'été, le soutien aux familles nombreuses), et en même temps pragmatique dans leur concrétisation.

C'est lui qui fait basculer le destin du projet à ses étapes décisives. Ce n'est pas pour rien qu'il sera surnommé le Christ brun.

Il y a ensuite le Recteur Paul Appell (1855-1930), personnalité d'immense talent, reçu la même année second à Normale Sup et 3^{ème} à l'École polytechnique, mathématicien de grande renommée, lauréat de multiples prix scientifiques, doyen de la Faculté des sciences de Paris, très inséré dans les milieux pacifistes et internationalistes d'avant et d'après la Première Guerre mondiale, et élu, en 1920, à la suite de Léon Bourgeois, président de la Fédération des associations pour la Société des Nations, créée le 10 novembre 1918. Il met tout son poids dans la réalisation du projet.

Émile Deutsch de la Meurthe est d'un profil distinct, mais fait du même métal de détermination et d'action. C'est un homme d'affaires patriote et philanthrope éclairé. La cause qu'il entend promouvoir, avec son épouse, Louise, est celle de la formation et de l'épanouissement de la jeunesse. Ce qui est important dans la Fondation Deutsch de la Meurthe qu'il crée n'est pas tant qu'elle soit la première de la Cité, mais qu'il en fait un double levier :

1) pour faire accélérer la réalisation de la Cité, en conditionnant son mécénat au bouclage du dossier administratif avant la fin juin 1921 et à l'aménagement des terrains avant le 1^{er} janvier 1923 ; il aura gain de cause ;

2) pour promouvoir sa conception de l'idéal du logement étudiant, modèle d'hygiène sociale. On lui doit en effet, et c'est déterminant, les premiers choix d'aménagement de la Cité, et l'orientation vers une cité-jardin. L'ancien résident de la Deutsch que je suis peut témoigner de la magie qui émane de cet aménagement.

Ceci ne suffit pas à nous dire ce qui a pu amener ces hommes, en partant d'une cité universitaire consacrée au logement étudiant à ce projet de Cité dédiée à la paix et d'approche internationaliste, telle que nous la connaissons.

Ce sur quoi je souhaite insister, c'est que cette conception est loin d'être sortie toute armée, dans toute sa richesse, du cerveau des concepteurs de la Cité, ou d'être le fruit du hasard ; elle est le résultat de tout un cheminement qui plonge ses racines bien avant le 7 juin 1921, et qui donne sa signification à ce qui s'est passé à cette date.

Certes si l'on s'en tient à l'objet de la Convention de 1921 que je viens de citer, on pourrait déduire que l'ambition poursuivie au travers de la création de cette cité, procurer des logements salubres à des étudiants (il est vrai, aussi à des étudiantes ce qui n'est pas neutre à l'époque, et à des étrangers, ce qui ne l'est pas non plus), est bien modeste, ou en tous cas sans ambition particulière.

Mais s'en tenir là serait pourtant passer à côté de la portée réelle de l'évènement. Et ce serait passer à côté de ce qui animait les trois personnalités que j'ai mentionnées. Difficile d'imaginer qu'elles ne nourrissaient pas, dès le départ, de grandes ambitions pour la Cité universitaire dont ils guident les premiers pas.

Il y a un débat, que je ne veux pas occulter sur ces ambitions, ouvert sur le sujet par deux universitaires, deux chercheurs, excellents connaisseurs de l'histoire de la Cité, Dzovinar Kévonian et Guillaume Tronchet. Ils ont publié le résultat de leurs travaux et réflexions dans un ouvrage consacré à la Cité de 1920 à 1950 et intitulé « La Babel étudiante »⁴⁷. Ils ne contestent pas que peu à peu la Cité s'est vu assigner une vocation humaniste au service de la paix, mais ils récusent l'idée que cet idéal ait été présent dans la motivation première des concepteurs de la Cité. Ils font valoir que la Cité aurait surtout représenté pour eux un enjeu de diplomatie universitaire, et que l'objectif d'André Honnorat et du recteur Appell était surtout le redressement et le rayonnement de l'Université de Paris, et à travers celle-ci le redressement et le rayonnement du savoir et de la culture française. Et ils n'hésitent pas à écrire que « La notion d'*idéal de la Cité*, ce rapprochement des élites de toutes les nations au sein d'un foyer commun de vie intellectuelle duquel devrait naître une compréhension mutuelle entre les nations afin de permettre une pacification des relations internationales, ne constitue pas l'essence de la Cité, mais bien un discours »⁴⁸.

Je dois dire que leur démonstration ne me convainc guère.

Certes, il ne fait guère de doute sur ce qui pouvait animer des personnalités comme Honnorat et Appell, plus patriote l'un que l'autre, en cet immédiat après Première Guerre mondiale, alors que la France, certes vainqueur, était exsangue, c'était assurément le redressement de la France, et, au travers du renouveau de son université parisienne dont Honnorat dira la

⁴⁷ Dzovinar Kévonian, Guillaume Tronchet (dir.), *La Babel étudiante. La Cité internationale universitaire de Paris (1920–1950)*, préface de Robert Frank, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 27.

« situation lamentable et humiliée », le rayonnement de sa culture, de ses centres de recherches et de son influence intellectuelle et morale dans le monde. Le fameux discours prononcé par André Honnorat à la chambre des députés le 19 mars 1919, dont j'ai parlé l'illustre incontestablement. Inutile de le nier. Ainsi, lorsqu'il évoque la perspective « d'étudiants en foule, venus de tous les coins du monde, comme au temps d'Abélard, accourant vers la montagne Sainte Geneviève, pour goûter aux fruits savoureux de notre culture », ou lorsqu'il énumère toutes les promesses à attendre de ce regain de l'université : retrouver « le rôle prodigieux que la France a joué dans la formation du monde moderne », permettre à la Ville de Paris de devenir « le plus grand centre de l'humanité pensante », « garder à la France, dans le monde de demain, une influence morale digne de sa magnifique histoire », conforter le « destin de notre grand et glorieux pays de devenir, pour l'ensemble des peuples civilisés, la terre de la nouvelle alliance », destin qu'il ne peut remplir « que si nous savons aménager Paris pour en faire le plus étonnant foyer de lumières qui brille sous les cieux ».

Mais ce serait un contre sens de ne voir dans cet appel de André Honnorat qu'une inspiration d'intérêt national, voire d'égoïsme national ou d'impérialisme culturel. Ce qui transparaît dans les propos que j'ai cités d'André Honnorat, par-delà les accents « grandeur de la France », c'est la confiance mise dans le savoir, dans l'éducation, dans les échanges universitaires et d'étudiants, pour l'avenir de l'humanité. Et pour cause, car il est une autre cause, en cet immédiat après-guerre, qui préoccupe tous les responsables publics de l'époque, et plus largement, tous les hommes et tous les peuples, c'est celle de la paix, du « plus jamais ça ». Lorsque André Honnorat évoque l'humanité pensante, la formation du monde moderne, les étudiants fréquentant au Moyen Âge la Sorbonne et le Collège des Nations, haut lieu s'il en est de l'unité des savoirs et de culture commune, il ne fait guère de doute que l'arrière-fond de sa pensée est bien de contribuer aussi à construire un monde de paix.

On peut en être d'autant plus convaincu qu'il ne faut pas oublier, que tant André Honnorat, que Paul Appell ont été de ceux qui, bien avant la guerre ont milité pour une nouvelle approche des rapports entre États et des relations internationales. Tous deux ont été proches de ce que l'on a appelé « l'Idéal pacifiste international », un mouvement de pensée qui s'est

progressivement développé à partir du dernier quart du XIX^e siècle, porté par de fortes personnalités au rayonnement européen et international, comme Léon Bourgeois⁴⁹.

Ce mouvement se proposait de donner aux relations internationales un minimum d'ancrage juridique de droit international, et de les fonder sur une certaine « morale internationale ». Ce que nous voyons se passer dans le monde d'aujourd'hui pourrait nous conduire à taxer cette approche de naïveté, mais pour notre part, nous y voyons surtout une immense exigence et au fond une immense clairvoyance. Ses promoteurs n'avaient au demeurant rien de naïf, croyant dans je ne sais quelle nature pacifiste innée des hommes. Ils étaient certainement aussi lucides que d'autres sur cette nature, mais avec cette particularité qu'il n'était pas question pour eux de baisser les bras. Ils étaient persuadés qu'il y avait une voie pour faire émerger une société plus solidaire, l'éducation. Ils étaient portés, comme on l'a écrit, par la conviction que les êtres humains peuvent être « éduqués à une conscience sociale mondiale par un volontarisme institutionnel ». Un des principaux promoteurs de cet idéal pacifiste international a été Léon Bourgeois, le père du solidarisme, dont André Honorat a été un familier, et auquel nous avons vu que le recteur Appell succédera en 1920 à la tête de la Fédération des associations pour la Société des Nations. Car tous ces hommes étaient des adeptes de cette SDN.

Rien d'étonnant à ce que, après les horreurs de la Première Guerre mondiale, nous retrouvions tous ces tenants d'une autre façon de construire la paix réunis autour du projet de Cité universitaire, et certainement désireux d'en faire dès le départ peu ou prou l'œuvre qu'elle est devenue. Le message inséré dans la première pierre de la Fondation Deutsch de la Meurthe, posée dès le 9 mai 1923 en porte témoignage. Il fait référence à l'insertion de cette Fondation au sein d'une Cité universitaire où dans l'avenir, « 3 000 étudiants venus de tous pays, pourvus de livres, de soleil et de plein air, faisant honneur à la plus vieille université d'Europe, travailleront... au progrès de la science et à l'entente de leurs nations ». Et il ne faudra plus beaucoup attendre pour que André Honorat, se sentant peu ou prou investi d'une mission

⁴⁹ Voir en ce sens, un article de Dzovinar Kévonian, éminente universitaire dans Carine Camby (dir.), *International Creative Campus. La Cité internationale du XX^e siècle*, Paris, Éditions L'Œil d'Or-CIUP, 2014, p. 41-45.

universelle, quasi mystique, de construction de la paix mondiale, veuille faire de la Cité, en amont de la SDN, la Cité-mère des de la refondation pacifique des relations internationales⁵⁰.

Rien d'étonnant aussi que dès ce moment la Cité prenne sa dimension internationale, par la place immédiatement faite à tous les donateurs et tous les pays du monde intéressés à se joindre à l'œuvre et à se doter de leur propre maison, et par l'accueil qui leur est réservé. Sur ce point aussi, André Honnorat aura préparé le terrain et expérimenté la formule antérieurement, avec l'organisation amorcée dès 1917 d'un accueil dans les lycées français, dans des sections spécifiques, de lycéens étrangers venus y achever leurs études secondaires, dispositif concrètement mis en place dans les lycées du Havre, de Rouen et de Caen, au profit de lycéens scandinaves (Danemark, Suède et Norvège). Les associations franco-norvégienne, franco-danoise et franco-suédoise créées à cette occasion serviront de support à la création des Maisons de ces pays nordiques au sein de la Cité. C'est en tous cas un véritable afflux de propositions d'implantations qui arrivent au recteur Appell et à André Honnorat, dès que la notion de Cité universitaire internationale se répand. Pour beaucoup de pays, c'est vite perçu comme une occasion unique de se doter d'une vitrine universitaire et culturelle à Paris. Je suis frappé de voir combien cette attirance continue à exister aujourd'hui. Rien moins que 7 Maisons seront inaugurées entre 1925 et 1930, la Maison des étudiants canadien (inaugurée le 30 octobre 1926), la Maison de la fondation Biermans-Lapôtre, ouverte aux étudiants belges et luxembourgeois (inaugurée le 4 novembre 1927), la Maison de l'Argentine (inaugurée le 27 juin 1928), la Maison de l'Institut national agronomique (inaugurée le 1^{er} janvier 1930), et 3 autres maisons de pays inaugurées en 1930 (Japon, États-Unis et Indochine). Et en cette même année 1930, bien d'autres projets sont dans les tuyaux, comme on dit, et 11 nouvelles Maisons seront inaugurées entre 1930 et 1939.

La Cité en tire au demeurant immédiatement les premières conséquences quant à ses règles de fonctionnement, pour faire en sorte que toutes ces nationalités ne se contentent pas de cohabiter, mais s'interpénètrent. Le principe du brassage n'est certes pas posé comme tel d'emblée dans le caractère impératif qu'il revêt aujourd'hui, mais il est déjà inscrit dès 1927 dans l'acte de donation de la Maison de la Suède, et la finalité sous-jacente est clairement

⁵⁰ On sait aussi que plus tard encore dans le contexte de multiplication des tensions en Europe, il tentera même d'obtenir des autorités françaises pour la Cité, le statut de « lieu de Genève », et donc la protection par le statut de « territoire international », afin de prévenir la Cité contre les effets de la guerre.

assignée à toute la Cité dès le règlement général de 1930, qui promeut les échanges de résidents entre les maisons.

Je me permets d'indiquer au passage, pour ce qui est des demandes formulées par des pays d'avoir une Maison, il y a eu au début des années 1930 celles de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, qui seront assez rapidement écartées, étant observé toutefois paradoxalement que le drapeau à croix gammée sera un des drapeaux qui seront déployés lors de l'inauguration de la Maison internationale, fin 1936.

S'agissant des incidences de la conception de la Cité, telle qu'elle a progressivement prévalu, sur le plan d'aménagement général en cours d'élaboration par L. Bechmann, deux choses me paraissent devoir être tout particulièrement relevées. En premier lieu, l'importance majeure des choix et exigences d'Émile Deutsch de la Meurthe. Le modèle de cité-jardin qu'il a voulu et promu a été déterminant pour la suite. En deuxième lieu, l'incidence de l'ouverture internationale et de l'afflux de candidatures à la construction d'une maison de pays, et le choix, plus ou moins dicté, de donner une sorte de carte blanche aux différents mécènes dans le style de maison qu'ils pouvaient souhaiter. La nécessité de prendre en compte les besoins exprimés par les différents partenaires de la Cité va conduire inévitablement à perturber l'ordonnement et l'harmonie du plan idéal que pouvait avoir en tête L. Bechmann. Bien vite, à la répétition de modules homogènes ouvrant tous sur un square, qui avait été envisagé, il a fallu admettre une certaine juxtaposition d'édifices de forme et d'implantation hétérogènes. L. Bechmann reconnaît au demeurant bien volontiers que le nombre et l'importance des fondations à venir étant inconnu, « il ne peut établir un plan d'ensemble des constructions à imposer », mais seulement « indiquer, à côté des bâtiments déjà construits ou projetés, « des masses supposées, dans l'esprit de ce qui sera probablement exécuté, mais sans que cela constitue un plan à suivre obligatoirement ». Il admet que l'idée d'une ordonnance générale du plan ne cadre d'ailleurs pas avec « le principe admis de la liberté et de la diversité de façades et de silhouettes, suivant l'idée que l'ensemble doit avoir l'aspect « d'une Cité des nations » (lettre de L. Bechmann du 25 juin 1924). Cette idée d'une ordonnance générale est au surplus mise en brèche par la liberté donnée aux fondateurs de Maisons de choisir aussi leur emplacement, du moins dans la limite du possible, avec toutes les perturbations que cela peut entraîner. Ainsi Jean-Hubert Biermans, qui propose une Fondation pour des étudiants belges et luxembourgeois, en raison de la nationalité de son

épouse, désire, du fait de sa propre origine québécoise, une implantation proche de la Maison du Canada, mais une priorité est reconnue sur cet emplacement à l'Argentine, et il doit se replier du côté des États-Unis ; la Fondation arménienne, victime d'éboulement demande à échanger sa concession près du Japon, pour se rapprocher du Collège néerlandais. Et ainsi de suite. Je dois dire que ce jeu de dominos ne manque pas de me rappeler bien des péripéties vécues lors de la dernière phase d'extension de la Cité, que j'ai eu l'honneur de lancer en 2012 en lien avec la Ville de Paris et le rectorat de Paris. Mais c'est une autre histoire. D'autres colloques s'en occuperont le temps venu.

16. Lucien Bechmann, cheville ouvrière du plan d'ensemble de la Cité internationale universitaire de Paris

Brigitte Blanc, archiviste-paléographe et auteur de l'ouvrage *La Cité internationale universitaire de Paris. De la cité-jardin à la cité-monde*, Lyon, Éditions Lieux-Dits, 2017.

Lucien Bechmann a joué un rôle déterminant dans l'élaboration du plan de lotissement de la Cité internationale universitaire de Paris (CIUP). Initialement impliqué comme maître d'œuvre de la Fondation Deutsch de la Meurthe dès 1921, il devient, en 1923, conseiller technique officiel de l'Université pour l'ensemble du projet. À ce titre, il intervient sur deux points essentiels : la densité de population étudiante à loger par hectare et l'élaboration d'un schéma directeur garantissant l'unité architecturale de la Cité, dans le respect de l'idéal de la cité-jardin.

Avant cette nomination, il avait déjà pris part à deux commissions techniques instituées en 1921 par le recteur pour préparer l'organisation de la future Cité : une commission mixte chargée des relations entre la Ville et l'Université, ainsi qu'une commission technique dédiée à l'étude du plan d'aménagement. En 1924, une commission d'architecture vient s'ajouter à ces instances, mais Bechmann, une fois nommé architecte-conseil, se substitue en quelque sorte à ces trois commissions, dont la trace disparaît rapidement. Dès lors, il devient le principal interlocuteur de la Fondation nationale sur toutes les questions d'aménagement. Ses notes et courriers révèlent une préoccupation constante : ne pas s'écarter des principes appliqués à la Fondation Deutsch de la Meurthe, et donc rester fidèle au concept de cité-jardin.



-L. Bechmann (1880-1968). Centre d'archives d'architecture contemporaine, fonds L. Bechmann. © Région Ile-de-France, repro Chloé Bazaud, 2010.

-É. Deutsch de la Meurthe (1847-1924). Centre d'archives d'architecture contemporaine, fonds L. Bechmann. © Région Ile-de-France, repro Chloé Bazaud, 2010.



La Fondation Deutsch de la Meurthe : un « hameau-jardin », cellule-mère de la Cité. Centre d'archives d'architecture contemporaine, fonds L. Bechmann. © Région Île-de-France, repro Chloé Bazaud, 2010.

1. La question de la densité

Le périmètre de la Cité se compose de deux zones distinctes : les terrains de l'enceinte, seuls constructibles, et une zone de servitude réservée à l'aménagement d'un parc et d'installations sportives. La partie constructible couvre 9 hectares, et la première interrogation des fondateurs est de déterminer combien d'étudiants peuvent être logés sur cette superficie. Cette question est examinée le 8 juillet 1921 par la commission mixte, où s'opposent deux visions : celle de la Ville, défendue par Édouard Malherbe, directeur général des travaux de Paris et du département de la Seine, et celle d'Émile Deutsch de la Meurthe, relayée par son architecte.



Emplacement affecté à la Cité universitaire : l'enceinte fortifiée (constructions) en rouge et à l'arrière, la zone (parc) en vert, 1921. Archives nationales. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2011.

La Ville souhaite que la Cité accueille un nombre élevé d'étudiants, supérieur à 400 par hectare, en référence à la densité des habitations ouvrières de Paris qui atteint 2 000. Selon le conseiller municipal Alphonse Deville, cette exigence « s'appuie sur une considération d'ordre moral : l'on n'entend pas qu'il soit créé une sélection d'étudiants, une petite aristocratie très restreinte ». À l'inverse, Émile Deutsch de la Meurthe objecte, lors d'une réunion ultérieure,

qu'il « ne voit pas l'analogie qui existe entre les deux classes, étudiants et ouvriers » et que « les étudiants, futures têtes des différents pays du monde, qui propageront les idées de confort et d'hygiène », doivent être « traités d'une façon différente ». Il rappelle alors la nature de son projet : « édifier des pavillons peu élevés, séparés par de larges espaces et encadrés de verdure », destinés à loger environ 350 étudiants sur 2 hectares. Cette position est également celle de Bechmann, qui préconise une densité maximale de 200 à 250 étudiants par hectare. Toutefois, il se déclare disposé à examiner la question sous ses divers aspects, en prenant pour base le chiffre avancé par la Ville, soit 450 étudiants par hectare.

Cette étude est présentée à l'Hôtel de Ville le 15 juillet suivant. En s'appuyant sur un bâtiment type de 100 mètres de long, Bechmann propose un dispositif théorique permettant d'accueillir entre 380 et 510 habitants, tout en intégrant de véritables jardins. Ce schéma conduit toutefois à la création de maisons de rapport de 4 à 5 étages.

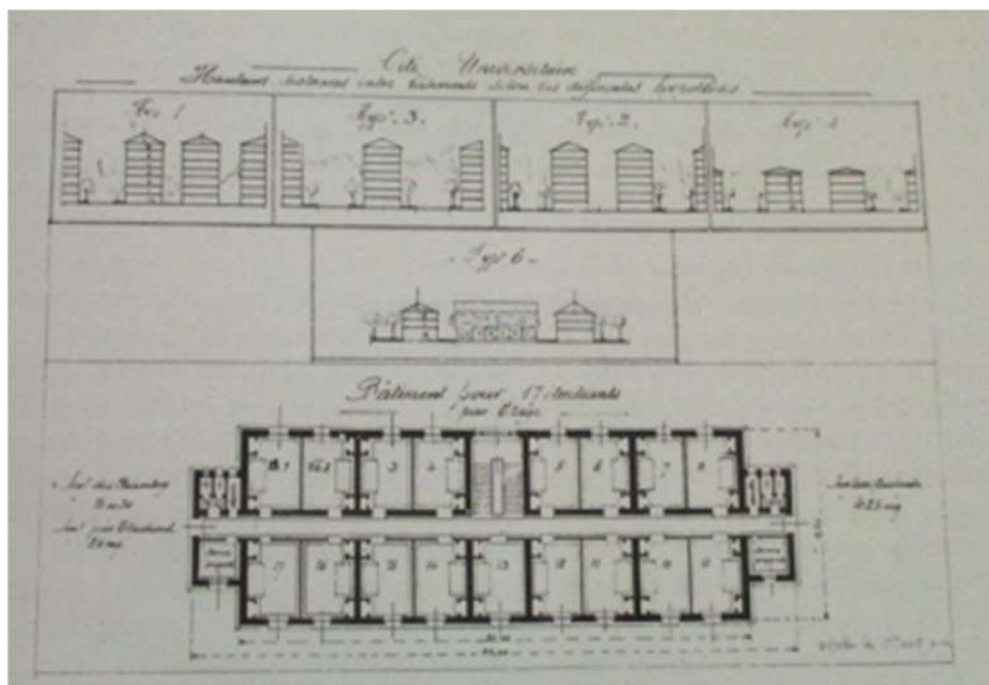
À l'inverse, si l'on souhaite donner à la Cité « un aspect aéré, pittoresque » et éviter qu'elle ne prenne « le caractère d'un morceau de ville », la conclusion est que « 200 habitants à l'hectare semble être la densité admissible ». Dans un ensemble de 1 800 habitants, la position centrale et « les sacrifices de terrain » consentis à la Fondation Deutsch de la Meurthe (2 hectares) ainsi qu'aux premières fondations étrangères, apparaissent comme « une réclame profitable », un « modèle séduisant » susceptible de « susciter les appuis et les dons nécessaires pour achever l'œuvre » envisagée.

Ces conclusions, jugées trop éloignées des attentes, sont mal reçues par le Conseil municipal. L'assemblée estime que l'architecte, « victime d'une illusion », a voulu « faire quelque chose de beau sur le terrain » sans tenir suffisamment compte de la « situation toute spéciale de la Cité, placée entre deux parcs », laquelle permettrait d'accroître sensiblement le nombre de résidents dans des conditions raisonnables d'hygiène.

Le Conseil demande donc un nouvel examen du problème, confié le 20 juillet suivant à un petit comité composé de Bechmann et des architectes H.-P. Nénot, René-Édouard André et Louis Bonnier, alors inspecteur général des services techniques d'architecture et d'esthétique de la Seine.

Après s'être documenté auprès d'architectes spécialisés dans les HBM et les cités-jardins, le comité entreprend des investigations sur le terrain, à Paris et dans sa périphérie. Une douzaine

d'établissements sont visités, l'attention portant principalement sur la surface des chambres, les espaces communs et les sanitaires. Ces observations conduisent à fixer à 25 m² la surface moyenne à attribuer à chaque étudiant.



Rapport L. Bonnier : schéma des bâtiments selon différentes hypothèses de densité, 1921. Archives nationales. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2011.

À partir de ces données, les rapporteurs établissent, pour les 8 hectares de la Cité destinés à l'habitation (un hectare étant réservé aux services généraux), une échelle de densité fondée sur six hypothèses. Celle-ci s'étend « de l'agglomération intense du Paris contemporain à l'extrême dilution des cottages aristocratiques ». Autrement dit, des possibilités offertes par le règlement de 1902 — qui permettrait de loger jusqu'à 1 060 étudiants par hectare — à la proposition de Bechmann, fixant la densité à 200 étudiants par hectare, soit 1 600 pour l'ensemble du terrain.

Entre ces deux extrêmes, les auteurs du rapport privilégient la quatrième hypothèse, inspirée du Comité de patronage des HBM du département de la Seine : avec des bâtiments limités à

trois étages, la densité atteindrait 525 étudiants par hectare, soit 4 200 pour les 8 hectares constructibles.

Après un examen approfondi des différentes options, la commission s'accorde finalement sur un chiffre d'environ 3 000 occupants. En tenant compte des 1,5 hectares concédés à Émile Deutsch de la Meurthe, la densité retenue est de 405 étudiants par hectare sur les 6,5 hectares restants. Toutefois, ce chiffre de 3 000 est considéré par le préfet comme « un minimum ». La Fondation nationale partage cette appréciation, puisque la *Note de présentation de la Cité universitaire destinée aux futurs concessionnaires de terrain* propose une fourchette très large et précise que les maisons à construire devront accueillir « 400 personnes au minimum par hectare, et le double au maximum ».

La décision finale s'éloigne donc considérablement des préconisations de Bechmann, et l'écart se creuse encore dans les années suivantes sous l'effet de l'afflux des demandes et du rythme accéléré des constructions. En 1927, la moitié du domaine est déjà lotie, et la nécessité d'économiser l'espace conduit la Fondation nationale à reprendre les conclusions du rapport de Louis Bonnier, favorables à une densité de 525 étudiants par hectare. Les terrains concédés, notamment pour les fondations les plus importantes, sont désormais répartis sur la base de 500 étudiants par hectare, contraignant les architectes à gagner de la place en hauteur. Alors que les premiers pavillons ne dépassaient pas trois étages en moyenne (comme celui du Canada), Armand Guéritte doit, pour loger les 220 résidents de la Fondation Biermans-Lapôte, construire cinq niveaux au-dessus du rez-de-chaussée et de l'entresol. La même contrainte s'impose aux pavillons de l'Espagne et des États-Unis, qui atteignent respectivement six et sept étages.



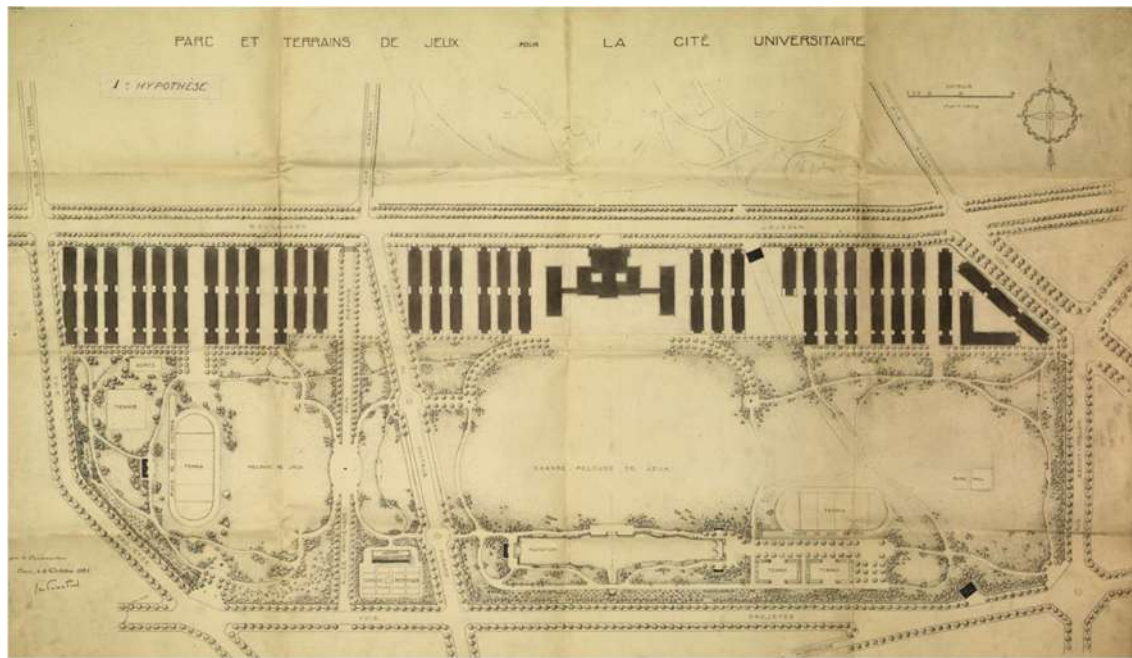
-Maison des étudiants canadiens, projet, 1926. © CIUP/DR.

-La CIUP en 2015, côté boulevard Jourdan. © Laurent Delage, Balloïde-photo, 2015.

Face à cette évolution, Bechmann exprime à plusieurs reprises sa crainte de voir la Cité universitaire engagée dans une voie regrettable, qui, selon lui, « va dénaturer [son] caractère d'ensemble » et lui donner un aspect bien différent de celui envisagé à l'origine. En 1926, il écrit : « Il est agréable sur le papier de se dire qu'on logera plus d'étudiants ; mais lorsque les bâtiments seront achevés, on verra des groupes de constructions qui rappelleront les groupes "à loyers modérés" qu'on construit aux portes de Paris, et l'on aura sans doute une surprise et un regret. » Et en 1929, il ajoute : « J'ai toujours lutté pour plus d'espace, plus d'air, moins de casernes, et mes efforts n'ont eu que bien peu de succès. »

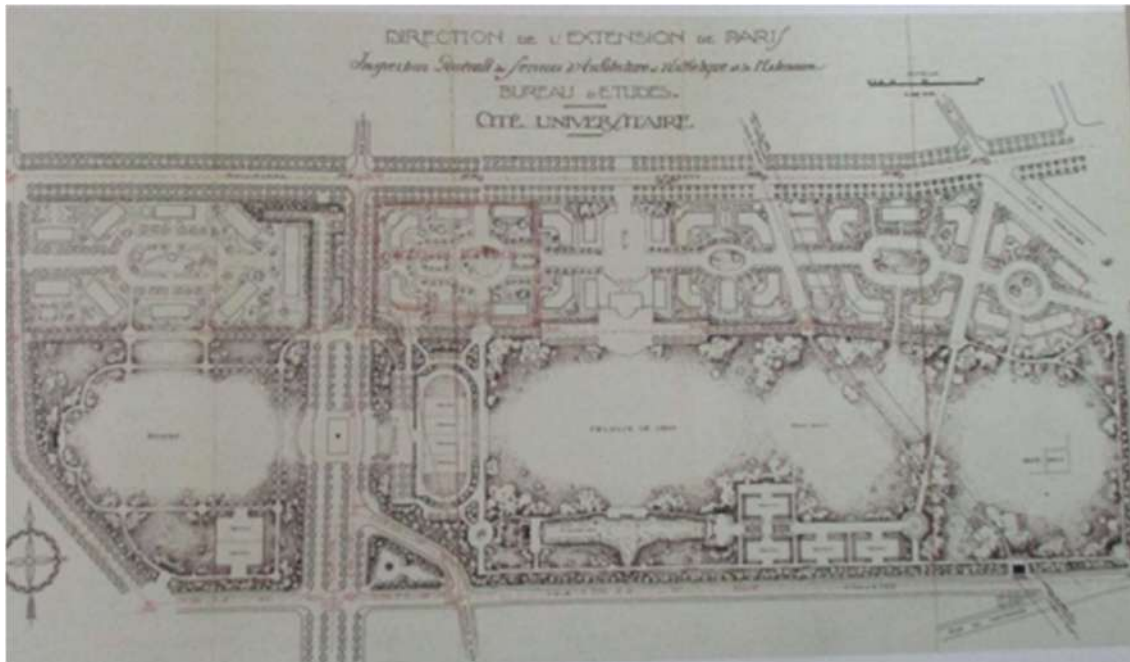
2. Le plan de lotissement de la Cité

Conformément à la convention du 7 juin 1921, le plan d'aménagement général de la Cité et de son parc doit être arrêté d'un commun accord entre la Ville et l'Université. La réalisation du parc est confiée à Claude Nicolas Forestier, conservateur du secteur ouest des promenades de Paris. Quant à l'organisation de la partie constructible, elle revient à la commission technique de l'Université, où Bechmann joue un rôle central. À la fin de l'année 1921, celle-ci remet, à titre de première approximation, un avant-projet qui divise le terrain en 28 bandes parallèles, avec façades sur le boulevard militaire et sur la zone. Ce document sommaire ne comporte toutefois ni bâtiments ni plantations.



Le terrain constructible divisé en bandes parallèles de part et d'autre du bâtiment des services centraux, plan, 1921. Archives nationales. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2011.

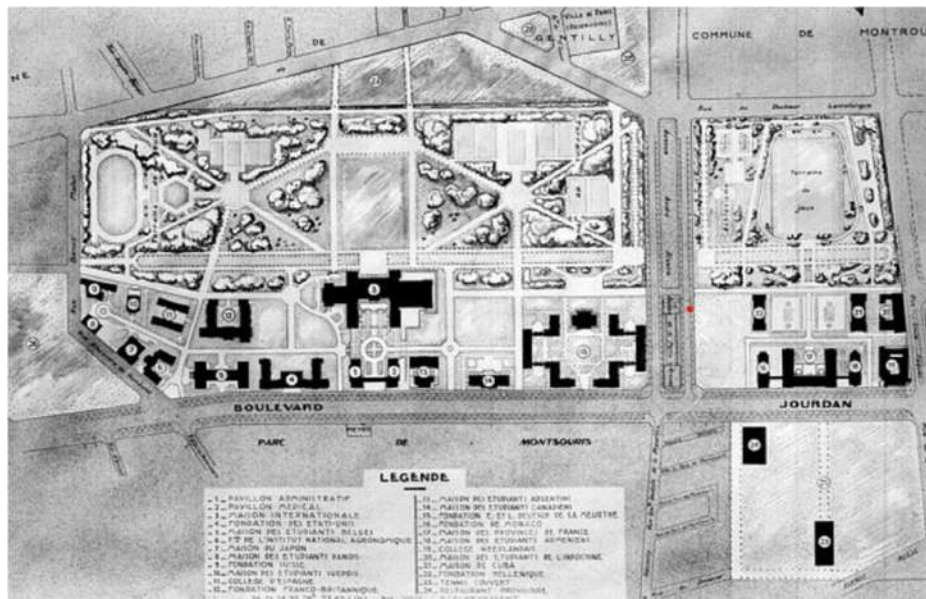
À la réception de ce schéma théorique, le préfet de la Seine exprime son étonnement : selon lui, ce parti s'écarte totalement de la conception défendue par la Ville de Paris et par Émile Deutsch de la Meurthe, celle d'une « Cité-jardin urbanisée, variée et élégante, formée de constructions éparses dans la verdure et les massifs fleuris ». À la suite de discussions et d'échanges, ses services et les représentants de l'Université mettent au point un projet « d'un tout autre caractère que les bandes parallèles primitivement tracées ». En juillet 1923, ce nouveau plan est présenté au Congrès international d'urbanisme de Strasbourg sous la signature de Lucien Bechmann, qui rectifie l'erreur et précise qu'il « résulte d'une collaboration de l'Université, qu'il a assistée comme conseil, et de la Ville de Paris ».



Plan exposé en juillet 1923 au Congrès international d'urbanisme de Strasbourg. AD Paris. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2013.

Dans ce plan d'ensemble apparaissent les principales caractéristiques des cités-jardins, que Bechmann applique alors, à petite échelle, à la Fondation Deutsch de la Meurthe. Cette orientation prolonge un voyage d'études préparatoires réalisé en 1921 à Letchworth et Hampstead, deux cités-jardins où Bechmann constate « réalisé tout ce qu'[il] préconise », en particulier « l'unité de plan et l'harmonie dans la diversité ».

C'est bien cette conception qui se reflète dans le plan présenté à Strasbourg : il s'organise selon une trame régulière, avec un alignement de « squares » reliés par un axe planté. Entourées de bâtiments déclinés en trois types et disposés au milieu de jardins, ces placettes composent de véritables îlots de verdure. Au centre, un espace transversal est réservé à l'implantation du bâtiment des services généraux.



Plan d'ensemble de la Cité. État en 1939. © CIUP/DR.

Dans les faits, ce dispositif idéal est rapidement remis en cause par les modalités mêmes de développement de la Cité universitaire, peu compatibles avec l'idée de fixer à l'avance les volumes et les masses des bâtiments.

Au lieu des modules égalitaires et des squares prévus dans le plan de 1923, les plans élaborés dans les années suivantes — et reflétant la construction effective des bâtiments — révèlent une juxtaposition d'édifices aux formes et implantations hétérogènes, de capacités inégales. Cette diversité s'explique par l'inégalité des moyens financiers et par la variété des objectifs d'hébergement des fondateurs, qui ne permettent d'imposer aux architectes que des directives générales, en dehors desquelles ils disposent d'une large liberté dans l'exécution des travaux.

En juin 1924, Lucien Bechmann, chargé de répartir les terrains, expose sa position au directeur de l'Extension de Paris, surpris de recevoir un plan réduit au seul tracé des voies, jugé trop incomplet pour être soumis au Conseil municipal. Bechmann répond qu'il est impossible de « faire un plan d'ensemble des constructions à imposer aux fondations de la Cité » ; on ne peut que « faire figurer les masses des bâtiments déjà exécutés ou projetés, et pour le surplus indiquer des masses supposées, sans que cela constitue un plan à suivre obligatoirement ». Le nombre et l'importance des fondations futures étant inconnus, il paraît impossible de

procéder autrement. De plus, conformément au souhait de la Fondation nationale, l'ensemble doit avoir l'aspect d'une « Cité des Nations », reflétant les architectures nationales, et non un aspect uniforme. Les fondateurs, de leur côté, conservent la liberté de choisir l'emplacement de leurs parcelles tant que des terrains restent disponibles.

Convaincue par ces arguments, la Ville de Paris renonce à exiger une mise au point détaillée. Par délibération de juillet 1925, elle approuve le dispositif proposé, qui ne fixe que les grandes lignes de l'aménagement, avec le tracé des allées et des parcelles déjà concédées.

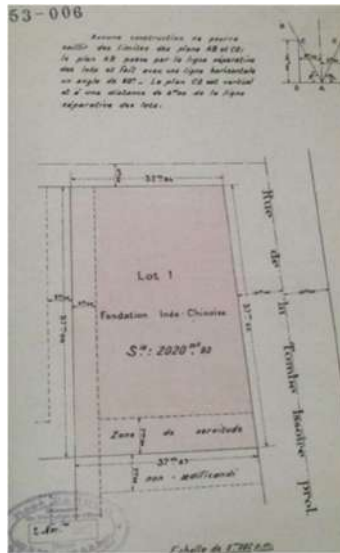
3. Le règlement d'architecture

Bechmann est également chargé de définir les règles que les architectes devront respecter dans leurs projets. Celles-ci ne portent pas sur les caractéristiques formelles des bâtiments, pour lesquelles une entière liberté est laissée aux concepteurs. Les directives, volontairement générales, visent surtout à garantir à la Cité l'aspect d'une cité-jardin : une trame aérée, une végétation abondante, et, par là même, l'unité et l'harmonie de l'ensemble.

Ces prescriptions sont énoncées dans un règlement que Bechmann soumet en février 1928 à la Fondation nationale. Elles portent principalement sur deux points :

-l'approbation des plans : les fondations doivent soumettre à l'Université un avant-projet de leur construction avant de pouvoir obtenir une concession définitive.

-l'interdiction des clôtures entre les fondations et l'aménagement des jardins (article 9) : dans les limites de chaque lot, une zone de servitude est réservée autour de l'espace constructible pour la création de jardins et d'allées, destinés à desservir les maisons et à les relier au parc. L'absence de clôture en bordure des allées doit renforcer l'impression « d'un parc dans lequel la circulation reste libre ». Seules les haies basses sont admises, afin de produire un effet décoratif ou de masquer les différences de niveau ». En isolant [les bâtiments] dans des masses de verdure », les arbustes et plantations doivent également « atténuer les différences d'aspect et de dimensions ».



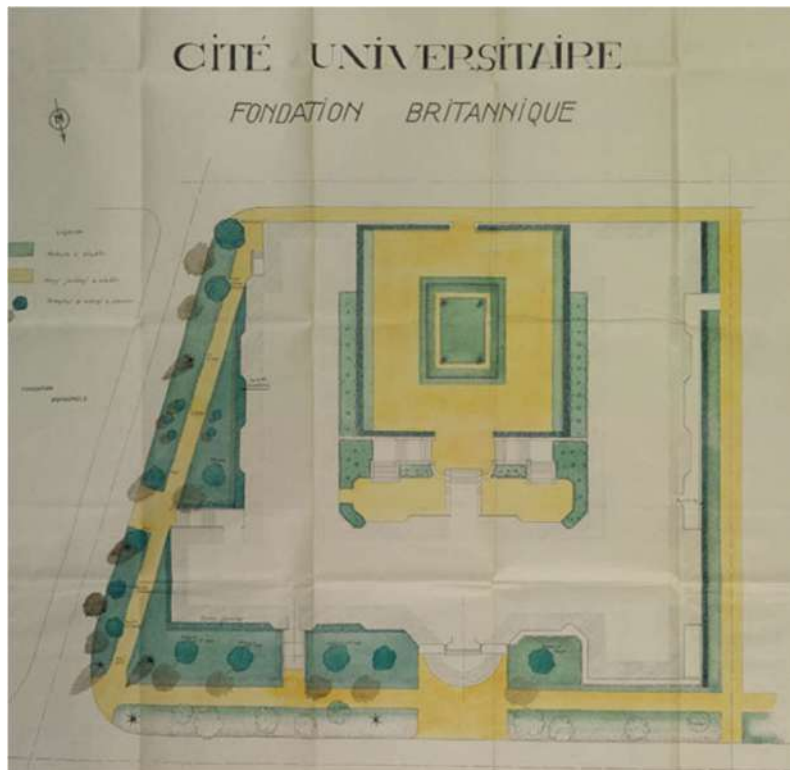
-Maison de l'Indochine, plan de la parcelle dressé par le géomètre René Danger, 1927. Archives nationales. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2012.

-Allée de séparation entre deux maisons. © Région Île-de-France, Philippe Ayrault, 2017.

À la charge de chaque fondation, les jardins présentent des dimensions et des aspects très variés. Ils peuvent se réduire à une simple plate-bande, plantée ou non, bordée d'une petite allée sablée — comme sur les façades latérales des maisons de l'Espagne, de Cuba et de la Grèce — ou prendre la forme d'un véritable jardin intérieur, à l'image de celui du Collège franco-britannique.



Fondation hellénique, vue d'ensemble. © Région Île-de-France, Philippe Ayrault, 2013.



Jardin du Collège franco-britannique, projet, s. d. Archives nationales. © Région Île-de-France, repro Philippe Ayrault, 2012.

D'autres servitudes, non prévues par le règlement, ont été adoptées par la commission d'architecture dans les premiers temps de de son activité. Lors de sa séance du 20 juin 1924, elle décide ainsi que les pavillons seront espacés de 20 à 25 mètres et séparés par des rideaux d'arbres. Sur la base d'un rapport de Bechmann, et compte tenu du faible gabarit des constructions limitées à trois étages, cet espacement est ramené à 10 mètres. Cependant la tendance s'affirme rapidement, on l'a vu, à porter le nombre d'étages à cinq ou six, sans que l'espace entre la ligne séparative et les bâtiments soit augmenté en conséquence, ce que Bechmann juge particulièrement préjudiciable à l'esthétique et à la cohérence du site. Une fois de plus, il condamne formellement une décision née de « la politique nouvelle dont [il n'a] pu, malgré [ses] efforts répétés, empêcher l'adoption ». En divergence de vues avec les responsables de la Cité sur les projets d'aménagement mais conservant son rôle d'architecte-conseil, il exprime avec constance sa fidélité au projet d'origine et sa déception devant une évolution qu'il n'a pu enrayer.

17. La dimension paysagère de la Fondation Deutsch de la Meurthe : une lecture multiscale de l'actualité

Bernadette Blanchon, architecte DPLG et maîtresse de conférences à l'École nationale supérieure de paysage Versailles-Marseille.

Nous abordons l'histoire et la conception de la Cité internationale à travers la dimension du paysage, selon une lecture multiscale inspirée de la pensée de Jean-Claude Nicolas Forestier, telle qu'elle se construit et se diffuse à ce moment-là, et en tant qu'elle conserve une certaine actualité.

Cet ingénieur et architecte-paysagiste a participé au projet d'ensemble dès son origine, en tant que Conservateur des Promenades de Paris – secteur Ouest, mais il n'a pas été possible d'éclaircir précisément les échanges et relations entretenues avec L. Bechmann pour cette création. Nous en évoquons d'abord brièvement le contexte dans le domaine de l'art paysager.

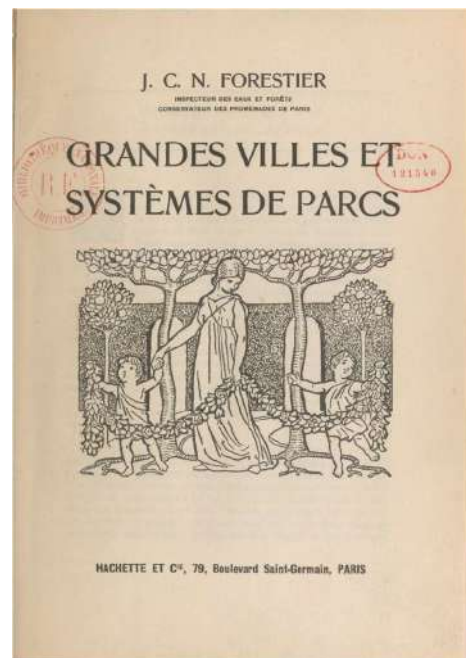
Au tournant du siècle, après les interventions haussmanniennes, les caisses sont vides et on manque de vision globale d'avenir pour la capitale. L'ingénieur Adolphe Alphand a organisé l'aération de la ville par un réseau d'espaces « verdoyants » dont le modèle est reconnu, diffusé, exporté à travers le monde, mais aussi peu à peu critiqué comme mal réparti – privilégiant les beaux quartiers à l'ouest, et trop limité aux pratiques de représentation de la nouvelle bourgeoisie.

Un autre héritage haussmannien est l'annexion des villages périphériques, en 1860, agrandissant Paris jusqu'à l'enceinte de Thiers créée de 1841 à 1844 qui est aussi une barrière fiscale. Cette enceinte et notamment la zone *non aedificandi* qui entoure les bastions et s'étend sur les communes limitrophes va porter les espoirs d'évolution d'une capitale de plus en plus saturée. Les premières conventions de déclassement et de cession à la ville sont interrompues par la guerre. Mais en 1919, les démolitions commencent et un concours d'aménagement et d'extension de Paris est lancé.

JCN Forestier, un précurseur

JCN Forestier (1861-1930), est une figure majeure des débats sur l'évolution de la capitale, notamment autour de la transformation des fortifications parisiennes, débats dans lesquels s'inscrit la réalisation de la Cité internationale et de sa première Fondation. La réflexion théorique de Forestier sur la ville et son implication concrète dans les combats contre la spéculation privée, ont marqué l'ensemble des protagonistes de la fabrique urbaine de son temps et au-delà.

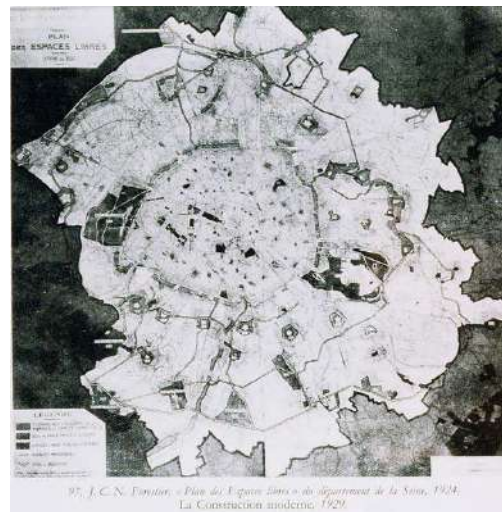
Dans son ouvrage *Grandes Villes et Systèmes de Parcs* (Hachette, 1906), il dénonce l'inaction politique en matière de développement de la capitale. « Paris n'est pas une ville finie » dit-il et cela a aussi un sens spatial : elle n'est pas limitée par ses fortifications, il faut la considérer au-delà et l'inclure dans une vision métropolitaine qui fait alors défaut. Il y montre des exemples de cités jardins, de systèmes de parcs dans le monde comme références pour une nouvelle vision fondée sur le rôle structurant des espaces libres. Il fonde son approche sur un système hiérarchisé qui dépasse celui d'Alphand et va des « Grandes réserves et paysages » jusqu'aux « Jardins d'enfants ». Cependant la notion clef du système est la plus petite, celle d'« Avenue-promenade », inspirée du *Parkway* américain.



-JCN Forestier, portrait. © CIUP/photo Henri Manuel/DR.

-JCN Forestier, *Grandes villes et systèmes de parcs*, Paris, Hachette, 1908 (Ré-édition, Norma, 2001).

Il en a réalisé un exemple d'expérimentation concrète pour le réaménagement de l'avenue de Breteuil, dès 1897, dans l'axe de l'hôtel des Invalides dans le 7^e arrondissement de Paris, en prévision de l'exposition universelle de 1900 (Invalides-Champ de Mars-Trocadéro). Il renvoie les circulations mécaniques sur les côtés d'un axe central de promenade entre deux mails plantés. Ce linéaire engazonné dessine un léger creux en coupe, en forme de boulingrin, à la fois dispositif technique et optique qui augmente la surface perçue de « vert ». L'avenue devait relier les Invalides à un parc urbain prévu au sud qui n'a pas été réalisé. Comme à la Cité universitaire, l'Avenue de Breteuil reflète la cohérence du projet de Forestier de l'échelle urbaine au dessin de détail.



-Avenue de Breteuil, Paris, 1993. © Ville de Paris, Service des Parcs et Jardins.

-« Plan des espaces libres » du département de la Seine, 1924, *La Construction Moderne*, 1929.

Membre fondateur de la SFU (Société française des urbanistes, 1911), Forestier se plaisait à se présenter comme « [Je suis] un vrai homme des villes, j'aime l'air libre et les jardins »⁵¹. Des conventions de déclassement de l'enceinte avant la guerre au concours de 1919, il observe et participe à la mise au point du projet pour la ceinture de Paris, à partir d'un recensement des espaces libres dans la métropole de Paris. Cet inventaire de l'existant est une des bases de sa méthode, tandis qu'il fonde ses propositions sur une analyse historique et géographique préalable approfondie, à travers une approche multiscalaire associant dimension

⁵¹ Cité dans Jean Giraudoux, *Pleins pouvoirs*, Paris, Gallimard, 1939.

métropolitaine et matérialité locale. « [...] le plan de ville est insuffisant s'il n'est pas complété par un programme d'ensemble et un plan spécial des espaces libres (...) pour le présent et l'avenir – par un système de parcs »⁵².

Véritable précurseur d'une approche paysagiste toujours d'actualité, il démontre ainsi le rôle des espaces libres plantés comme structure principale du développement urbain. Il entend contrer l'assimilation de l'espace non-construit à du foncier disponible ; il milite contre le lotissement du Champ de mars et la vente du domaine de Bagatelle dans le bois de Boulogne où il crée une célèbre roseraie. À partir de 1911 une carrière internationale lui permet de développer en Espagne et en Amérique du Sud, des ambitions largement réfrénées au sein de l'administration parisienne.

Du Maroc – où il est appelé en 1913 sous le protectorat français, à l'Espagne, il se passionne pour « le jardin sous le climat de l'oranger ». Le jardin arabo-andalou, où une trame architectonique géométrique permet de tisser avec liberté et souplesse le matériau végétal, inspire notamment ses travaux pour les expositions Ibérico-américaines de Séville (Parc Maria Luisa, 1911-1929), et de Barcelone sur le coteau de Montjuich. Reconnu pour son expertise sur le jardin moderne au début du XX^e siècle, Forestier est Inspecteur Général de l'Art des Jardins pour l'exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes en 1925, où il s'attache à montrer qu'il n'y a pas que deux styles de jardins « à la française / à l'anglaise »⁵³, soutenant les expérimentations « cubistes » d'architectes modernistes ainsi que celles d'un certain Le Corbusier.

On voit que JCN Forestier était un homme bien occupé dans ces années de création de la Cité universitaire ! Depuis le concours de 1919, il cherche à esquisser un système de parcs métropolitains au sud de Paris et c'est sa participation au projet de la Cité internationale universitaire de Paris qui va lui permettre de concrétiser cette idée.

⁵² JCN Forestier, *Grandes villes et systèmes de Parcs*, Hachette, 1908.

⁵³ JCN Forestier, « Les jardins de l'exposition des Arts Décoratifs », *La gazette illustrée des amateurs de Jardins*, 1925.

Une lecture multiscalaire : du métropolitain au local

Nous avons ainsi voulu situer la Fondation Deutsch de la Meurthe dans une lecture multiscalaire à la fois historique et contemporaine, inspirée de ces travaux. Nous avons balayé l'ensemble constitué par la Fondation à travers les échelles spatiales, de la plus large à la plus fine et concrète de la matérialité des lieux, en passant par celle du plan de masse.

À l'échelle géographique, la Cité universitaire s'étend sur les deux bassins versants de la Bièvre pour sa partie est et de la Seine côté ouest, marquant son sol d'une topographie discrète mais tout à fait effective. Historiquement, le projet s'inscrit à la croisée des projets pour une Ceinture verte parisienne et d'une « Radiale sud universitaire » portée par JCN Forestier dans ces mêmes années, du quartier latin au parc de Sceaux dont Forestier a également la charge.

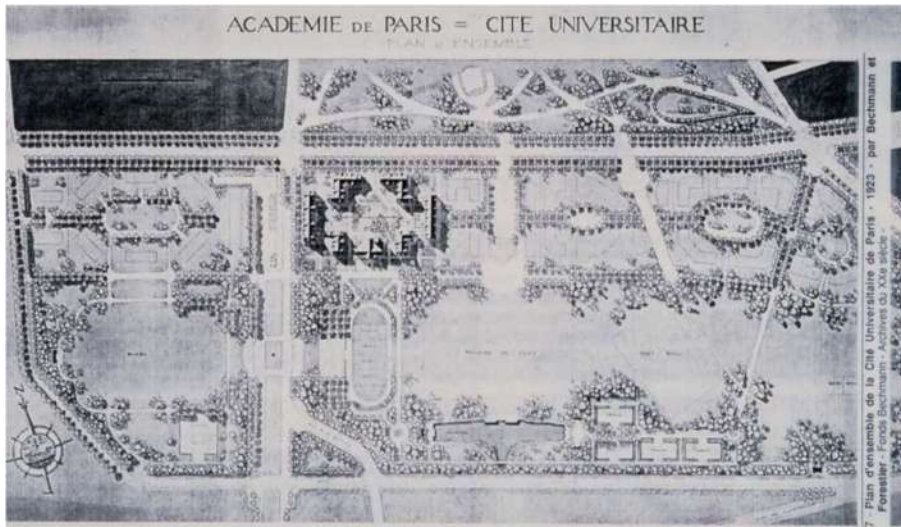
Le site offre une « situation parfaite », jouxtant le parc Montsouris, bien relié au quartier Latin par de grandes voies entièrement plantées d'arbres, véritable promenade reliant le centre d'habitation au centre d'étude : jardin du Luxembourg, allées de l'Observatoire, avenue René Coty. Tandis que la ligne de chemin de fer qui traverse le terrain le relie d'un côté au quartier latin et de l'autre rejoint le parc de Sceaux- enfin racheté par le département de Seine en 1923.

Les plans d'ensemble successifs de la Fondation Deutsch par L. Bechmann sont composés autour d'un espace central collectif, d'abord cité-jardin pour étudiants puis collège britannique. Cet espace central conserve une filiation avec l'idéal collectif porté par les cités-jardins et en phase avec le projet de Jacques Gréber pour la section du concours de 1919 consacrée à la ceinture.

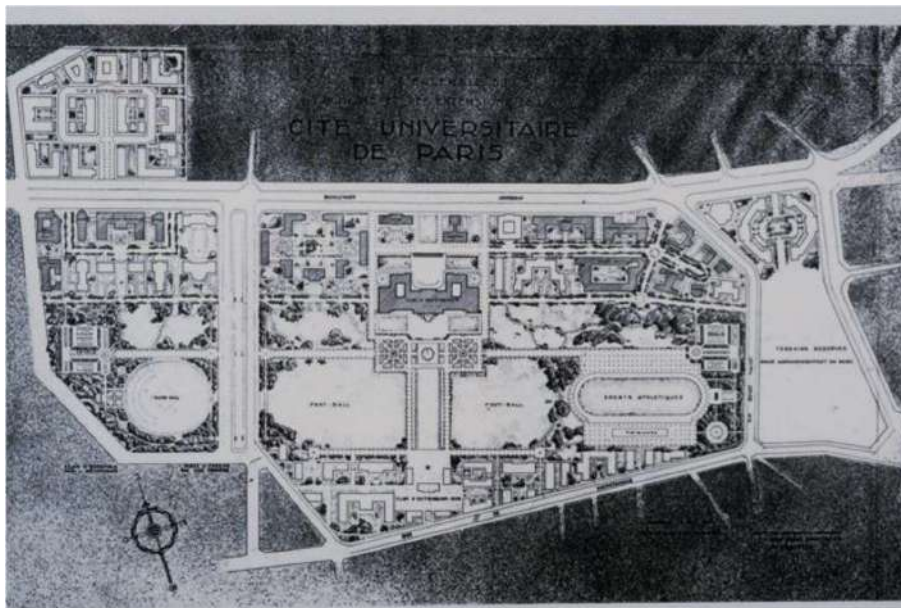


-Fondation Deutsch de la Meurthe : premier projet. © Archives d'Architecture, Fonds Bechmann.

-Fondation Deutsch de la Meurthe : projet final. © Archives d'Architecture, Fonds Bechmann.

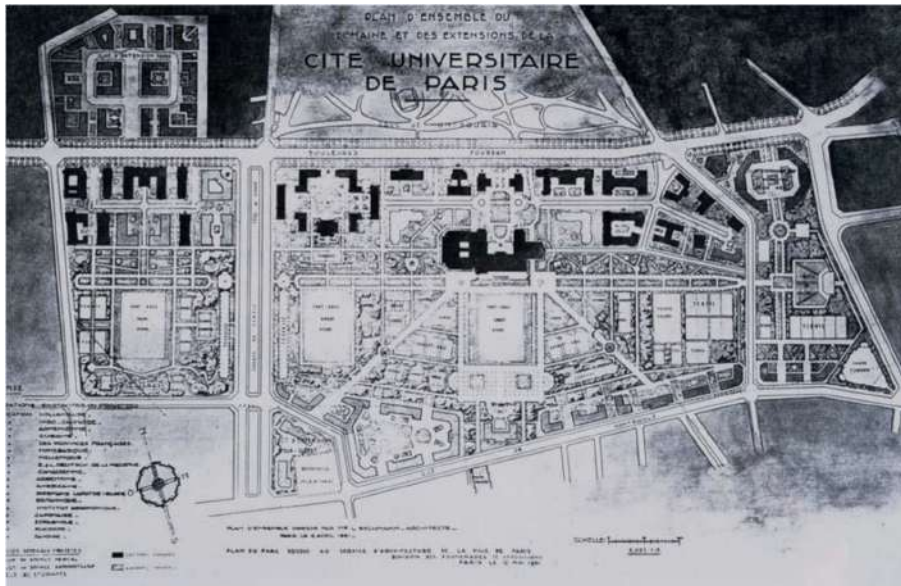


Plan de la Cité universitaire de Paris, JCN Forestier et L Bechmann, 1921. © Archives d'Architecture, Fonds Bechmann.



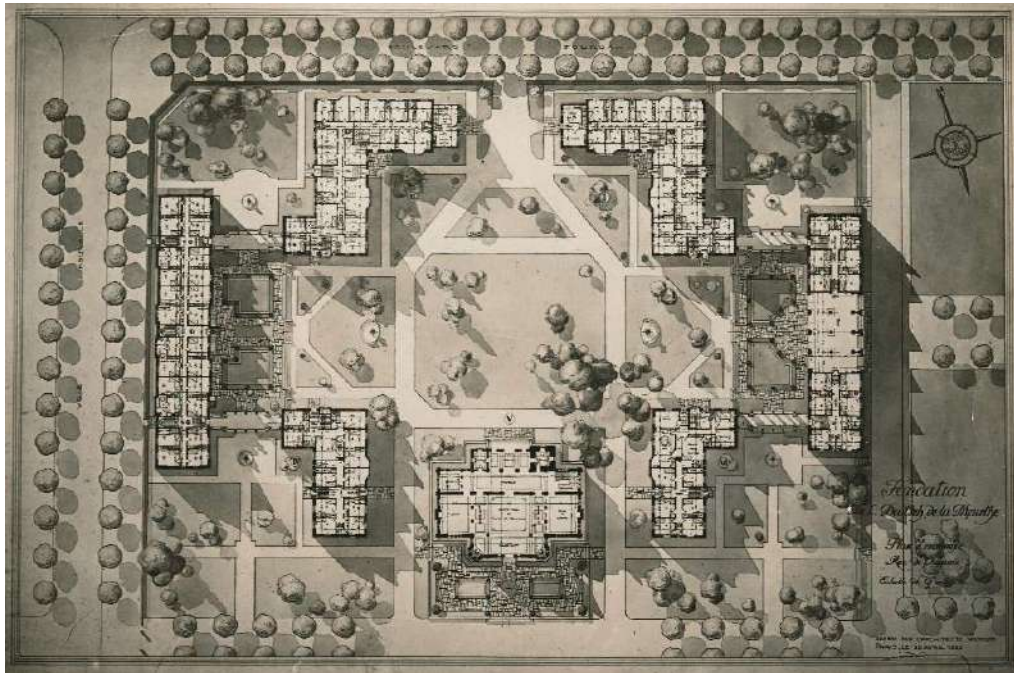
Plan de la Cité universitaire de Paris, JCN Forestier, 1929. Archives d'Architecture, Fonds Bechmann.

« il faut dans le terrain entourant les bâtiments affectés au logement des étudiants, des jardins qui, tout en ayant l'aspect vraiment jardin, soient aménagés pour se prêter à la pratique des sports ». JCN Forestier



Plan de la Cité universitaire de Paris, L. Azéma, 1931. © Archives d'Architecture, Fonds Bechmann.

Si les plans d'ensemble de la Cité délaissent rapidement cette organisation qui apporte une échelle d'espaces collectifs intermédiaire et donne des qualités particulières à la première Fondation, les principales structures du parc conçu par Forestier sont conservées tel ce double mail qui sépare les résidences du parc de sports, véritable lieu de vie et précieux dispositif climatique à préserver aujourd'hui. Notons l'élégance et la sobriété du plan de Forestier (1929) non réalisé, au regard du morcellement excessif du plan – refusé par A. Honnorat, proposé par Léon Azéma (1931). Ce dernier succède à Forestier à la Ville de Paris, tant pour le parc de la cité universitaire que pour le parc de Sceaux dont il orchestrera la restauration.



La Fondation Deutsch de la Meurthe : porosité et centralité, autour d'un espace central collectif, les angles ouverts préservent les traversées physiques et mentales. Plan d'ensemble, 1923. Présentation au congrès de Strasbourg. © CIUP/dessin Lucien Bechmann/1923.



La Fondation Deutsch de la Meurthe : Intimité et centralité, autour d'un espace central collectif. Encyclopédie d'architecture « Cité-jardins ». © Archives d'architecture, Fonds Bechmann.

Enfin, à la Fondation Deutsch, les détails qui articulent cet ensemble à son sol, escaliers, plantations, pergolas ... traduisent autant la situation géographique évoquée plus haut, que cet idéal social généreux, en préservant continuités et ouvertures, sans clôtures conformément au cahier des charges alors en vigueur.



Articulations spatiales : pergolas, seuils, haies © B. Blanchon.

Comme pour l'avenue de Breteuil, on peut ainsi éprouver la cohérence de cet aménagement à travers les échelles de conception, de réalisation et d'usages et interroger sa permanence et son évolution dans le temps.

Reprise de la Radiale Sud Universitaire après la Seconde Guerre mondiale

La Radiale Sud Universitaire a été reprise après la Seconde Guerre mondiale, par l'architecte moderniste Eugène Beaudouin (1898-1983) – qui avait travaillé avec JCN Forestier sur le plan de La Havane (1926-28), pour des projets d'extension de l'université au sud de la capitale. Si l'idée d'une nouvelle cité universitaire dans le parc de Sceaux est abandonnée, la résidence universitaire Jean ZAY (1954) qu'il conçoit, trouve place sur un terrain de 11 ha qui lui fait face, matérialisant cette radiale sud, un peu oubliée et qui ne demande qu'à être ravivée.

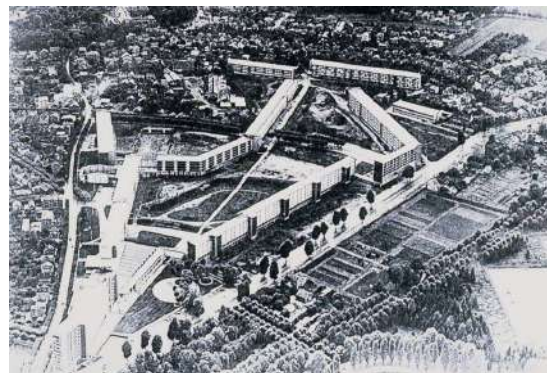


JCN Forestier : une approche multiscalaire. De la dimension métropolitaine aux articulations spatiales locales. À la croisée de la ceinture verte et d'une Radiale Sud Universitaire (1922-23).

-Eugène Beaudoin : Ministère de l'Éducation Nationale, Direction Générale de l'Architecture, 1945-49 : Plan de situation des projets d'aménagement et d'extension des établissements de l'Université de Paris.

© Archives nationales (France).

-Implantations universitaires au sud de Paris au long de la ligne de Sceaux et de la vallée de la Bièvre. © ENSP.



-Eugène Beaudoin : Ministère de l'Éducation Nationale, Direction Générale de l'Architecture, 1945-49. Projets d'aménagement et d'extension des établissements de l'Université de Paris. Carnets d'esquisses pour un campus résidentiel dans le Parc de Sceaux. © Archives nationales (France).

-Campus Résidentiel Jean Zay. Vue aérienne ca. 1960. © Archives nationales (France).

Une vision prospective

Ainsi ce que JCN Forestier opère, c'est à la fois une relecture des tracés historiques de Le Nôtre (reliant le parc de Sceaux au Jardin du Luxembourg) et par une connaissance fine du terrain, l'inscription de ces tracés dans une actualité en leur reconnaissant une équivalence avec les armatures contemporaines des infrastructures ; autant de données mobilisables, à associer au potentiel des cités-jardins et ensembles d'habitations, pour des continuités physiques, végétales et de sol vivant indispensables aujourd'hui.



Tracés classiques, géographie et infrastructures. © Yukio Chapuis et Jeremy Thompson, PFE ENSAPLV, 2024.

« La fragmentation d'un ensemble d'espaces libres qui auraient pu être reliés par des Avenues-promenade dans la mise en œuvre de restauration – comme celle du parc de Sceaux- ou la création du parc de la Cité Universitaire, ne diminue pas notablement la surface totale d'un tel programme mais en altère considérablement « le caractère, l'agrément, l'efficacité et la capacité ». JCN Forestier

Ainsi, la Cité universitaire et sa première Fondation représentent une réalisation emblématique du projet de paysage, témoignant d'une pensée d'actualité. Un projet iconique et fondateur du paysagisme contemporain dont les composantes, au-delà du modèle qu'elles

représentent, offrent des pistes de revalorisation et de développement à l'heure des transitions climatiques, environnementales et sociales.



La pelouse centrale derrière le bâtiment des Services généraux fondation Nationale lors des 30 ans de la loi Paysage, Juin 2023. © B. Blanchon.



La Fondation Deutsch de la Meurthe investie par l'Assistance publique durant l'occupation allemande.

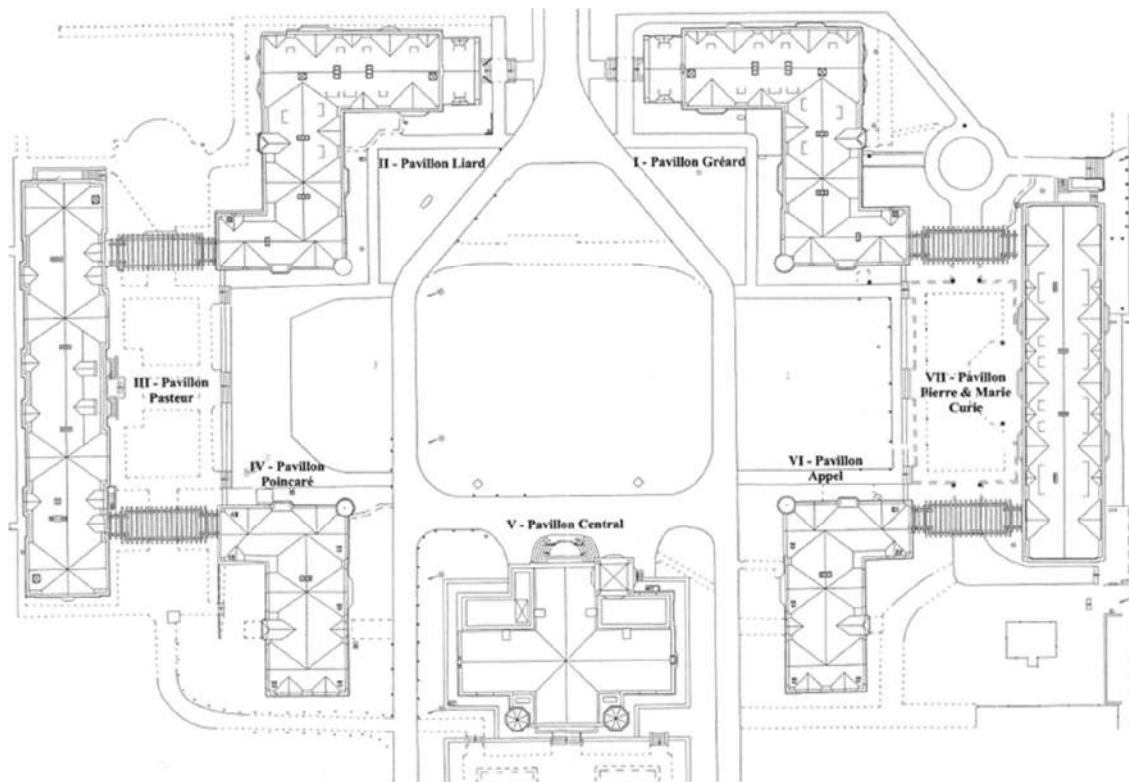
-Au premier plan à gauche et au centre : Pierre Blanchon, interne en médecine et Nicolle Rochette, interne en pharmacie et économiste de la salle de garde commune. Mes parents se marièrent en 1945. © Fonds familial B. Blanchon.

-Nicolle Rochette à la fenêtre de sa chambre. 1944. © Fonds familial B. Blanchon.

Ce papier leur est dédié.

18. La réhabilitation des pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe

Vincent Mallard, urbaniste général de l'État et architecte DPLG, directeur du patrimoine de la Cité internationale universitaire de Paris de 2000 à 2025.



Plan d'ensemble de la Fondation Deutsch de la Meurthe. © CIUP/DR.

Le point de départ des réhabilitations des pavillons de la Fondation Deutsch de la Meurthe correspond à un double constat :

- La nécessité de procéder à une remise à niveau qualitative des logements étudiants de la Cité internationale, notamment en ce qui concerne leur confort (la grande majorité des chambres ne disposent pas de salle de bain privative ni d'accès internet, l'état des chambres est globalement vétuste)

- La prise de conscience de la grande qualité patrimoniale de la Fondation Deutsch de la Meurthe, parmi d'autres bâtiments patrimoniaux.

Cette prise de conscience fait suite à la campagne de travaux de remplacement des menuiseries métalliques donnant sur le boulevard Jourdan des pavillons Liard et Gréard réalisés en 1987 et à ses retentissements :

Dès janvier 1988, Roland Bechmann, fils de Lucien et architecte s'inquiétait « de la défiguration des façades que peut entraîner la modification des fenêtres ».



Pavillon Liard : menuiseries extérieures en PVC blanc. © CIUP/DR.

En mars 1989, l'architecte des bâtiments de France Jean-Louis Hannebert informait le directeur de la Fondation Deutsch de la Meurthe que la Cité internationale universitaire de Paris était inscrite à l'inventaire des sites protégés et demandait que les bâtiments soient remis dans leur état antérieur⁵⁴.

⁵⁴ En effet, le site du parc Est de la Cité internationale est inscrit depuis le 6 août 1975.

La protection de la Fondation Deutsch par la DRAC intervient en 1998 (façades, toitures, jardins, hall et grand salon du pavillon central).

Dès 1999, la Cité internationale confie à l'architecte en chef des monuments historiques Thierry Algrin une étude préalable sur l'ensemble des pavillons :

- Mise à jour des plans, de l'état existant de la totalité des bâtiments constituant la Fondation Deutsch de la Meurthe.
- Le diagnostic et l'avant-projet sommaire, selon un programme donné en annexe de la réhabilitation du pavillon central de la Fondation Deutsche de la Meurthe.
- Le diagnostic et l'avant-projet sommaire des couvertures de tous les pavillons.
- Le diagnostic et l'avant-projet sommaire de la restauration des fenêtres.

Le prototype de la fenêtre en restitution sera établi en 2002. Il sera légèrement modifié pour recevoir des vitrages plus épais qu'à l'origine afin de respecter la réglementation acoustique pour les parties du bâtiment les plus proches du Boulevard périphérique. Il sera également équipé de joints acoustiques. Les autres fenêtres sont restaurées.

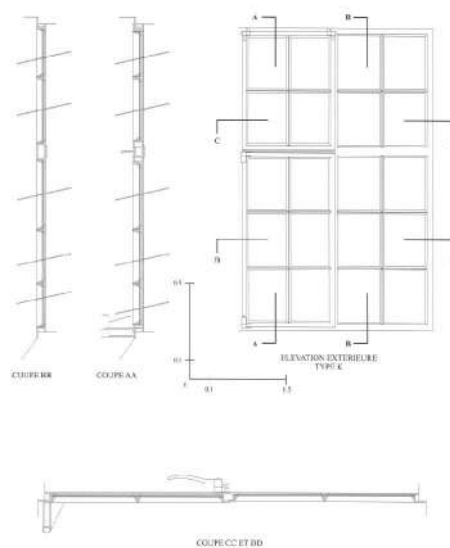
La réhabilitation des pavillons de logement

La réhabilitation du pavillon Pierre et Marie Curie

Elle comprend la restauration des façades, des couvertures, des menuiseries extérieures d'origine, du perron et des pergolas.



Pavillon Pierre et Marie Curie. © CIUP/DR.



-Les fenêtres historiques. © CIUP/DR.

-Restitution des menuiseries extérieures. © CIUP/DR.

Le projet de restauration du clos et du couvert est soumis à l'approbation de la DRAC et fait l'objet d'un permis de construire, comme pour toutes les opérations successives.

Le programme des travaux est orienté sur la création de logements destinés aux chercheurs.

Un bloc sanitaire et une kitchenette sont créés dans chaque appartement, les réseaux de chauffage, d'eau et d'électricité sont entièrement mis à neuf, l'isolation acoustique est améliorée et les logements sont équipés de prises informatiques. La sécurité incendie est améliorée par la mise en place de portes pare-flammes et le désenfumage des escaliers.

Le marché de maîtrise d'œuvre est signé début 2004, avec le groupement d'architectes Thierry Algrin (restauration du clos et du couvert) et Gilles Kahn (aménagements intérieurs). Les travaux sont réalisés par l'entreprise générale Lefevre et réalisés à partir de mars 2005. Les logements chercheurs seront disponibles à la location le 1^{er} février 2006.

Ce bâtiment comprend 47 studios, 18 appartements de 2 pièces et 3 appartements de 3 pièces. Il ne comporte pas d'espaces de convivialité. Le nombre de logements et la capacité d'accueil sont optimisés.

La réhabilitation du pavillon Pasteur



Pavillon Pasteur. © CIUP/DR.

Les études et le montage budgétaire sont réalisés entre 2009 et 2013, les travaux entre avril 2014 et fin août 2015. Le programme prévoit comme pour le pavillon Curie une réhabilitation complète du clos et du couvert intégrant cette fois-ci une isolation intérieure complète des murs et la mise en œuvre de doubles fenêtres.

Les chambres disposent d'une salle de bain privative. Des cuisines collectives confortables sont créées à chaque étage, permettant une réelle convivialité entre résidents, en remplacement des offices d'origine. Chaque résident y dispose d'un petit frigo ainsi qu'un casier personnel.

Les études et la recherche de financement sont réalisées de 2009 à 2013. Les travaux sont réalisés entre avril 2014 et août 2015.

Le bâtiment comporte après réhabilitation 57 chambres individuelles avec sanitaires privés, 14 chambres individuelles avec sanitaire commun pour 2 chambres et 1 studio pour couple.

La maîtrise d'œuvre est assurée par Thierry Algrin.

La réhabilitation du pavillon Gréard



Pavillon Gréard. © CIUP/DR.

Le programme du pavillon Gréard est sensiblement le même que celui du pavillon Pasteur. Toutefois sur le plan technique, un curage complet des intérieurs du pavillon a été réalisé afin de rendre plus libre les aménagements et d'assurer une plus grande pérennité aux ouvrages réalisés. Les études ont été réalisées de septembre 2019 à mars 2021 et les travaux d'août 2021 à avril 2024.

Après réhabilitation, le bâtiment comporte 63 chambres individuelles avec sanitaire, 3 studios, 3 chambres doubles, 8 chambres individuelles avec sanitaire commun pour 2 à 3 chambres et 1 appartement T2.

L'architecte est Paul Ravaux.

Synthèse

Au total, depuis 2004, 218 logements sont réhabilités et adaptés aux normes actuelles, et 12 logements nouveaux ont été créés.

Au-delà de l'amélioration du confort des résidents et de la réhabilitation du patrimoine protégé conçu par L. Bechmann, ces trois rénovations ont intégré à des degrés divers des améliorations énergétiques : pour le pavillon Curie, grâce à l'isolation des combles et l'amélioration de l'étanchéité des fenêtres ; pour Pasteur et pour Gréard par la mise en place des doubles fenêtres, la fenêtre intérieure assurant l'isolation thermique et phonique ; par l'isolation des murs verticaux et l'isolation des combles. Pour ces trois maisons, la reprise complète des réseaux de chauffage a permis une amélioration de la régulation.

Pour ce qui concerne plus particulièrement le pavillon Gréard, sa rénovation doit son financement principal au Plan de relance européen dont l'objectif est de rendre les économies et les sociétés européennes plus durables, plus résilientes et mieux préparées aux défis posés par les transitions écologiques.

Les objectifs de performance pour le pavillon Gréard sont une réduction de la consommation énergétique et une réduction des gaz à effet de serre de plus de 50%. Par ailleurs, le raccordement de la fondation Deutsch au réseau de chaleur du CPCU (Compagnie parisienne de chauffage urbain) des pavillons Curie, Appel et Gréard permet de disposer d'une énergie dont plus de 50% est produite à partir d'énergies locales et renouvelables.

Trois pavillons restent encore à réhabiliter : Liard, Poincaré et Appel, représentant 145 logements.

Le pavillon central



Pavillon central. © CIUP/DR.

Ce bâtiment est à usage multiple :

- Locaux de service et espaces communs destinés aux résidents des 6 pavillons : salle polyvalente/foyer, salles de travail/d'étude, salon de musique, bibliothèque équipée en salle informatique, laverie commune à plusieurs pavillons, local Boîte aux lettres et locaux techniques.
- Locaux administratifs : bureaux des personnels administratifs qui assurent la gestion locative de la maison.
- Espace de réception du public et de représentation : réunions, accueil d'événements, shootings, tournages publicitaires ou cinéma/télévision, etc.

La réhabilitation aura notamment pour objectif de rationaliser l'usage partagé des espaces, tout en respectant dans la mesure du possible la logique architecturale, la distribution et les décors d'origine, avec une approche de réhabilitation lourde du bâtiment.

Le Programme comprend la restauration du clos et du couvert, la reprise complète des couvertures, des étanchéités ainsi que leur isolation, la mise à neuf des réseaux électriques et de chauffage, l'amélioration de la sécurité incendie, la mise en accessibilité des espaces accueillant du public, l'amélioration des caractéristiques thermiques des parois ainsi que des performances énergétiques du bâtiment.

À cette date, il est prévu que le planning de l'opération s'échelonne de 2025 à 2029 :

2025 : phase de programme et consultation du groupement de maître d'œuvre

2026-2027 : études

2028-2029 : travaux.

La DRAC a étendu la protection du Pavillon central en l'inscrivant en totalité en décembre 2023.

Coûts et financements

Actuellement, le cumul des coûts d'investissement des 3 bâtiments de logement réhabilités et de l'enveloppe prévisionnelle du pavillon central représentent un budget global de 27,3 M€.

Les financements se répartissent de la manière suivante :

- État (DRAC, Contrat de projet État-Région, Plan de relance du gouvernement) 40%
- Région Île-de-France 25%
- Fonds propres Cité internationale, emprunt Cité internationale et mécénat 27%
- Ville de Paris 8%.

Les études de faisabilité réalisées sur les trois derniers pavillons (Liard, Appel et Poincaré) en prenant pour modèle le projet Gréard permettent d'estimer le budget des opérations à venir à 25 millions d'euros environ.

C'est dire si l'effort de réhabilitation et de restauration de cet ensemble patrimonial unique et symbole de la Cité internationale universitaire de Paris doit être poursuivi afin d'améliorer le confort et les conditions de vie des résidents ainsi que pérenniser l'œuvre de L. Bechmann.

Je tiens à remercier toutes les équipes qui ont œuvré à la réhabilitation de ce patrimoine : les entreprises, les architectes Thierry Algrin, Gilles Kahn, Paul Ravaux, ainsi que leur bureau d'études techniques, les équipes de maîtrise d'ouvrage de la Cité internationale parmi lesquelles je cite Isabelle Hatton, Bruno Agaisse, Marie-Hélène Régnier et Clara Simon.

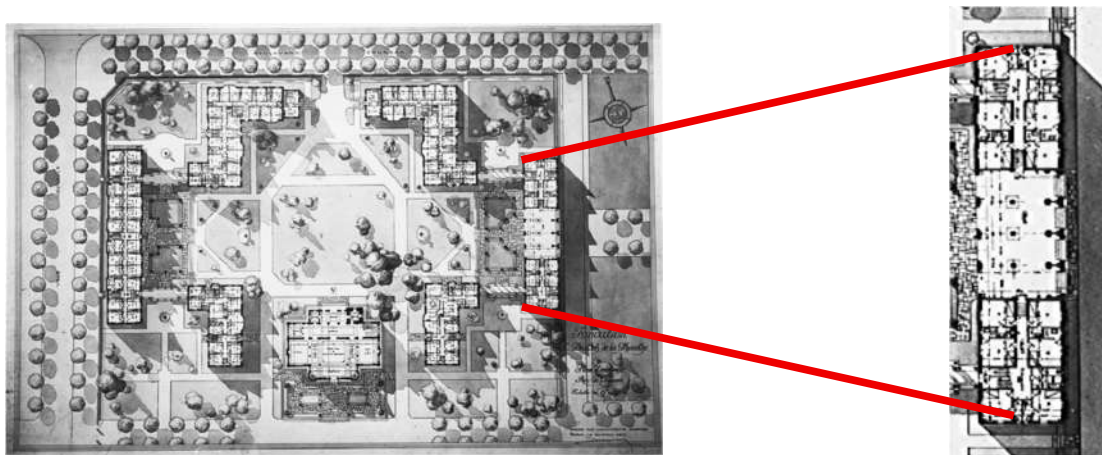
19. La rénovation du Pavillon Pierre et Marie Curie (2005-2006)

Gilles Kahn, architecte DPLG, urbaniste, sociologue, architecte de la rénovation du pavillon Curie.



L. Bechmann fut l'architecte de la Cité internationale universitaire de Paris, et l'architecte qui a réalisé la première fondation du site, la Fondation Deutsch de la Meurthe, inaugurée en 1925. Toute sa vie (jusque dans les années 60), il resta architecte-conseil de la Cité internationale, et architecte d'entretien de la Fondation Deutsch de la Meurthe, jusqu'à ce que son fils Roland Bechmann prenne sa suite.

Proche parent de ce dernier, j'ai pris sa succession pendant les années 1990, période au cours de laquelle je me suis acquitté de la direction de divers travaux d'entretien.



© CIUP/dessin Lucien Bechmann.

En 1996 sont engagées la réflexion et les premières études pour une rénovation significative de l'ensemble du pavillon Curie, première rénovation des six bâtiments d'hébergement.

Le pavillon Curie est un peu particulier, en ce sens que c'était le premier pavillon de la Fondation Deutsch de la Meurthe, en venant de l'entrée principale de la CIUP. C'est pourquoi le centre du bâtiment Curie, en rez-de-chaussée, était constitué d'un passage traversant et libre sous le bâtiment, formant entrée du site de la Fondation Deutsch de la Meurthe, de plain-pied avec les terrasses intérieures du site, les parties en pignon étant surélevées sur des sous-sol techniques ou aménagés.

Ce passage traversant a été fermé très vite par L. Bechmann lui-même, pour faire de cet espace une cafétéria-restaurant.



© CIUP/DR.

Par la suite, cet espace eut diverses attributions, jusqu'à être transformé en salles de travail collectives pour les résidents, tel qu'il se présentait lors de l'établissement du projet de rénovation, avec cette particularité d'être au niveau du sol extérieur, et donc de bénéficier d'une grande hauteur sous plafond (plus de 4 mètres) au sein du volume bâti.

Le projet de rénovation souhaité par la CIUP et la Fondation Deutsch de la Meurthe comportait une évolution des publics accueillis, des étudiants célibataires habituels, vers des étudiants-chercheurs pouvant avoir des durées de séjour plus variables (plus courtes), et possiblement une venue en couple ou en famille pour certains d'entre eux. L'objectif du projet était donc d'intégrer cette diversification dans les espaces de vie proposés, avec comme principe structurant que chaque logement devait être entièrement autonome, soit comporter un sanitaire complet (WC, lavabo, et douche) et une kitchenette, en sus des éléments de rangement usuels pour ce type d'hébergement.

Au-delà de ce programme relatif à l'aménagement intérieur, le projet prévoyait naturellement la rénovation de l'enveloppe du bâtiment qui en avait bien besoin. Trois thèmes structuraient cette démarche :

- Le ravalement des ouvrages de maçonnerie, qui connaissaient des vétustés diverses avec des dégradations prononcées, en particulier des meneaux des bow-windows.
- Le traitement du fenestrage d'origine, composé de châssis acier ouvrant à l'anglaise et de profils acier fortement dégradés, bien que fort bien conçus.
- La révision des toitures et chéneaux, qui présentaient diverses faiblesses d'étanchéité.

Dans les années 90, ce patrimoine préoccupait de plus en plus les services du patrimoine (ABF) et l'architecte Thierry Algrin (ACMH / Architecte en Chef des Monuments Historiques) se voit confier la partie « enveloppe » de la rénovation, moi-même m'occupant de la rénovation intérieure et de la décoration.

Ainsi, la rénovation intérieure du pavillon Curie, compte tenu des attentes de la Cité internationale, est conduite selon trois principes, qui n'affectent en rien l'architecture extérieure du bâtiment :

- Dans l'espace central du rez-de-chaussée, bénéficiant d'une grande hauteur sous plafond, le nouvel aménagement comprend la création de 8 chambres-mezzanines pour jeunes couples, avec sanitaires complets et kitchenettes.
- Les chambres courantes, qui bénéficient d'une surface assez généreuse, sont équipées avec des sanitaires complets et compacts, et une kitchenette dans la chambre, intégrée à des volumes de rangement et bibliothèque, là où elles ne bénéficiaient auparavant que d'un simple lavabo.
- Enfin, l'étage des combles, autrefois composé uniquement de chambres individuelles, est restructuré avec des petits logements tout équipés, avec la création de 4 T2 et de 2 T3, permettant d'accueillir des couples avec jeunes enfants.

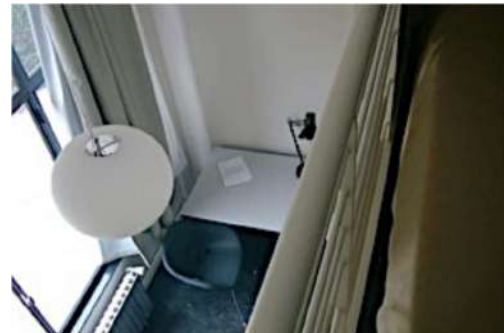
Trois grands axes de la rénovation

1) Création de chambres-mezzanines en rez-de-chaussée

De manière générale, la structure intérieure du bâtiment est respectée. C'est donc à la marge que quelques opportunités d'optimisation des espaces sont envisagées. En particulier pour l'espace central du rez-de-chaussée, ancien passage ouvert, sous le bâtiment.

Au rythme des baies de façade, sont créées des chambres-mezzanines, avec sanitaires et kitchenette en partie basse, couchage en partie haute, l'avant des chambres conservant leur grande hauteur dans la partie espace de vie et bureau le long des façades.





2) Création de petits studios tout équipés dans les chambres courantes

En partie courante, l'esprit de la résidence est totalement préservé. À l'origine, chaque chambre dispose d'une surface assez généreuse, autour de 19 m². Cela va permettre, au travers d'un aménagement très compact, de les équiper en studio avec, pour chacune, un coin sanitaire complet (WC, lavabo, douche) et une kitchenette intégrée dans un meuble de rangement et de bibliothèque. La quantité d'hébergement reste ainsi inchangée, et la chambre

elle-même conserve une surface de près de 14 m². L'équipement dans chaque chambre, d'un lit gigogne, permet de recevoir éventuellement de jeunes couples.



3) Création de vrais logements dans les combles

L'aménagement des combles était mal agencé, avec un très long couloir qui distribuait des chambres individuelles et représentait une forte perte de surface. Une reprise complète de cet aménagement va permettre de créer des petits logements pour couples et enfants éventuellement, avec 4 T2 et 2 T3, et de répondre au mieux au programme de la CIUP. Les lucarnes existantes et leur rythme sont une vraie contrainte avec laquelle travailler, mais assurent également un très bon éclairage des pièces.

Dans le même temps, les parties communes de l'immeuble ont été préservées et mises en valeur, comme les cages d'escalier maintenues et mises en valeur, avec les rambardes en chêne qui ont été décapées et revernies⁵⁵.

⁵⁵ Photos : © Gilles Kahn, sauf mention contraire.



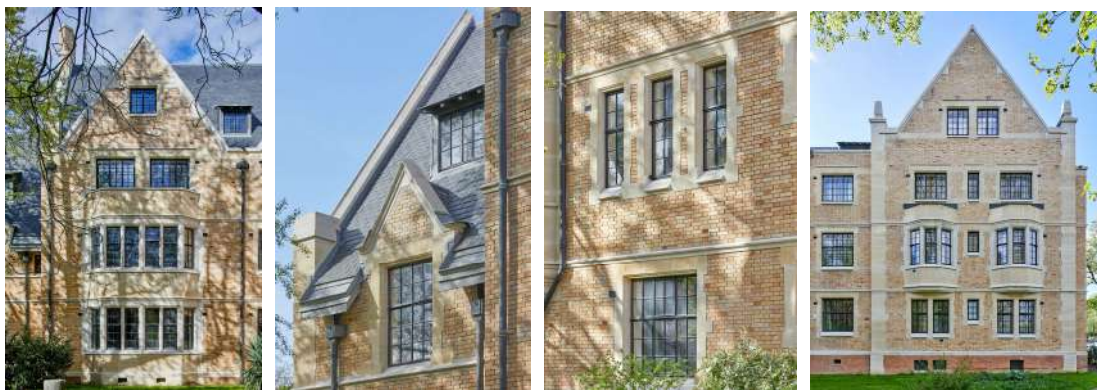
20. La rénovation du Pavillon Gréard (2022-2025)

Paul Ravaux, architecte DPLG, architecte de la rénovation du pavillon Gréard.



© CIUP/DR.

En tant qu'architecte, j'ai eu le plaisir et l'honneur de rénover deux œuvres de L. Bechmann au sein de la Cité internationale universitaire de Paris, le pavillon Gréard (1922-1925), œuvre de jeunesse, et la Fondation Victor Lyon (1950), sa dernière œuvre. L. Bechmann a toujours su allier architecture et modernité constructive. La Fondation Deutsch de la Meurthe de style oxfordien fait appel à des techniques de construction contemporaine avec une structure intérieure entièrement métallique et pour l'extérieur, au-delà d'une apparence classique de pierres et briques, un usage important de préfabrication en béton – bow-windows, bandeaux, appuis de fenêtre et couronnements – qui se confondent parfaitement avec la pierre naturelle. Il avait le souci de l'efficacité de la mise en œuvre des éléments constructifs.



Le projet de rénovation du Pavillon Gréard au sein de la Fondation Deutsch de la Meurthe intervient à la suite de celles des Pavillons Curie et Pasteur. Le projet a naturellement bénéficié de l'expérience de ces premières opérations réalisées plus ou moins sur le même modèle, en particulier en ce qui concerne le parti pris de restauration des fenêtres d'origine ouvrant à l'anglaise. Le principe qui a prévalu a été la restitution à l'identique. Pour ce faire, il a fallu démonter toutes les fenêtres d'origine, les restaurer voire reconstruire pour celles qui manquaient en atelier et les repeindre selon la couleur révélée grâce à une stratigraphie.





Cependant comme elles n'étaient étanches, ni à la pluie, ni au bruit, elles ont été doublées par une seconde fenêtre contemporaine intérieure, ce qui a permis de restituer les tableaux en pierre que Bechmann avait dû peindre à l'origine. Pour conserver l'aspect initial, les fenêtres restaurées ont été vitrées avec du verre étiré, qui donne de très beaux motifs de caustiques sur certains murs dans les chambres.



L'aménagement intérieur a été entièrement repensé pour répondre aux nouvelles attentes en matière de confort d'usage, avec la création de sanitaires individuels et de salles à manger communes à chaque étage et au centre du bâtiment à l'emplacement des bow-windows, favorisant la convivialité des étudiants sur un même étage.



Pour mémoire, les étudiants à l'époque ne disposaient que d'un lavabo individuel dans la chambre. Les douches et toilettes étaient collectives et ils déjeunaient et dinaient dans la salle à manger du pavillon principal.





Quelques logements complémentaires ont été créés dans les combles, bénéficiant d'une volumétrie pittoresque.

L'étude a également porté sur l'ambiance intérieure. S'il était impossible de restituer les papiers peints de l'époque pour des questions pratiques, une recherche historique et un travail sur la couleur a permis de développer un ensemble de sept gammes de couleur, déclinées de manière aléatoire, qui offrent une belle diversité à l'intérieur de la maison.



Si l'on rajoute la forme en Z du pavillon, cela crée naturellement une grande diversité de logements, cette combinaison des couleurs, des surfaces respectives et des dimensions de fenêtres font de chaque chambre un lieu de vie unique au sein du pavillon. Un fac-similé du papier ayant servi de référence est exposé au-dessus de chaque tête de lit pour expliciter le choix des teintes des murs et des moulures. Les salles d'eau sont construites de manière traditionnelle avec un rappel des couleurs de la chambre grâce à une frise carrelée coordonnée⁵⁶.



⁵⁶ Photos : © Paul Ravaux, sauf mention contraire.

21. Le monde en miniature : cultures morales et ingénieries institutionnelles dans les maisons internationales

Marion Ink, sociologue, chargée de de recherche à l'INSERM au Centre d'études des mouvements sociaux (EHESS/INSERM/CNRS), autrice de l'ouvrage *Le monde en miniature. Sociabilités en résidence internationale*, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2024.

J'ai mené trois enquêtes ethnographiques pendant cinq ans dans trois résidences universitaires internationales. La première est l'une des maisons de la Cité internationale universitaire de Paris, anonymisée en Fondation Ulysse, la deuxième est l'International House aux États-Unis et la troisième est la Graduate House au Canada. J'y ai mené des observations au quotidien, conduit près d'une centaine d'entretiens avec des résidents et des membres de l'administration, et recueilli des archives de ces trois maisons. L'analyse comparée de ces trois résidences éclaire la manière dont des institutions issues d'une même idéologie internationaliste produisent, localement, des cultures morales différenciées.

À la « Fondation Ulysse » de la Cité internationale, les résidents s'approprient pleinement le projet humaniste et pacifiste des fondateurs de l'entre-deux-guerres : la coexistence internationale y est vécue comme un idéal partagé, renouvelé dans les pratiques quotidiennes. Non pas que tous les résidents vivent une sociabilité riche et internationale à la Cité internationale, beaucoup sont seuls, isolés, de nombreux autres socialisent avec leur groupe national d'appartenance, mais la très grande majorité reconnaissent la légitimité de l'idéologie internationaliste.

À l'inverse, dans l'International House américaine, le même idéal produit un effet de saturation : perçu comme une injonction normative à la sociabilité cosmopolite, il suscite des résistances. Les résidents y développent une culture morale critique, valorisant les appartenances

nationales et la liberté de former des « cliques » homogènes. La promesse de la rencontre internationale se transforme en obligation morale, à laquelle ils répondent par une méfiance à l'égard de l'institution.

Ces contrastes tiennent aux styles d'« ingénierie institutionnelle » portés par les personnels : libéral à la Fondation Ulysse, il favorise l'appropriation des valeurs de l'institution ; interventionniste à l'International House, il engendre la défiance ; semi-libéral à la Graduate House, il conduit à une idéologie multiculturaliste, moins universaliste mais pacifiée.

Ainsi, les utopies fondatrices du mouvement internationaliste trouvent, dans le quotidien des maisons étudiantes, des modes d'incarnation pluriels : tantôt intériorisés, tantôt contestés. Ces « mondes en miniature » révèlent la capacité — ou la limite — des formes institutionnelles à produire des sociabilités cosmopolites vécues.

22.Témoignage

Axelle Penture, présidente du comité des résidents de la Fondation Deutsch de la Meurthe.

Les moments qui ont le plus marqué mon passage au pavillon Pasteur ont tous eu lieu dans une cuisine partagée. J'y ai rencontré mon premier voisin, créé mes premières amitiés, y ai goûté pour la première fois à des cuisines d'autres nationalités, proposées par des natifs ; appris des mots aléatoires en allemand, italien, portugais, arabe, ou espagnol. J'y ai pris le thé pendant des heures à écouter des parcours de vie, tantôt d'une amie russe, pour qui c'est une véritable odyssee européenne chaque fois qu'elle veut rentrer chez elle, tantôt d'un italien fraîchement sorti de son hameau natal. J'y ai partagé des rires, en écoutant de la musique de tous les horizons, en comparant les dictons entre les langues, et en découvrant les mœurs de chacun. J'ai appris à cuisiner les plats que l'on m'a fait goûter, je me suis rapprochée de ma propre culture en voulant la partager. J'y ai associé mes pleurs, à ceux qui partaient inévitablement au bout de 3 mois, 6 mois, 1 an. J'y ai trouvé des points communs avec des étudiants en médecine, biochimie, mathématique et sciences politiques, faisant moi-même des humanités classiques. Ces moments de sociabilité ne sont pas toujours recherchés, et la praticité de l'espace commun est aussi qu'il est possible de ne pas s'y rendre. Toutes les rencontres n'ont pas été transcendantes, et beaucoup de caractères se sont succédé ; j'ai perdu de vue beaucoup de personnes que j'ai rencontrées dans ces cuisines. À l'instar des pavillons, ce sont des lieux de passage, et ces passages rendent certaines relations irrémédiablement éphémères. Mais on n'oublie pas la trace qu'elles ont laissée. Le nouveau mot que l'on a appris. Les idées que l'on a échangées. Le quotidien que l'on a partagé. On se souviendra les uns des autres comme ayant vécu dans les espaces de la DDM, que ce soit ce moment où l'on nous a offert un repas, ou celui où l'on a pu dépanner avec des épices, ou bien être une oreille après une longue journée.

Quand je me retrouve seule dans la cuisine, j'observe la tour du bâtiment principal. Ces moments souvent matinaux me laissent le temps d'admirer les rayons du soleil colorer progressivement la pierre de ce bâtiment maintenant centenaire. La singularité du lieu ferait presque glisser dans une vie romancée et oublier les efforts du quotidien. Car malgré les réalités de la vie en communauté, qui apportent leur lot de frustration, de déception autant

que d'accomplissement, ces bulles enchâssées et entremêlées de vies partagées, ce sont autant de nœuds d'expériences enrichies les unes par les autres, que tous ceux qui en ont vu le potentiel veulent préserver à leur façon. Et c'est ce qui fait en somme la beauté d'un séjour à la Cité : le flot des nouvelles expériences ne se tarit jamais.

23. Témoignage

Clara Caulier, résidente à la Fondation Deutsch de la Meurthe.

Lorsque je suis arrivée à la Fondation Deutsch de la Meurthe en septembre 2024, j'ai eu l'impression de me retrouver plongée dans une capsule temporelle qu'on m'aurait gardée cachée depuis très longtemps. Bien qu'habitant à Paris depuis cinq ans, je n'étais jamais venue dans son jardin, et je n'avais jamais pu apprécier ce type d'architecture. Maintenant que j'y vis depuis plus d'un an, je réalise ce qui m'a fascinée et ce sur quoi je n'arrivais pas à poser de mots à l'époque. Ce jardin semi-clôturé, ceinturé par sept bâtiments qui se répondent les uns les autres, a quelque chose de très paisible.

Quand on comprend que des gens y habitent, c'est comme un petit village, qui fait partie d'un plus grand village encore (la Cité), qui fait elle-même partie d'une ville (Paris). Il y a quelque chose de très intime ici, et c'est un très grand luxe dans une mégalopole telle que Paris d'avoir de l'intimité. Et ce qui est beau dans cette intimité, c'est qu'elle n'est pas faite uniquement de murs opaques, mais elle est aussi faite de verdure et d'espace, qui sont deux autres denrées rares à Paris.

Ce sentiment répond parfaitement à l'idée utopique initiale de la Cité. Le sentiment de communauté qui se dégage de chaque maison est unique et précieux, et je pense qu'il manque cruellement à beaucoup d'étudiants à travers le monde. En tant que résident.es à la Fondation Deutsch de la Meurthe, nous bénéficions finalement d'un luxe accessible à bien peu, qui est de surcroît accentué par la beauté des bâtiments.

De ce que j'en sais, le choix de construire des bâtiments à l'allure si oxfordienne a été vivement critiqué à l'époque car jugé passé de mode, et l'idée du beffroi qui orne le pavillon central n'aurait certainement pas vu le jour sans l'intervention ferme d'Émile Deutsch de la Meurthe qui y tenait beaucoup. Finalement, cent ans plus tard, je pense que c'était une très bonne idée. Les choix architecturaux conditionnent beaucoup les choix des personnes qui ont la chance d'y habiter ou d'y étudier. Plus un bâtiment est précieux, plus on a envie d'en prendre soin.

Dans le cas de la Fondation Deutsch de la Meurthe, je pense que sa forme et son architecture nous poussent instinctivement à étudier car elle renvoie à l'image qu'on se fait des études prestigieuses. Nous vivons dans des espaces construits avec des matériaux « nobles » (pierre, bois, ardoise, métal, verre), qui ont été en partie remplacés au fil du temps par des matériaux plus « pratiques » dans les architectures modernes (béton, plastique, aggloméré, contreplaqué, caoutchouc...). La compartimentalisation des espaces nous aide aussi beaucoup. Lorsque je n'arrive pas à travailler, je vais dans la salle d'étude pour trouver de la motivation auprès des autres ; lorsque je suis fatiguée, je vais me ressourcer dans le jardin ; lorsque je suis triste, je vais voir mon meilleur ami qui habite dans le pavillon en face du mien ; lorsque j'ai oublié de faire les courses, je vais manger avec mes amis dans les cuisines du pavillon Pasteur.

Avant d'habiter ici, je vivais dans un petit studio de treize mètres carrés qui me faisait sentir très seule et souvent débordée car tout se mélangeait. J'étudiais sur mon lit, je mangeais sur mon bureau... en fait je me sentais prisonnière de mon propre chez moi. En tant qu'étudiante issue d'un milieu très modeste, je dois également dire à quel point je me suis sentie reconnaissante en ouvrant la porte de ma chambre la première fois. Jamais de ma vie je n'aurais pu espérer vivre dans un endroit pareil avec les moyens dont je disposais. J'ai réalisé que cette Fondation et la Cité en général sont, sans qu'on s'en aperçoive forcément, des ascenseurs sociaux, des remparts contre la misère de beaucoup d'étudiants.

Avant de venir étudier à Paris, je vivais dans un vieux presbytère en pleine campagne. Parfois, je pense donc que si j'aime autant cet endroit c'est parce qu'il me rappelle aussi un peu ma maison. J'y retrouve des odeurs, des textures, des bruits. Il y a de la buée sur le simple vitrage le matin, la vieille tuyauterie qui chuchote et qui gargouille, les courants d'air, le parquet qui grince, les araignées, les coccinelles qui viennent hiverner (j'en ai une sur la main à l'heure où j'écris...) et je vois aussi les saisons qui changent à travers mes fenêtres.

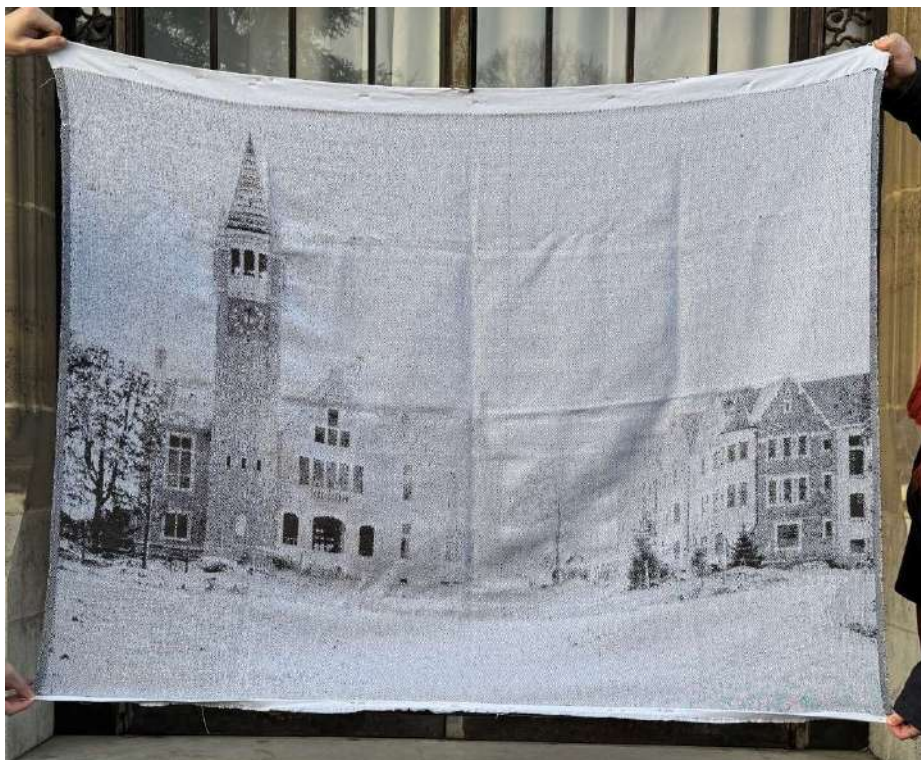
La diversité botanique du jardin est aussi une très grande chance, et je suis toujours très touchée lorsque je regarde des images d'archives et que je vois des arbrisseaux et des arbustes qui sont aujourd'hui de beaux et grands arbres qui dépassent les bâtiments. Ça me rend aussi nostalgique par avance du jour où je n'habiterai plus là, et je suis mélancolique quand je pense

à tous les étudiants qui ont vécu dans ma chambre avant moi et qui ont regardé le même arbre se dégarnir, bourgeonner, faire de l'ombre durant l'été, rougir à l'automne, puis à nouveau perdre ses feuilles. J'ai éprouvé le même type de sentiment lorsque j'étais en échange universitaire au Japon et que j'allais observer les jardins des temples changer au fil des saisons. Il y a dans l'architecture de cette fondation un rapport essentiel entre le vide et le plein, la nature et l'artifice, le passé et le présent, qui rend le temps plus doux qu'ailleurs. J'ai l'impression qu'elle prend soin de moi, et cela me donne envie de prendre soin d'elle.

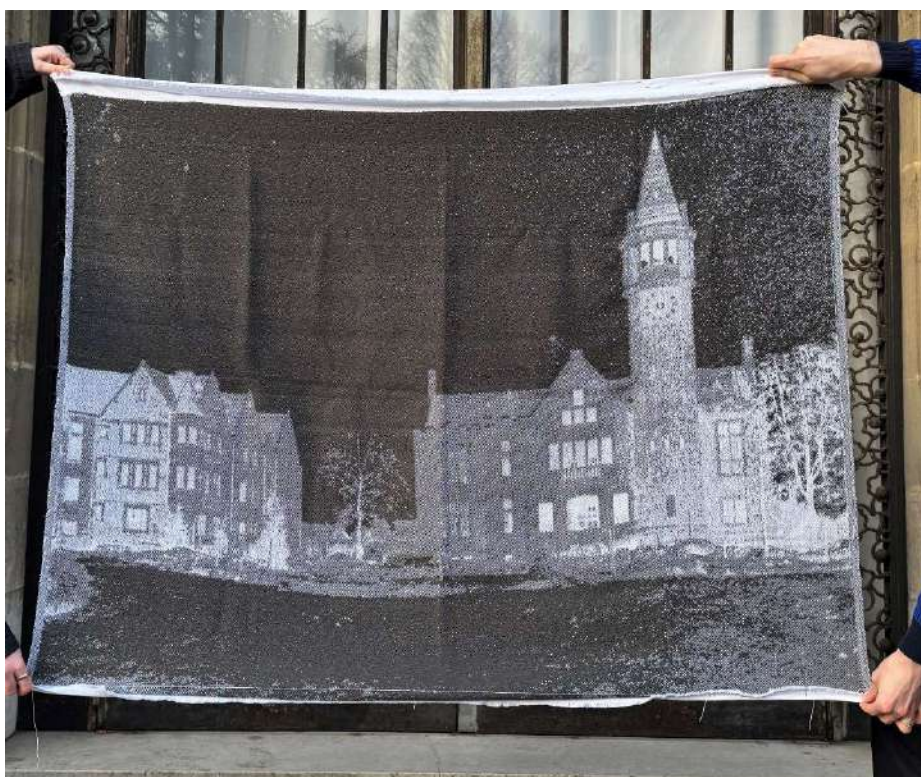
La tapisserie de Clara Caulier

Dan Ferrand-Bechmann, professeure émérite Université Paris 8.

Une magnifique tapisserie a été patiemment fabriquée par Clara Caulier, résidente en fin d'études Art déco. Noire nuit sur une face, blanche neige de l'autre, on devine des personnages aux fenêtres. Elle représente la façade du bâtiment principal de la Fondation Deutsch de la Meurthe avec son beffroi, et a une valeur symbolique : tisser des liens entre résidents venant de pays et d'horizons divers était le souhait du mécène, de André Honnorat, de Paul Appell et de l'architecte L. Bechmann. Le lien social noue des fils invisibles de chaîne et de trame entre des étudiants, ici rapprochés dans une même architecture, un même ensemble de sept bâtiments autour d'un espace vert propice aux rencontres amicales et à une entente pacifiée. Une navette incessante faite d'échanges, de solidarités, de sociabilités minuscules et d'amitiés circule, apportant cette atmosphère de sérénité unique qui devrait être la règle dans les campus. À côté des photos et des plaques des figures titulaires, ce travail symbolique est exposé et suggèrera à d'autres résidents d'offrir des écrits ou des travaux artistiques pour célébrer le centenaire et « l'international mind » qui y règne.



La tapisserie en cours d'accrochage (face positive). © Clara Caulier.



La tapisserie en cours d'accrochage (face négative). © Clara Caulier.

24.Témoignage

Yaël Berrebi-Geller, ex-résidente de la Fondation Deutsch de la Meurthe.

J'ai vécu à la Fondation Deutsch de la Meurthe de 1998 à 2002. Et je garde toujours, plus de vingt ans après, le sentiment d'avoir été doublement privilégiée : privilégiée d'avoir eu une chambre à la Cité internationale, et, en plus, d'avoir eu une chambre à la Deutsch.

Lorsque je repense à ces trois années, me reviennent pêle-mêle souvenirs, sentiments, images. En voici quelques-uns :

- Le silence du lieu : l'aménagement des bâtiments de la Deutsch et de son jardin fait qu'on a l'impression d'être seul alors qu'il y a 200 ou 300 étudiants dans cette fondation, et des milliers de résidents à la Cité. C'était vraiment magique de passer du chaos urbain au silence du jardin. Et cette sérénité était propice à l'étude.
- Les discussions interminables avec des étudiants du monde entier, au resto U, dans le parc de la Cité, dans les couloirs de la maison, ou même devant les toilettes (à l'époque, les toilettes étaient partagées). Les premières discussions commençaient invariablement par trois questions : « Dans quelle maison tu habites ? », « Qu'est-ce que tu étudies ? », « Quel est le sujet de ta thèse ? » (la plupart des résidents étaient doctorants, je ne sais pas si c'est toujours le cas). Discussions parfois éphémères, parfois qui ont abouti à des amitiés durables.
- L'image des saisons qui défilent : pour la première fois, j'habitais au milieu d'un jardin ! J'avais la chance de pouvoir vivre au rythme des saisons. Dans l'ordre chronologique d'une année universitaire, tout commençait avec le magnifique parterre de feuilles mortes dans le jardin de la Deutsch, que je voyais de ma jolie fenêtre typique. Venait ensuite l'hiver, avec ses arbres dépouillés et, malheureusement, déracinés pour certains lors de la tempête de décembre 1999. Le printemps était aussi inoubliable avec les cerisiers en fleurs de la Deutsch.
- La découverte du tango avec Edgardo, le prof argentin qui nous a fait partager sa passion. Et la découverte de la musique classique, avec les concerts gratuits à la Maison Heinrich Heine.

- Le sentiment que tout était possible : je ne sais pas d'où venait exactement ce sentiment : du fait que j'avais réussi à obtenir une chambre à la Cité ? du fait de rencontrer des étudiants de tous les coins de la planète, d'endroits même dont je ne connaissais pas le nom (L'Ossétie du sud, par exemple) ? En tous cas, ce sentiment m'a ouvert des portes car il m'a permis de demander des bourses et des stages que je n'aurais pas osé demander avant (la fameuse auto-censure...).

En conclusion, ces trois années m'ont permis de vivre une vie d'étudiante sereine, riche de rencontres et de découvertes. Elles ont aussi influencé mon parcours professionnel puisqu'à présent j'enseigne le français aux étrangers...

25. Perspectives des résidents et alumni

Ana Paixao, directrice de l'hébergement et de la coordination de la communauté des maisons.

« [...] une fondation qui portera mon nom et celui de ma femme
et aura pour but d'édifier des pavillons destinés à fournir
un logement salubre à 350 étudiants près l'université de Paris »,
Émile Deutsch de la Meurthe⁵⁷.

Cent ans après la création de la Fondation Deutsch de la Meurthe, ses sept pavillons vibrent au quotidien, abritant plus de 350 résidents d'une cinquantaine de nationalités. Étudiants, chercheurs et artistes du monde entier continuent de s'y rencontrer tous les jours. Le projet architectural de L. Bechmann accueille et fait rayonner les résidents qui viennent de pays et d'horizons divers, rendant possible le projet d'Émile Deutsch de la Meurthe de « [...] fournir un logement salubre à 350 étudiants ». Cent ans plus tard, le projet fondateur dépasse largement le besoin hygiéniste d'accueil d'étudiants étrangers. Les résidents qui ont l'occasion d'y trouver un logement sont les témoins privilégiés pour en parler.

Clara Caulier, qui réside à la Fondation Deutsch de la Meurthe en 2025 pour finir ses études d'arts déco, a bien saisi la mission de cette maison plurielle et a créé une tapisserie de la façade du pavillon central avec son beffroi, symbolisant le tissage de liens entre les jeunes qui s'y rencontrent et restent connectés. Clara a été l'une des étudiantes qui est venue témoigner lors de la dernière table ronde du colloque consacré à l'architecte et intitulée « La Fondation Deutsch de la Meurthe, quelle spécificité 100 ans après ? ». Clara s'est fait accompagner par d'autres résidents et alumni qui ont témoigné de leur attachement à la Fondation. Axelle Penture, Alexis Rowell, Dieter Knoll, Berrebi Geller et Clara Caulier ont su exposer, par leurs témoignages, que le vivre-ensemble et la réalisation de projets individuels et collectifs

⁵⁷ Extrait d'une lettre d'Émile Deutsch de la Meurthe au recteur Paul Appell, du 21 septembre 1921. Cet extrait figure sur la porte principale du salon du pavillon central de la Fondation Deutsch de la Meurthe, sculpté en bois, bien visible, orné de lettres dorées.

continuent au centre des espaces projetés en 1925. Axelle Penture a bien montré que les ateliers de bien-être qu'elle propose à l'ensemble des résidents constituent une opportunité de rencontre et d'échange dans un contexte de sollicitations denses et constantes, d'accélération temporelle permanente. Comme les autres résidents et alumni ont su mettre en évidence, les riches activités culturelles et scientifiques proposées tout au long des décennies à la Fondation attestent bien de l'ouverture vers le monde et vers l'autre que cet espace a favorisé et continue à permettre tous les jours.

La Fondation montre aujourd'hui qu'il est possible de vivre avec les autres dans des espaces favorisant le vivre-ensemble tout en préservant l'intimité. Ses chambres proposent un lieu d'accueil qui permet de disposer de l'essentiel déjà il y a cent ans et aujourd'hui, dans un cadre qui permet une personnalisation et une appropriation de son espace. Plus de 400 résidents vivent chaque année dans la Fondation Deutsch de la Meurthe. Ils considèrent leur logement comme leur « chez eux », un espace intimiste et à la fois un lieu universel.

L'innovation architecturale de la Fondation Deutsch de la Meurthe et du campus réside dans des solutions techniques optimales pour la construction de bâtiments accueillant les mobilités internationales. À cette architecture innovante s'est ajoutée une réflexion sur les espaces de vie et d'échange entre les résidents. Ils se rencontrent dans les espaces de travail comme les salles d'étude et la bibliothèque, ils créent des moments convivialité dans le foyer, ils s'accordent ensemble pour faire de la musique dans le grand studio, ils préparent les plats du monde entier dans les différentes cuisines, ils se croisent à la laverie, ou ils profitent du grand salon pour présenter leurs recherches, proposer des conférences scientifiques, des présentations de livres, des événements culturels, des ateliers pour apprendre et construire ensemble, pour réinventer le monde à partir de ce campus.

La Cité internationale répond aux besoins universels de plus de douze mille étudiants, artistes, sportifs et chercheurs issus de différents milieux et de plus de 150 pays, parfois de contextes violents, qui cherchent un lieu sécurisé, un foyer d'accueil et d'épanouissement. Dans cet espace, les besoins universels retrouvent des réponses concrètes de paix, d'apprentissage et de partage, d'échanges qui permettent d'autres perspectives et un autre monde.

En 2025, les 350 résidents qui habitent tous les jours la Fondation Deutsch de la Meurthe vivent cet espace comme intemporel, atemporel, plaçant au centre le vivre-ensemble, un

concept audacieux comme il y a cent ans. Se rencontrer dans un monde rempli de dystopies, de méésentente et de violence, de prothèses communicatives comme les téléphones et les réseaux sociaux continue à faire résonner et rayonner les missions premières de 1925. Grâce à la vision des fondateurs André Honnorat, Paul Appel et Jean Branet, aux mécènes comme Deutsch de la Meurthe et à la capacité de L. Bechmann de bâtir un idéal, la Cité internationale continue à être cent ans plus tard une utopie incarnée pour nos résidents : un lieu où l'universel devient le domestique et où le domestique devient l'universel.

26. Conclusion

Pascale Dejean, historienne de l'architecture, à la Cité internationale universitaire de Paris cheffe de projet en architecture de 2000 à 2008, puis responsable de la valorisation du patrimoine de 2008 à 2025.

À l'issue de ces deux journées de réflexion de ce colloque qui était surtout consacré à l'œuvre de L. Bechmann à la Cité internationale universitaire de Paris, ce que nous retiendrons avant tout, c'est qu'il a apporté bien plus qu'une œuvre bâtie : il a introduit une manière d'être architecte dans un contexte profondément inédit – celui de la Cité internationale- entre utopie humaniste et contraintes réglementaires, entre modernité technique et symbolique culturelle. Il a trouvé dans ce lieu à inventer le moyen d'exprimer des valeurs qu'il partageait pleinement avec les fondateurs de la Cité internationale : la promotion de la paix par la rencontre entre les peuples, l'éducation comme outil de dialogue et de progrès, le respect entre les cultures et le bien-être des étudiants. En adéquation avec les préconisations d'Émile Deutsch de la Meurthe, le maître d'ouvrage, il a incarné durablement ces valeurs dans l'architecture qu'il a conçue.

Avec la Fondation Deutsch de la Meurthe, L. Bechmann ne pose pas seulement les premières pierres d'un ensemble bâti. Il fonde un modèle – spatial, esthétique, fonctionnel – original pour la Cité internationale : un lieu d'accueil et de coexistence, une offre de logement confortable et hygiéniste à prix modeste. Ce projet inaugure un équilibre inédit : entre l'esprit de la cité-jardin (organisation en pavillons autour d'un jardin), le confort moderne (chambres individuelles avec lavabos privés, sanitaires nombreux et cuisines en commun, espaces partagés (bibliothèque, salle de musique, locaux sportifs) et la référence à l'architecture néo-historiciste, assumée mais sans pastiche.

Loin des expérimentations formelles de son temps pratiquées par ses contemporains, L. Bechmann fait ici le choix d'une « modernité silencieuse » : celle qui modernise les usages et les techniques avant de bouleverser les formes. Il introduit, par touches, des éléments de rationalité constructive, d'hygiène, dans un cadre lisible et accueillant privilégiant les

sociabilités. C'est ce mélange de tradition maîtrisée et d'invention discrète qui donne à la Fondation Deutsch son charme si singulier très prisé des visiteurs.

À la Cité internationale, il propose une organisation souple mais structurante, où les bâtiments successifs s'implantent autour de jardins, dans une composition qui ménage la respiration, la lumière, la vie collective.

Ce que la Fondation inaugure, c'est une certaine idée de l'espace universitaire, non pas monumental, mais habité. Un espace à l'échelle humaine, pensé pour le quotidien des étudiants, mais sans renoncer à la qualité architecturale.

Aujourd'hui encore, la manière dont les maisons se glissent dans le parc, dans une variété contenue, une pluralité canalisée, porte l'empreinte silencieuse de L. Bechmann, architecte-conseil de la Cité internationale pendant 30 ans.

Pour comprendre cette approche, le colloque a mis en évidence les qualités de l'homme derrière l'architecte.

L. Bechmann est une personnalité discrète, d'une rigueur sans vanité, fournissant un travail d'organisation méthodique au service d'un idéal plus grand que lui. Curieux, cultivé, il est également attentif à ce qui se réalise ailleurs. Voyageur, il observe, note, photographie, compare. Ce goût du monde, cette ouverture aux formes et techniques étrangères, nourrissent une architecture qui ne cherche pas l'effet mais la justesse.

Rendre hommage à l'un des architectes les plus talentueux et sans aucun doute le plus impliqué de la Cité internationale était une évidence dans le cadre du centenaire de la Cité internationale. Et ce colloque ouvre bien d'autres horizons, bien d'autres pistes pour les chercheurs qui ont à cœur d'explorer un pan de l'architecture encore trop méconnu. L'œuvre de L. Bechmann a fait l'objet de plusieurs travaux de recherche approfondis mais peu connus dont un publié en italien (Antonella Mastroilli). Ils devraient apporter une contribution originale, non seulement à la connaissance de son œuvre construite mais également à celle de la production architecturale de son époque. Car si son œuvre a été très peu médiatisée, elle n'en est pas moins significative à la Cité internationale mais également dans d'autres arrondissements de Paris ainsi que dans les communes alentour, ayant façonné le paysage bâti de manière durable et contextuelle.

